Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/pratiquedelorais0000lepr

89

PRATIQUE DE L'ORAISON MENTALE

ORAISON ORDINAIRE

PRATIQUE

DE

L'ORAISON MENTALE

PAR

Le P. René de MAUMIGNY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PREMIER TRAITÉ

Oraison Ordinaire

QUATORZIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
246.4
LIBRARY
M444
Alma, California

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

—

1922

48134

Nihil Obstat
Parisiis, die 15ª Novembris 1915.
J. V. Bainvel.

Imprimatur
Parisiis, die 18ª Novembris 1915.
H. Odelin, *V. g.*

PRÉFACE

Ce traité est divisé en six parties : la première est consacrée à montrer l'excellence de l'oraison en général.

La deuxième a pour objet la méditation et les principaux actes de l'oraison mentale ordinaire ; je m'y suis étendu spécialement sur deux points, à cause de leur importance majeure. Le premier est la prière proprement dite, ou demande ; elle est, en effet, le moyen infaillible, établi par la divine Providence, pour obtenir toutes les grâces de salut et de sainteté. Le second est la charité, ou pur amour de Dieu. Il est d'une importance souveraine, car l'oraison mentale a pour fin de nous unir si intimement à Dieu, que nous ne vivions plus que pour lui ; or une telle union ne peut être effectuée que par la charité.

Dans la troisième partie, il est question de l'oraison affective. Je me suis contenté, précédemment, de parler de son plus haut degré, qui exige une grâce spéciale du Saint-Esprit et qu'on nomme aussi contemplation acquise. Ici j'ai cru devoir ajouter d'amples explications sur le premier degré, qui est rigoureusement accessible à toutes les âmes pieuses, mais n'est pas ce qu'il y a de plus utile à beaucoup d'entre elles, surtout en commençant.

La quatrième partie traite des difficultés de l'oraison mentale, parmi lesquelles l'aridité spirituelle tient le premier rang. C'est le désert sans eau qu'il faut nécessairement traverser pour parvenir à la terre promise de la familiarité divine ; malheureusement un grand nombre d'âmes perdent courage, au milieu de cette épreuve. Je me suis appliqué à montrer comment on peut toujours trouver Dieu, dans la foi en sa présence et une conformité entière à sa volonté infiniment sainte, adorable et digne d'être aimée. C'est là une question de vie ou de mort pour l'oraison mentale, car c'est seulement quand on a appris à goûter le bon plaisir divin, au milieu des peines intérieures, que le fondement de l'édifice est solide et lui permet de résister à tous les vents.

La cinquième partie a pour objet les vertus nécessaires aux âmes qui font l'oraison mentale et veulent en profiter pleinement. Elle est d'une souveraine importance, parce que la plupart des âmes d'oraison, qui n'y font qu'un progrès médiocre, doivent l'attribuer à l'absence de vertus solides.

La sixième partie est réservée à l'étude des méthodes d'oraison des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Evidemment, elle n'est pas le complément nécessaire des cinq précédentes, car on peut très bien faire oraison mentale sans suivre ces méthodes. Mais j'espère entrer ainsi dans la pensée des nombreux prêtres séculiers, des religieux, des religieuses et des pieux laïcs, qui ont fait des retraites suivant ce livre d'or et lui sont restés profondément affectionnés. Ces âmes ferventes liront en outre, avec

une grande utilité, les cinq premières parties : on comprend en effet beaucoup mieux la portée des méthodes de saint Ignace, quand on a déjà des idées nettes sur ce qui concerne l'oraison mentale en général.

Je dépose ce modeste travail aux pieds de la Très sainte Vierge Marie, mère de toute grâce et spécialement du don d'oraison, qu'elle a communiqué d'une manière incomparable aux saints Apôtres. J'ose lui demander en retour que ceux, qui liront ces pages, en retirent un profond détachement de ce qui passe, un grand désir des biens éternels et surtout un amour de Dieu si ardent, qu'ils ne vivent plus que pour sa gloire et le salut des âmes.

Fête de l'Annonciation, 25 mars 1916.

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE L'ORAISON MENTALE

CHAPITRE PREMIER

Premier avantage de l'oraison : elle est un entretien familier avec Dieu.

L'oraison mentale est un entretien familier avec Dieu, semblable à celui que les enfants ont avec leur père; nous y traitons avec lui de ce qui concerne sa gloire, son bon plaisir et les intérêts de notre âme.

Telle est l'idée que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous donne de l'oraison. Les Apôtres lui demandaient de leur enseigner à prier; il répondit : *Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux.* Cette réponse indique que, dans l'oraison, nous ne nous entretenons pas seulement avec le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses, mais encore, comme des fils respectueux, aimants et aimés, avec leur Père.

Notre-Seigneur ajoute : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Par ces paroles, il montre que le sujet de l'entretien doit être avant tout la gloire et le bon plaisir divins.

Enfin il termine ainsi : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.* D'où il résulte que le second sujet de cet entretien est notre intérêt propre, c'est-à-dire la béatitude éternelle et les moyens d'y parvenir.

Conformément à la doctrine du divin Maître, saint Grégoire de Nysse dit que l'oraison est un entretien et une conversation avec Dieu[1], et saint Chrysostome, qu'elle est un colloque avec Dieu[2].

Si maintenant on songe que beaucoup de sujets sur la terre sont admis à l'audience générale du roi, mais très peu à son entretien familier, on comprendra facilement l'excellence de l'oraison : elle n'est pas une audience commune du Créateur à la créature, mais

1. Nyss. *De orat. domin.*, cap. 1.
2. Chrysost. *De orando Deo*, lib. 1 et homil. 30 in Gen.

une conversation familière de Dieu, le plus tendre des pères, avec ses enfants bien-aimés. C'est là une faveur si élevée que la raison ne saurait la soupçonner; il fallait que la foi vînt nous la révéler.

Isaïe[1] nous représente les Séraphins se couvrant le visage de leurs ailes, pour témoigner qu'ils se jugent indignes de converser familièrement avec Dieu. Pauvres mortels, nous pouvons néanmoins, malgré toutes nos misères, prétendre à cette grâce insigne. Saint Paul dit, dans l'épître aux Galates : *Dieu a envoyé dans nos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : Notre Père*[2]. Le même apôtre écrit dans l'épître aux Romains : *Dieu nous a gratifiés de l'esprit d'adoption des enfants, dans lequel nous crions : Notre Père*[3]. Or des enfants peuvent parler avec simplicité et abandon à leur père.

Dès lors, rien ne saurait nous étonner dans les louanges si exceptionnelles que les saints Pères donnent à l'oraison.

« Aucune des choses que l'on cultive et

1. Seraphim stabant super illud ; sex alæ uni et sex alæ alteri, duabus velabant faciem ejus. Is. 6, 2.

2. Misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem : Abba, Pater. Galat. 4, 6.

3. Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater. Rom. 8, 15.

que l'on estime dans la vie ne l'emporte sur l'oraison », écrit saint Grégoire de Nysse[1]. « Considérez, dit saint Jean Chrysostome, quel bonheur vous est accordé, quelle gloire est attribuée à l'oraison, où l'on parle à Dieu, où l'on s'entretient avec Jésus-Christ[2]. » On ne saurait désirer des louanges plus magnifiques, et qui fassent mieux ressortir l'excellence de l'oraison.

1. Nyss. *De oratione dominica.*
2. Chrys. *De orando Deo*, lib. 2.

CHAPITRE II

Second avantage de l'oraison : elle assure notre salut et nous enrichit de nombreux mérites.

C'est un article de foi que la prière proprement dite ou demande, faite avec les conditions requises, obtient infailliblement le salut, car Notre-Seigneur dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ; car quiconque demande reçoit*[1]. Et encore : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom, il vous le donnera*[2].

Les conditions requises sont : l'humilité, la confiance, la persévérance.

Ces trois conditions peuvent se trouver remplies dans la prière vocale, qui est le moyen ordinaire de salut ; mais on les réalise bien plus facilement dans la méditation.

C'est là, en effet, que repassant, en présence de Dieu, dans l'amertume de son cœur,

1. Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis. Omnis enim qui petit accipit. Math. 7, 7.

2. Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joan, 16, 23.

le cours de sa triste vie, le chrétien touche du doigt sa faiblesse et crie avec une humilité profonde : *Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix, que vos oreilles deviennent attentives à la voix de ma prière*[1] !

C'est là encore que, méditant les paroles de Notre-Seigneur : *Demandez et vous recevrez ; en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera*, il fait un acte de foi vive, sur la promesse que Dieu nous a faite de nous donner le ciel en vertu des mérites de Jésus-Christ et en conçoit une invincible espérance d'être exaucé malgré les craintes de la nature, les attaques du démon et les séductions du monde.

C'est là, enfin, que, sous l'œil de Dieu, faisant taire toutes les préoccupations terrestres, il comprend qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, le salut éternel ; c'est là qu'une lumière descendant du ciel fait pénétrer en lui cette maxime du divin Maître : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme*[2] ?

1. De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam. Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ Ps. 129, 1.

2. Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16, 26.

Et alors, fortifié par ces considérations, il persévère à prier, malgré la crainte, l'ennui, la tristesse, et en persévérant il est sauvé.

Quant au mérite, l'oraison est d'abord une sorte d'holocauste, par lequel celui qui prie se sacrifie entièrement à la Majesté divine.

Dans l'oraison, en effet, on offre à Dieu son imagination, en l'empêchant de se répandre sur des objets profanes; on offre sa mémoire et son intelligence, en ne les appliquant qu'à ce qui concerne Dieu et sa gloire; on offre sa volonté, en ne lui permettant de s'attacher qu'à Dieu, à sa louange et à son service. Il n'y a pas jusqu'aux sens et aux membres du corps qui ne soient alors immolés à Dieu. On lui consacre ses yeux, en les tenant modestement baissés; ses oreilles, en les fermant à tout bruit du dehors; son corps tout entier, en le maintenant dans une posture respectueuse.

L'oraison n'est donc pas un sacrifice partiel, mais total, et, par suite, devient souverainement méritoire, surtout dans les moments de sécheresse, où Dieu se cache et où la nature se sent grandement inclinée du côté des créatures.

L'oraison, en second lieu, est une source de mérites par les actes intérieurs qu'elle

nous obligé à faire. Ces actes, en effet, sont plus parfaits en eux-mêmes que les bonnes œuvres extérieures, suivant la parole de Notre-Seigneur : *Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité*[1]. Ce sont, et nous en parlerons plus tard avec détail, les actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, de louange, d'action de grâces, de demande, d'offrande et autres.

Il est vrai que si notre vie n'est pas conforme aux actes faits dans l'oraison, nous devons grandement craindre qu'ils ne soient imparfaits suivant la parole du divin Maître : *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* [2]. Que conclure de là, sinon que les actes les plus méritoires peuvent devenir d'un médiocre profit, s'ils sont faits avec tiédeur ? Toutefois alors il ne faut pas s'en prendre à l'oraison elle-même, mais aux dispositions défectueuses de celui qui prie.

Enfin l'oraison nous fait encore mériter parce que les œuvres extérieures tirent de cet exercice leur plus grande valeur. C'est en effet l'oraison qui imprime sur chacune

1. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. Joan. 4, 24.

2. A fructibus eorum cognoscetis eos. Matth. 7, 16.

d'elles le cachet le plus profond et le plus riche de tous : celui de l'amour divin.

Et comment cela ? L'oraison du matin allume dans notre cœur le feu de cet amour, et ce feu reste comme sous la cendre pendant tout le jour. Mais quand le feu brûle sous la cendre, il est facile d'en tirer des étincelles ; donc quand une âme fait le matin une oraison fervente, elle n'éprouve aucune difficulté à reproduire, toutes les heures, toutes les demi-heures et même plus souvent, des actes fervents d'amour de Dieu. Ces actes répétés consacrent, par le motif le plus divin et par suite le plus méritoire, nos actions journalières à la gloire de Dieu, et une seule journée devient ainsi plus remplie de mérites que ne le serait un mois sans l'oraison.

CHAPITRE III

Troisième avantage de l'oraison : elle conduit à la perfection chrétienne.

La perfection chrétienne n'est autre chose que l'union d'amour avec Dieu ; en d'autres termes, c'est la vie unitive.

Elle consiste essentiellement dans une transformation telle de notre volonté en la volonté divine, que nous ne voulions plus que ce que Dieu veut, et cela par le motif du bon plaisir divin, infiniment digne d'être aimé en lui-même. Pour y parvenir, l'âme doit franchir divers degrés ; nous allons les examiner successivement.

Elle doit d'abord non seulement se purifier de ses péchés délibérés, mais encore changer toutes ses inclinations déréglées, autant du moins que le permet la faiblesse humaine. En effet, si un prince de la terre refuse de descendre dans la maison souillée d'un de ses sujets, il est manifeste que Dieu, le Souverain Seigneur de toutes choses, ne saurait visiter une âme pour contracter avec elle l'union d'amour, si elle n'est purifiée préalablement de ce qui la ternit.

L'entreprise est grande, et personne ne parviendra à la faire réussir, sans le secours de l'oraison. La première purification consiste à ne plus commettre aucun péché véniel délibéré. Or cela est impossible, avec le seul secours de la grâce que Dieu ne refuse à personne. Il faut une grâce puissante; Dieu ne l'accorde qu'à une prière fervente qui est propre à l'oraison.

Après que l'âme est parvenue à ne plus commettre de péché véniel délibéré, il reste une seconde purification plus difficile : déraciner les inclinations déréglées de la nature. Comment obtenir ce résultat? Encore par l'oraison.

Pour arracher les mauvaises inclinations, il faut en effet deux choses : les voir nettement, puis s'armer de courage et de persévérance pour les enlever. Or c'est dans l'oraison que le Saint-Esprit verse dans l'âme une lumière qui lui manifeste ses moindres défauts. Tant que la nuit dure, le jardinier n'aperçoit aucune mauvaise herbe dans son jardin, mais quand le soleil se lève, il les voit. Ainsi, quand une âme ne fait pas sérieusement l'oraison, elle n'aperçoit pas la multitude de ses imperfections, parce qu'elle demeure plongée dans les ténèbres

spirituelles ; mais quand elle s'adonne à ce saint exercice, le Saint-Esprit l'éclaire et elle découvre jusqu'à ses moindres défauts.

Le plus souvent, Dieu, dont la Providence dispose tout avec force et suavité, proportionne la lumière à la force qu'il communique à l'âme, ne lui découvrant de ses défauts que ce qu'elle peut corriger. Parfois, cependant, il découvre beaucoup plus de défauts qu'elle n'en saurait extirper. Son but alors est de l'humilier en lui montrant sa faiblesse, afin de l'exalter ensuite, selon la pensée de saint Pierre : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous exalte au jour de sa visite*[1].

Mais quel que soit le mode dont Dieu éclaire l'âme qui fait oraison, il est certain qu'il lui manifeste, tôt ou tard, tous ses défauts, afin que, s'armant de force et de courage, elle en vienne à les détruire. Où trouvera-t-on les secours indispensables pour cette rude besogne ? Encore dans l'oraison. C'est là en effet que le Saint-Esprit manifeste à l'âme le prix ineffable de l'union d'amour avec Dieu et embrase le cœur du désir d'y parvenir, à l'exemple du marchand

1. Humiliamini igitur sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. 1 Petr. 5, 6.

de l'Évangile qui, ayant rencontré une perle précieuse, vend tout ce qu'il a pour l'acheter.

La purification de l'âme est achevée; il reste à l'orner de vertus : c'est le second degré de la perfection chrétienne. De même qu'un roi de la terre ne descend pas dans la maison d'un de ses sujets si elle est seulement propre sans être en même temps meublée et ornée, de même le Roi du ciel ne saurait visiter une âme pour contracter avec elle l'union d'amour si, à la pureté de conscience, elle ne joint l'ornement des vertus chrétiennes.

Comment l'âme parviendra-t-elle à acquérir les vertus? Par la méditation des mystères de la foi, surtout de la vie et de la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur. En effet, l'exemple du divin Maître est en même temps lumineux, entraînant, onctueux. Il nous éclaire, parce que les vertus brillent en Jésus d'un éclat incomparablement plus vif que partout ailleurs. Il nous entraîne parce que Jésus attire, triomphe par sa beauté, et fait courir à l'odeur de ses parfums [1]. Enfin il est onc-

1. Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna. Ps. 44,5.

Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum, Cant. 1, 3.

tueux, parce que Jésus adoucit le travail par la tendre union de son divin Cœur avec le nôtre. Il ne nous dit pas de porter seuls notre croix, mais de la porter avec Lui[1].

O merveilleux changement d'une âme qui s'applique avec persévérance à connaître intimement le divin Roi, afin de l'aimer plus ardemment et de le suivre avec plus de générosité[2] ! Elle voit enfin à la place des ronces des inclinations terrestres, croître et fleurir les vertus, dont le parfum s'élève jusqu'au ciel. Le jardin mystique où Dieu a coutume de contracter l'union d'amour est fleuri ; la divine Bonté se complaît, s'incline, et l'âme est visitée.

Mais une seule visite ne suffit pas pour opérer la transformation totale de la volonté humaine en la volonté divine, transformation qui constitue essentiellement l'union d'amour, ou vie unitive. De même qu'une seule visite d'un prince de la terre à l'un de ses sujets ne suffit pas pour produire la communauté d'idées, de même une seule visite de Dieu à l'âme est insuffisante pour lui faire prendre

1. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. Matth. 16, 24.

2. *Exercices spirituels de saint Ignace*, 2e sem., 1re contempl., 3e prélude.

des sentiments entièrement divins. La transformation de la volonté humaine en la volonté de Dieu ne peut se réaliser que par des entretiens fréquents entre Dieu et l'âme, c'est-à-dire par l'oraison; mais si l'âme persévère, cette transformation s'effectue infailliblement avec le temps. Si, en effet, la fréquentation d'hommes vertueux nous rend vertueux, comment refuserait-on à l'oraison qui est un entretien fréquent et familier avec Dieu, la puissance de nous rendre divins?

Oui, c'est dans l'oraison, que l'âme, ravie par la beauté infinie de la volonté divine, en vient à faire plus de cas du moindre désir de Dieu que de toutes les choses créées; non seulement de celles que le monde estime, comme les richesses, les honneurs, les plaisirs, mais encore de celles qui ont une très grande valeur, comme la consolation spirituelle; elle suit ainsi l'exemple de Notre-Seigneur qui, privé de toute joie sensible et réduit à l'agonie, disait : *Mon Père,... que votre volonté s'accomplisse et non la mienne*[1].

C'est dans l'oraison que l'âme divinisée en vient à faire plus de cas du moindre degré de gloire procuré à Dieu que de toutes les

1. Pater... non mea voluntas sed tua fiat. Luc. 22, 42.

jouissances de la terre. C'est dans l'oraison que l'âme, transformée en Jésus-Christ, comprend que, en cette vie si courte, on ne peut pas donner à Dieu de plus grande marque d'amour que de souffrir pour lui, et préfère à toutes les joies de la terre la pauvreté, les opprobres, les persécutions endurées pour son amour. C'est là enfin qu'elle apprend à dire, à l'exemple de Notre-Seigneur se rendant à sa Passion : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'accomplis son commandement, levez-vous, allons-nous-en d'ici*[1].

Les auteurs spirituels, à la suite de saint Thomas, distinguent trois degrés dans la perfection chrétienne : la vie purgative, où l'âme se purifie de ses péchés et de ses imperfections; la vie illuminative, où l'âme acquiert les vertus; la vie unitive, où l'âme transformée en Dieu n'aspire plus, soit dans l'oraison, soit dans toutes ses actions, qu'à le glorifier et accomplir son bon plaisir. De ce que nous venons de dire, il résulte que l'oraison conduit l'âme à ces trois degrés de perfection.

1. Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem et sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio, surgite, eamus hinc. Joan. 14. 31.

CHAPITRE IV

Quatrième avantage de l'oraison : elle fait goûter à l'âme des joies spirituelles supérieures, sans comparaison, à toutes les fausses délices du monde.

Que vos tabernacles sont aimés, Seigneur Dieu des vertus ! Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant, dit le prophète royal[1].

Ces tabernacles du Seigneur sont le sanctuaire mystique de l'oraison où l'âme s'entretient avec Dieu, comme un fils avec son père. Ils sont aimables mille fois plus que tous les plaisirs du monde, parce que l'âme trouve, dans cet entretien, des joies célestes qui la font tressaillir.

La première de ces joies est une paix qui surpasse tout sentiment et pénètre le cœur et l'intelligence [2]. Et si vous demandez la nature de cette paix, c'est d'abord le repos après la victoire : l'âme ayant vaincu ses passions par le secours de l'oraison, ou, du

1. Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !... Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum. Ps. 83, 2, 3.
2. Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras. Phil. 4. 7.

moins, sentant qu'elle les domine, se trouve heureuse, comme un roi qui parcourt le champ de bataille conquis.

C'est ensuite le repos dans la vraie liberté d'esprit. A la lumière de l'oraison, l'âme voit clairement le néant de tout ce qui passe et le prix infini de ce qui est éternel ; elle comprend que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien et que Dieu, le souverain bien, est tout. De là résulte un dégagement des créatures admirable, qui, délivrant l'âme des liens mensongers du monde, l'établit dans la vraie liberté, où elle trouve un délicieux repos. Là, fermant les yeux à tous les fantômes et à tous les mensonges de la terre, elle les ouvre à Dieu, le seul bien souverain, éternel, véritable et s'écrie : *J'ai demandé une seule chose au Seigneur ; je la rechercherai ; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie*[1] ; et encore : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que puis-je désirer de vous sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu, le Dieu de mon cœur et mon partage pendant l'éternité*[2] ?

1. Unam petii a Domino hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini, omnibus diebus vitæ meæ. Ps. 26, 4.

2. Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ?... Deus cordis mei et pars mea, Deus, in æternum. Ps. 72, 25, 26

Mais par-dessus tout, la paix qui surpasse tout sentiment, c'est le repos dans la volonté de Dieu, infiniment juste, sainte, adorable, digne d'être aimée ; repos généreux qui fait dire à l'âme, comme Jésus au jardin : *Mon Père,... que votre volonté soit faite et non la mienne*[1] ; ou bien : *Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné*[2] ?

La seconde des joies spirituelles, produites par l'oraison, est celle de l'espérance. L'âme, méditant sans cesse le saint Évangile, se pénètre peu à peu de cette pensée si consolante que Notre-Seigneur y rappelle constamment : les peines et les souffrances de cette vie terrestre sont l'or avec lequel on achète le bonheur infini du ciel. Alors, comme d'instinct, elle se dit dans les revers : « Bienheureux les pauvres » ; dans les afflictions : « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice », et trouve, dans ces paroles qui la pénètrent tout entière, une vraie et solide consolation.

Enfin la troisième et la plus élevée des joies que l'on goûte dans l'oraison, est celle de l'amour divin. Rien n'est plus doux que

1. Pater... non mea voluntas, sed tua fiat! Luc. 22, 42.
2. Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? Joan. 18, 11.

l'amour; inutile et superflu de le prouver. Or toute oraison est pénétrée de cette douceur, car elle est essentiellement un entretien familier de l'âme avec Dieu, semblable à celui d'un ami avec son ami, d'un fils avec son père, et par suite un entretien d'amour.

Et si vous me demandez jusqu'où va la douceur de cet amour, il va jusqu'à faire aimer ce que la nature et le monde abhorrent: la pauvreté, la maladie, les mépris, les ingratitudes, les travaux les plus durs, la mort. C'est en sortant de l'oraison que saint François Xavier s'écriait : « Seigneur, encore plus de travaux » ; c'est l'oraison qui inspirait à sainte Thérèse ce cri du cœur : « Ou mourir ou souffrir. »

Ce serait une exagération d'affirmer que toutes les âmes, qui font sérieusement oraison, peuvent parvenir à de semblables transports d'amour; mais ce qui est certain, c'est que toutes ces âmes comprennent, à la lumière de l'oraison, le prix des souffrances, et que, par elles, pendant notre vie mortelle, nous répondons mieux à l'amour de Dieu que par tout autre moyen. Dès lors elles en viennent non seulement à recevoir avec résignation les épreuves de la vie, mais encore à les préférer aux joies menteuses que les mondains poursuivent avec tant d'ardeur.

CHAPITRE V

Cinquième avantage de l'oraison : elle donne aux œuvres apostoliques leur vraie fécondité

Saint Ignace dit que l'ouvrier apostolique est un instrument, à la fois en rapport avec Dieu et avec les âmes, et que l'œuvre de la sanctification des âmes sera d'autant plus accomplie qu'il aura été un instrument plus uni à Dieu [1].

Cette comparaison est lumineuse. Un grand sculpteur fait parfois, avec un mauvais ciseau, une statue qui est un chef-d'œuvre ; un grand peintre fait un tableau de prix avec un mauvais pinceau ; mais quelque excellents que soient le pinceau et le ciseau, s'ils sont entre les mains d'un médiocre ouvrier, l'ouvrage sera toujours imparfait. Ainsi un homme apostolique, d'une science et d'une éloquence médiocres, s'il est un instrument intimement uni à la main du divin et tout-puissant ouvrier, fera des merveilles dans les âmes ; mais quels que soient son éloquence, sa science, son savoir-faire, s'il n'est que médiocrement

1. *Const. S. J.*, p. 10, n° 2.

uni à Dieu, le résultat sera toujours médiocre.

Or, comment l'ouvrier apostolique devient-il un instrument uni à Dieu ? Par l'oraison où il traite habituellement avec Dieu, comme un enfant avec son père, recherchant, non pas sa gloire, mais celle de Dieu, faisant, non sa volonté propre, mais celle de Dieu, mettant sa confiance, non dans ses propres ressources, mais dans la Toute-Puissance et la Toute-Bonté de Dieu.

C'est pour nous enseigner cette doctrine par son exemple, que Notre-Seigneur a voulu se préparer à sa vie apostolique par quarante jours d'oraison dans le désert, et, qu'au moment de racheter le monde sur le Calvaire, il voulut prier la nuit au jardin de Gethsémani.

Depuis lors, rien de grand ne s'est fait dans l Église sans la prière. Ceux sur lesquels Dieu avait jeté les yeux ne sont devenus des instruments unis au divin ouvrier que par une oraison prolongée. C'est après dix jours de prière dans le Cénacle avec Marie, mère de Jésus, que les Apôtres virent descendre le Saint-Esprit en langues de feu et furent transformés, d'hommes encore terrestres, en hommes divins qui convertirent le monde.

Après la mission toute divine des Apôtres, rien de plus important dans l'Église que la fondation des ordres religieux; il fallait donc, entre les ouvriers de cette grande œuvre et Dieu, une étroite union. Or, c'est dans une oraison prolongée dans la solitude, souvent pendant plusieurs années, que s'est effectuée cette union admirable. La caverne de Subiaco, les nombreux sanctuaires où saint Dominique fut ravi en extase, les rochers du mont Alverne, la solitude de Clairvaux, la grotte de Manrèse, nous disent à quelle école Dieu a formé, pendant des années, les grands fondateurs : Benoît, Dominique, François, Bernard, Ignace.

Les victoires de l'apostolat chrétien sont encore une des grandes merveilles de l'histoire de l'Église, et rien n'est plus illustre que les noms de saint Vincent Ferrier, saint François Xavier, saint François de Sales, saint François Régis, saint Jean-Baptiste de la Salle, saint Léonard de Port-Maurice, saint Alphonse de Liguori. Or, tous ces admirables convertisseurs d'âmes ont été des hommes de grande oraison. Imitons-les, suivant la mesure de la grâce qui nous sera communiquée, et nous serons de vrais apôtres, féconds en œuvres durables de salut.

SECONDE PARTIE

DE LA MEDITATION

CHAPITRE PREMIER

Préparation de la méditation

L'oraison est une œuvre divine et, par suite, le maître par excellence, qui enseigne à la bien faire, est le Saint-Esprit.

Néanmoins Dieu exige la coopération de l'âme, dont le premier soin doit être de se préparer à ce grand acte. Une âme qui omet la préparation, ou même simplement la fait avec négligence, tente Dieu, suivant le livre de l'*Ecclésiastique : Préparez votre âme avant la prière et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu* [1].

Se bien préparer, c'est d'abord purifier son intention et se mettre dans l'indifférence par rapport aux consolations spirituelles ; elles

1. Ante orationem, præpara animam tuam et noli esse quasi homo qui tentat Deum. Eccli. 18, 23.

feront peut-être défaut, malgré une application sérieuse. Qu'importe ? On doit aller à la méditation, non pas pour y trouver des joies célestes, mais pour y glorifier Dieu et y sanctifier son âme. C'est le moyen d'éviter les déceptions désastreuses pour le progrès dans l'oraison et la vertu, et d'attirer sur notre prière d'abondantes bénédictions divines.

Après nous être ainsi détachés des faveurs sensibles et résignés au bon plaisir divin, il faut choisir le sujet : « Quoique, en soi, dit saint Ignace, la troisième considération, c'est-à-dire celle des Personnes divines, soit plus parfaite que la seconde ou celle des mystères de Notre-Seigneur, et la seconde plus parfaite que la première ou la considération des péchés, néanmoins la meilleure part et de beaucoup, pour chaque individu, est la considération où Dieu Notre-Seigneur se communique davantage à son âme, la rendant participante de ses dons très saints et de ses grâces spirituelles : car il voit et il sait ce qui lui convient le mieux ; et comme il sait tout, il lui montre la voie qu'il doit suivre [1]. »

Cependant, le choix d'un des trois sujets que nous venons d'indiquer, ne doit pas être

1. *Lettres de saint Ignace*, Bouix, 1870, lettre 58 à saint François de Borgia, p. 268.

exclusif; dans toute méditation il est trois objets que nous ne devons jamais perdre de vue :

Dieu d'abord, souverain Seigneur de toutes choses et digne par ses perfections infinies d'un respect et d'un amour sans bornes. Car comment pourrons-nous traiter avec lui de sa gloire et des intérêts de notre âme, si nous oublions et qui il est, et quelle est sa puissance, et ce qu'il veut faire pour nous ?

Jésus-Christ ensuite, notre divin Rédempteur. Il est en effet notre Médiateur, notre Médecin, notre Maître, l'unique porte du ciel ; en un mot, il est la voie dans l'oraison, comme dans tout ce qui touche au salut et à la sainteté ; d'où il est manifeste que si nous nous écartons de lui, nous ne parviendrons pas au terme de notre route.

Nous-mêmes, enfin. Il convient de ne pas perdre de vue la multitude de nos péchés, le désordre de nos inclinations, les maux spirituels dont nous sommes menacés, notre peu de force pour nous en défendre, l'extrême besoin que nous avons de Dieu pour nous secourir et remplir nos cœurs. Sans cela nous ne prierons pas comme il faut et nous ne nous corrigerons pas de nos défauts, obstacles à l'union divine.

On le voit donc assez, il faut, suivant l'attrait de la grâce, choisir l'un des trois sujets précédents, pour le considérer tout spécialement, sans négliger les deux autres. Si l'on n'éprouve aucun attrait spécial, on doit généralement méditer sur la vie et la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le sujet choisi, il faut le préparer. Plusieurs le font en lisant un passage de l'Écriture Sainte, surtout de l'Évangile, et ils sont dignes de louange, car la préparation devient ainsi plus personnelle et, par suite, plus pratique et plus fructueuse. « Si celui qui fait la méditation, dit saint Ignace, s'attachant au fond de la vérité, parvient en raisonnant et en réfléchissant par lui-même, à découvrir quelque chose qui lui fasse un peu plus connaître ou goûter son sujet, soit par le raisonnement propre, soit par la lumière divine qui éclaire son entendement, il y trouvera plus de goût et de fruit spirituel que si on lui eût développé fort au long tout ce que renfermait le sujet de sa méditation[1]. » On peut du reste, dans ce cas, recourir à des développements généraux, qui sont assez connus. Par exemple, si l'on médite sur un mystère quelconque de la Passion, on pourra

1. *Exercices spirituels*, deuxième annotation.

considérer : 1° la grandeur des souffrances de Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin de s'exciter à la compassion ; 2° la gravité du péché, cause de telles souffrances, afin d'en concevoir de l'horreur ; 3° la grandeur infinie du bienfait reçu, afin d'en remercier la divine Bonté ; 4° l'amour incompréhensible de Dieu pour nous qui éclate dans ce mystère, afin de l'aimer ardemment en retour ; 5° la sagesse insondable des desseins éternels, afin de l'admirer et d'en louer Dieu ; 6° les vertus incomparables de Notre-Seigneur qui resplendissent là mieux que partout ailleurs, afin de les imiter.

De même, si l'on médite sur une sentence de l'Évangile, celle-ci, par exemple : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive*[1], on pourra chercher une réponse aux quatre questions suivantes :

Quels motifs m'engagent à me conformer à cette doctrine ?

Comment l'ai-je suivie jusqu'ici ?

Quels moyens prendre pour en faire la règle de ma vie ?

Que dois-je faire dans la suite ?

1. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. Matth. 16, 24.

Il faut pourtant reconnaître que le plus grand nombre de ceux, qui font la méditation quotidienne, préfèrent se servir d'un livre où l'on trouve de nombreuses idées suggérées par l'auteur. Alors il suffit de lire attentivement le texte, s'efforçant de le graver dans sa mémoire, et pensant au fruit à en retirer pour son avancement spirituel.

La préparation proprement dite achevée, tout n'est pas fait; il est encore d'une souveraine importance de se maintenir dans le recueillement jusqu'à ce qu'on entre en méditation.

D'ordinaire, la préparation se fait immédiatement avant le coucher. Sur le point de s'endormir, on repassera brièvement le sujet et, le matin, la première pensée qui suivra le réveil sera ce même sujet de la méditation. Enfin, en se levant, on se nourrira des sentiments qui y sont conformes ou, au moins, de pieuses pensées excluant les préoccupations du jour. Telles sont les recommandations de saint Ignace[1].

Cette vigilance à se maintenir dans le recueillement jusqu'au moment de la méditation offre un double avantage : d'abord,

1. *Exercices spirituels*, 1re et 2e additions.

l'esprit n'étant pas occupé de pensées étrangères, les distractions sont écartées et la communication de l'âme avec Dieu rendue beaucoup plus facile; ensuite les efforts généreux pour garder le recueillement et le silence attirent des grâces nombreuses.

CHAPITRE II

Du premier acte qu'on ne doit jamais omettre au commencement de la méditation : se mettre en la présence de Dieu.

Il serait de la plus grande inconvenance, quand on est admis à l'audience d'un roi de la terre, de ne pas penser tout d'abord à qui l'on va parler. Que dire donc d'une âme qui, admise à l'honneur ineffable de s'entretenir avec Dieu, serait assez audacieuse pour oublier qu'elle se trouve en présence de la divine Majesté, ou n'y penserait que vaguement?

Et ici une question se présente. Suffit-il de se mettre en présence de Dieu par la raison, qui nous le montre avec certitude présent partout ?

Non, cela ne suffit pas, et il est nécessaire de se mettre en la présence de Dieu par la foi. L'oraison, en effet, n'est pas seulement une audience accordée par Dieu, le Créateur et Souverain Seigneur de toutes choses à sa créature, mais un entretien familier, semblable à celui que les enfants ont avec leur père,

les amis avec leurs amis. Or ce dernier et mystérieux aspect de l'oraison dépasse tellement les lumières de la raison qu'elle ne saurait même pas le soupçonner, et il a fallu que la divine Sagesse vînt nous le révéler : *Voyez*, dit saint Jean, *quel amour le Père nous a témoigné, puisqu'on nous appelle et que nous sommes véritablement fils de Dieu* [1].

L'acte le plus important de la méditation est de se mettre en la présence de Dieu ; il est le fondement de tous les autres : il convient donc d'indiquer plusieurs manières de le faire; chacun pourra, suivant l'attrait de la grâce, choisir celle qui lui convient le mieux.

La première manière consiste à voir Dieu présent partout, c'est-à-dire tout entier et dans l'ensemble et dans chaque atome de l'univers. *Si je monte au ciel*, dit le prophète, *vous y êtes ; si je descends en enfer, vous y êtes également ; si je prends mes ailes dès le matin, pour habiter aux extrémités de la mer, votre main m'y conduira et votre droite m'y soutiendra* [2].

1. Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. 1 Joan. 3, 1.

2. Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades ; si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua. Ps. 138, 8, 9, 10.

Non seulement Dieu est présent dans l'univers par son *essence*, étant tout entier dans l'immensité des espaces, et tout entier dans chaque molécule, à peu près comme l'âme est dans le corps ; mais il y est encore par sa *puissance*, conservant à tous les êtres l'existence qu'ils perdraient pour retourner dans le néant, s'il se retirait ; il y est également par sa *science*, connaissant tout ce qui se passe, et, par suite, les plus intimes pensées de nos cœurs. Nous sommes plongés en Dieu mille fois plus que le poisson dans la mer et que nos corps dans l'air. *En lui,* dit saint Paul, *nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes* [1].

La seconde manière consiste à voir Dieu présent dans le ciel. Dieu est partout et néanmoins on dit qu'il habite au ciel, parce qu'il y opère des merveilles qu'il ne fait pas ailleurs. C'est un excellent moyen pour se mettre en la présence de Dieu, que de le voir au ciel, parce que cette considération élève nos cœurs au-dessus des choses terrestres et nous dispose ainsi à converser, sans être distraits, avec notre Père céleste. C'est ainsi que David priait : *J'ai levé mes yeux vers vous*

1. In ipso enim vivimus et movemur et sumus. Act. 17, 28.

qui habitez dans les cieux [1]. De même Isaïe : *Je crierai comme le petit de l'hirondelle, je méditerai comme la colombe, mes yeux se sont éteints en regardant toujours en haut* [2].

Mais ce qui montre surtout l'excellence de cette pratique, c'est l'enseignement de Notre-Seigneur qui nous invite à considérer dans nos prières Dieu habitant dans le ciel. *Vous prierez ainsi*, dit-il : *Notre Père, qui êtes aux cieux;* et, joignant l'exemple à la doctrine, Jésus avait coutume de prier les yeux élevés vers le ciel. *Jésus parla ainsi,* dit saint Jean, *et les yeux élevés au ciel, il dit : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie* [3].

La troisième manière consiste à considérer Dieu présent dans notre âme; il y habite, en effet, non seulement comme dans les autres créatures de l'univers, mais d'une manière merveilleuse et toute spéciale. Dans les créatures privées de raison, Dieu est présent par son essence, sa puissance et sa science, mais, dans l'âme juste, il réside encore au

1. Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis. Ps. 122, 1.
2. Sicut pullus hirundinis sic clamabo, meditabor ut columba, attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum. Is. 38, 14.
3. Hæc locutus est Jesus et sublevatis oculis in cœlum dixit : Pater, venit hora; clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te. Joan. 17, 1.

titre ineffable d'ami et de père ; de sorte que si, par impossible, il se retirait des êtres sans raison, les laissant retomber dans le néant, il resterait néanmoins dans l'âme, enchaîné par son amour. *Si quelqu'un m'aime*, dit Notre-Seigneur, *il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera et nous demeurerons en lui*[1].

Cette manière de se mettre en la présence de Dieu est la plus parfaite pour l'oraison. En effet, l'oraison étant un entretien familier avec Dieu, il convient d'y chercher Dieu dans le temple saint qu'est notre âme, où il réside comme le plus dévoué des amis, comme le plus tendre des pères. Cette douce considération a été particulièrement chère aux saints. Un grand nombre aimaient à se représenter Dieu abandonnant, pour un temps, à ses anges, le gouvernement de l'univers afin d'être à eux tout entier pendant leur oraison, comme un roi qui laisse à ses ministres le maniement des affaires, pour être entièrement, pendant quelques heures, occupé à goûter les douces et pures joies de la famille, au milieu de ses enfants. Idée

1. Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. Joan. 14, 23.

très pieuse, très touchante et en même temps très juste, car Dieu se donne à l'âme qui fait oraison aussi entièrement que si elle était seule dans tout l'univers.

Cependant pour une âme en particulier, la meilleure manière de se mettre en la présence de Dieu, est celle vers laquelle la grâce l'incline, et voilà pourquoi nous en donnons plusieurs. Heureuse, sans doute, l'âme à laquelle Dieu fait sentir au plus intime d'elle-même la douceur ineffable de sa présence, par une consolation spirituelle inaccoutumée. Mais une telle faveur n'est pas toujours accordée, et alors il sera mieux de chercher Dieu ailleurs.

Enfin la quatrième manière de se mettre en la présence de Dieu consiste à le voir présent dans la sainte humanité de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Cette méthode est naturellement indiquée quand nous méditons sur la vie et la mort de Notre-Seigneur, mais surtout quand nous prions devant le très saint Sacrement.

CHAPITRE III

Second acte préliminaire : l'adoration.

L'adoration est un acte de la vertu de religion par lequel nous confessons l'excellence infinie de Dieu et conséquemment notre dépendance absolue. Cette vertu de religion se rattache à la vertu cardinale de justice, et, par suite, quand nous adorons Dieu, nous lui rendons cet honneur suprême, parce qu'il est juste d'agir ainsi.

La nécessité de faire un acte d'adoration dès le début de l'oraison est manifeste. Si la première chose que doit faire un sujet admis à l'audience d'un roi de la terre est de s'incliner profondément, nous devons, à bien plus forte raison, admis en présence de Dieu, Roi du ciel et Seigneur de toutes choses, lui rendre le respect et l'honneur souverains qui lui sont dus. Cet hommage, dont Dieu seul est digne, est l'adoration.

Et, pour s'en dispenser, qu'on ne dise pas que l'oraison est un entretien familier entre Dieu et l'âme, semblable à celui d'un père

avec son fils ; car la familiarité, la communication tendre et affectueuse n'exemptent pas le fils du respect qu'il doit à l'auteur de ses jours.

Dieu l'exige absolument en nous disant : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul*[1]. Et encore : *Le fils honore son père ; si donc je suis père, où est mon honneur*[2] ?

Il existe, sans doute, une différence entre adorer Dieu et s'humilier devant lui ; le motif qui nous incline devant sa Majesté toute-puissante n'est pas le même dans les deux cas. Dans l'adoration, nous confessons notre dépendance absolue, à cause de l'excellence infinie de Dieu, tandis que, dans l'humilité, nous le faisons à cause de notre bassesse.

Mais pratiquement, dans l'oraison, il n'y a pas de différence entre l'adoration et l'humilité, parce que dans l'un et l'autre cas, nous ne séparons pas la vue de la Majesté infinie et la vue de notre extrême petitesse ; nous confessons notre dépendance absolue en vertu de ces deux motifs réunis. Aussi les

1. Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies. Matth. 4, 10.

2. Filius honorat patrem... Si ergo pater ego sum, ubi est honor meus ? Mal. 1, 6.

saints qui ont écrit sur l'oraison, disent-ils indifféremment qu'il faut adorer ou qu'il faut s'humilier, au commencement de cet exercice. Quant au mode d'adorer ou de s'humilier, que l'âme garde sa liberté ; l'acte est essentiel, le mode ne l'est pas.

Saint Ignace conseille de s'humilier en se prosternant devant Dieu [1], à l'exemple de Notre-Seigneur, qui commença l'oraison du jardin la face contre terre [2]. D'autres saints préfèrent la récitation du *Confiteor ;* d'autres celle du *Miserere.*

Enfin, quel que soit le mode employé, il faut s'inspirer de la pensée d'Abraham, l'ami privilégié de Dieu : *Je parlerai à mon Seigneur, bien que je sois cendre et poussière* [3] ; ou, encore mieux, imiter l'humilité de la Très Sainte Vierge : *Mon âme glorifie le Seigneur.., parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante* [4].

1. *Exercices spirituels*, 33e addition.
2. Progressus pusillum procidit in faciem suam orans. Matth. 26, 39.
3. Loquar ad dominum meum, cum sim pulvis et cinis. Gen. 18,27.
4. Magnificat anima mea Dominum... quia respexit humilitatem ancillæ suæ. Luc. 1,46,48.

CHAPITRE IV

Troisième acte préliminaire : Demande de la grâce du Saint-Esprit.

L'oraison est une œuvre surnaturelle, qui exige essentiellement la grâce du Saint-Esprit; il faut la lui demander.

Les hommes sans instruction ni éducation peuvent regarder de loin les rois de la terre, mais une audience particulière ne leur est jamais accordée, parce que leur basse condition s'y oppose. Il en est de même, avec infiniment plus de raison, de l'audience familière, qui nous est accordée par le Roi du Ciel, dans l'oraison. Pour y être admis, il faut en être digne ; et comme ici la nature ne peut rien, il est de toute nécessité de demander le secours de l'Esprit-Saint.

L'oraison est encore un vol de l'âme vers Dieu, comme dit le Prophète : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai*[1]. Le Saint-Esprit

1. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam. Ps. 54, 7.

seul peut nous donner ces ailes toutes célestes ; il faut l'invoquer.

L'oraison est encore un hymne de louange chanté à la gloire de Dieu : *Je chanterai le nom du Seigneur tout-puissant*[1] ; et : *O Dieu, je vous chanterai sur la cithare, Saint d'Israël*[2] ; et encore : *O mon Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau, je chanterai vos louanges sur la harpe et le psaltérion*[3].

Pour chanter cet hymne sacré, l'âme est l'instrument vivant, l'Esprit-Saint est le divin artiste qui le touche. Sans lui, la harpe reste muette ; mais s'il descend dans notre cœur, pour en toucher les fibres, notre âme résonne harmonieuse, et plaît tellement à Dieu, qu'il ne peut se rassasier de l'entendre et de lui dire : *O âme, objet de mon amour, ô âme toute belle, que ta voix ne cesse de résonner à mes oreilles, car elle est pleine de douceur*[4]. Nous devons conjurer ce divin Esprit de venir nous assister.

En résumé, Dieu ne refuse jamais sa grâce à une âme juste qui s'applique à faire oraison ;

1. Psallam nomini Domini altissimi. Ps. 7, 18.
2. Deus, psallam tibi in cithara, sanctus Israël. Ps. 70, 25.
3. Deus, canticum novum cantabo tibi; in psalterio decachordo psallam tibi. Ps. 143, 9.
4. Surge, amica mea, speciosa mea..., sonet vox tua in auribus meis ; vox enim tua dulcis. Cant. 2. 13, 14.

mais il ne la donne avec abondance qu'à ceux qui, comme les Apôtres dans le Cénacle, la lui demandent par leurs prières, leurs supplications, leurs larmes. Il faut l'invoquer avec ferveur.

Venons maintenant à la pratique et voyons comment il convient de faire cette demande.

Saint Ignace, dans les *Exercices spirituels*, conseille la prière suivante : « Je demanderai à Dieu Notre-Seigneur que toutes mes intentions, toutes mes actions et toutes mes opérations soient dirigées uniquement au service et à la louange de sa Divine Majesté [1]. » Saint François Xavier affectionnait spécialement le *Veni, Creator Spiritus*. D'autres saints ont préféré la prose de la Pentecôte : *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus*. Ici encore, la prière est essentielle, mais la formule ne l'est pas; que chacun garde sa liberté.

Après avoir prié l'Esprit-Saint, il est utile d'invoquer les saints Anges, auxquels la divine Sagesse a confié la mission de nous assister dans l'oraison. *Lorsque vous étiez en prière, et que vous répandiez des larmes, j'offrais vos prières au Seigneur* [2], dit l'ange

1. *Exercices spirituels.* — Première semaine. — Premier exercice.

2. Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam Domino. Tob. 12, 12.

Exercer l'imagination, c'est lui faire produire une représentation intérieure du mystère. On y verra, comme sur un tableau, l'étable de Bethléem, la salle de la flagellation, le Calvaire, et ainsi du reste.

Les avantages de cette représentation imaginaire sont au nombre de trois.

D'abord, l'imagination, pieusement occupée, est moins portée à se répandre au dehors, et, l'une des principales causes des distractions étant écartée, l'âme peut s'unir plus facilement à Dieu dans la paix.

En second lieu, l'appétit sensitif, puissance aveugle, qui s'émeut d'une manière pieuse ou désordonnée suivant la nature des images qui lui sont présentées, se trouve ainsi détourné de ses inclinations perverses et incliné aux larmes de dévotion ou quelque chose d'analogue.

Enfin, ces images suggèrent de saintes pensées à l'intelligence, de pieux souvenirs à la mémoire et de salutaires affections à la volonté. On ne saurait nier, en effet, que les larmes versées par repentir de ses fautes, ou par compassion aux souffrances de Notre-Seigneur, ou par désir du ciel, ne servent à émouvoir saintement la volonté.

Cependant, il faut reconnaître qu'il y a des

âmes médiocrement douées du côté de l'imagination, et qui s'épuiseraient en vain à produire intérieurement des tableaux saisissants. Elles feront mieux de ne pas insister sur l'usage de ces facultés secondaires. Qu'elles se contentent de faire ce qu'elles peuvent pour maintenir dans le calme l'imagination et l'appétit sensitif.

CHAPITRE VI

Exercice de la mémoire et de l'intelligence

L'exercice de la mémoire consiste à se rappeler le sujet de la méditation préparée la veille. Si la difficulté est trop grande, on peut se servir d'un livre, non pas pour y faire une lecture méditée, mais pour jeter un rapide coup d'œil sur les principales idées qui doivent servir de sujet à la réflexion.

L'exercice de l'intelligence renferme les trois points suivants.

D'abord, revenir à plusieurs reprises sur les idées que l'on a lues ou entendu exposer. De même que la pluie ne pénètre que goutte à goutte dans la terre pour la féconder, de même l'esprit de Dieu, la doctrine de Notre-Seigneur n'entrent que peu à peu dans l'âme pour changer sa manière de voir terrestre en une manière de voir céleste et divine. Celui qui médite ne saurait trop se persuader qu'il ne convient pas de passer rapidement d'une considération à une autre; il doit s'arrêter sur la première jusqu'à ce

que son âme soit pleinement satisfaite. Donc, qu'on reste sur la même pensée aussi longtemps que l'on y trouve de la lumière, du goût, du fruit spirituel; car ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait, c'est le sentiment et le goût intérieur des vérités qu'elle médite[1]. Il faut cependant reconnaître qu'il y a des âmes qui ont besoin d'idées plus nombreuses. Telle âme peut rester une demi-heure sur la même pensée, telle autre est vite rassasiée et a besoin de changer au bout de quelques minutes. Que chacun s'examine et agisse suivant la manière qui, expérience faite, lui convient le mieux.

En second lieu, l'entendement ne doit pas se contenter de se laisser pénétrer peu à peu par les idées lues ou entendues, mais il doit encore approfondir le sujet, autant qu'il en est capable. En effet, si celui qui médite parvient, en raisonnant et en réfléchissant, à découvrir quelque chose qui lui fasse mieux connaître son sujet, soit par le raisonnement propre, soit par la lumière divine qui éclaire son entendement, il y trouvera un grand fruit spirituel[2]. Je dis que l'en-

1. *Exercices spirituels de saint Ignace*, 2e annotation.
2. *Exercices spirituels de saint Ignace*, 2e annotation.

tendement doit agir ainsi autant qu'il en est capable, car certaines intelligences s'épuiseraient en vain à approfondir un sujet. Elles devront se contenter du premier mode, c'est-à-dire s'assimiler simplement ce qu'elles ont lu ou entendu.

En troisième lieu, l'entendement doit faire des applications pratiques personnelles, ayant pour objet la correction des défauts, l'acquisition des vertus et l'union de notre volonté avec celle de Dieu. On les appelle *résolutions*, et elles constituent un des buts principaux de la méditation. Le travail des résolutions ne peut être définitivement achevé que par la volonté, qui les adopte; mais l'intelligence doit le préparer.

Les résolutions doivent être particulières, actuelles, motivées, humbles[1].

Particulières. Il ne suffit pas de dire : je serai humble, charitable, obéissant, en général; mais il faut dire : j'accepterai telle humiliation, pardonnerai telle injure, ferai généreusement telle chose qui me coûte.

Actuelles. Il faut qu'on puisse les mettre le jour même à exécution. Sans doute, les désirs généraux de la gloire de Dieu sont

1. R. P. Rootlıaan, *De ratione meditandi*, Proposita.

excellents et attirent tout spécialement la complaisance divine; nous le voyons dans de nombreux passages de la sainte Ecriture : *Je suis venu*, dit l'ange Gabriel à Daniel, *pour te manifester le mystère, parce que tu es un homme de désirs*[1]; mais ces saints désirs ne sauraient pourtant remplacer les résolutions actuelles.

Motivées. Elles n'ont, en effet, rien d'attrayant par elles-mêmes; nous ne pouvons donc être excités à les accomplir que par les avantages qu'elles nous procurent.

Humbles. Eu égard à la corruption de notre nature, nous avons besoin d'une grâce puissante pour les observer; or *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles*[2].

1. Veni, ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es. Dan. 9, 23.

2 Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. 1. Pet. 5, 5.

CHAPITRE VII

Du plus excellent acte d'intelligence que l'on puisse faire dans l'oraison, qui est l'acte de foi.

La foi, d'après le Concile du Vatican, *est une vertu surnaturelle par laquelle, excités et aidés de la grâce de Dieu, nous croyons vrai ce qu'il a révélé, non pas à cause de la vérité intrinsèque des choses, connue par la lumière naturelle de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle, et ne peut ni se tromper ni nous tromper*[1].

Dans la méditation, il est nécessaire que les vérités auxquelles nous appliquons notre intelligence soient connues, non seulement par la raison, mais encore par la foi. L'édifice de l'oraison est surnaturel; son fondement, qui est un acte de l'intelligence, doit donc l'être également. Dès lors, quand nous méditons sur des perfections divines connues par la raison, comme la Toute Sagesse, la

1. Fides virtus supernaturalis est, qua Dei aspirante et adjuvante gratia, ab eo revelata vera esse credimus, non propter intrinsecam rerum veritatem, naturali rationis lumine perspectam, sed propter auctoritatem ipsius Dei revelantis, qui nec falli nec fallere potest. Sess. 3, c. 3.

Toute Justice et autres, la certitude que nous donne la lumière naturelle de la seule raison ne peut pas nous suffire; il faut y ajouter une certitude d'un ordre supérieur, qui est la foi.

De plus, un grand nombre de mystères, comme l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Adoption divine, ne peuvent même pas être soupçonnés par la raison; ils ne peuvent être connus que par l'autorité de Dieu qui les a révélés, c'est-à-dire par la foi.

Je ne dis pas cependant que l'acte de foi formel à un mystère soit nécessaire pour méditer sur ce mystère. Les âmes qui pratiquent l'oraison ont *l'habitude* d'adhérer aux vérités révélées à cause de l'autorité divine, et font, en vertu de cette disposition, un véritable acte de foi, sans penser expressément à cette autorité. On peut, en effet, agir en vertu d'un motif sans y penser expressément, comme on le voit, par exemple, chez les malades, qui souvent prennent un remède amer, dans le dessein de recouvrer la santé, sans pourtant y penser formellement[1].

Ainsi, pour méditer avec fruit sur la

1. Suarez, *De voluntario*, disp, 8, sect. 3, n° 4.

Nativité de Notre-Seigneur, il n'est pas nécessaire de faire un acte de foi formel, en disant : Mon Dieu, je crois que vous vous êtes incarné et êtes né de la Vierge Marie, parce que vous l'avez révélé.

Néanmoins, l'acte de foi formel est d'une grande utilité dans la méditation, et on doit en faire un fréquent usage. Il présente deux avantages.

D'abord, il est un sacrifice très glorieux à Dieu, et très utile au bien de nos âmes. Commandé par la volonté, il est un assentiment de l'intelligence ; dès lors, celui qui fait un acte de foi offre à Dieu ce qu'il a de plus noble et de plus précieux : l'intelligence et la volonté. C'est là une de ces victimes spirituelles infiniment supérieures aux victimes sanglantes de la loi ancienne, suivant la parole de Notre-Seigneur : *L'heure est venue et elle est présente, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, le fassent en esprit et en vérité*[1].

En second lieu, l'acte de foi formel est un

1. Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate... Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. Jean. 4, 23, 24.

excellent moyen pour secouer la torpeur et chasser les distractions. Sans doute, il convient de suivre le conseil communément donné, de repousser les distractions en revenant humblement et doucement au sujet; mais, dans un cas de torpeur ou de distractions exceptionnelles, il convient de faire un acte de foi explicite au mystère médité; on y trouve une force et un élan merveilleux.

Par exemple, si nous contemplons Jésus-Christ Notre-Seigneur en croix, nous pouvons dire pour chasser des distractions par trop importunes ou une torpeur exceptionnelle : Mon Dieu, je crois que vous êtes mort en croix pour me racheter, parce que vous l'avez révélé.

CHAPITRE VIII

Des actes de la volonté; comment ils sont d'une plus grande importance que ceux de l'entendement.

Commençant par les plus élevés, les actes de la volonté sont : l'espérance et la charité. Après ces actes de vertus théologales, viennent l'adoration, l'action de grâces, la prière proprement dite ou demande, la contrition, l'offrande.

Tous ces actes sont plus importants que ceux de l'intelligence. L'entendement découvre la vérité, mais c'est la volonté qui met à profit cette découverte, pour l'acquisition des vertus chrétiennes. A quoi sert la connaissance de la vérité, si elle ne va pas jusqu'à nous rendre meilleurs? Les philosophes païens possédaient la vérité, mais ils ne l'ont pas suivie, et cela n'a servi qu'à les rendre plus coupables et plus abominables aux yeux de Dieu. *Ayant connu Dieu*, dit saint Paul, *ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces, mais se sont dissipés dans*

leurs vaines pensées, et leur cœur insensé a été obscurci; car, se disant sages, ils sont devenus insensés[1].

Pour me servir des comparaisons dont les saints et les maîtres de la vie spirituelle ont fait usage, c'est l'entendement qui sert le banquet spirituel, mais c'est la volonté qui prend les aliments et en nourrit l'âme; c'est l'entendement qui découvre la perle précieuse dont parle l'Évangile, mais c'est la volonté qui vend tout pour l'acquérir[2]. C'est l'entendement qui rassemble le bois pour le sacrifice, mais c'est la volonté qui met le feu au bûcher et consume l'holocauste.

Les conclusions sont manifestes.

D'abord, puisque les actes de la volonté sont le terme, et les actes de l'entendement, la voie, quiconque agit raisonnablement doit laisser les derniers pour s'appliquer aux premiers, quand il sent sa volonté émue, à plus forte raison embrasée d'amour pour louer

1. Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt; sed evanuerunt in cogitationibus suis et obscuratum est insipiens cor eorum. Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Rom. 1, 21, 22.

2. Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit et emit eam. Matth. 13, 45, 46.

CHAPITRE VIII

Des actes de la volonté; comment ils sont d'une plus grande importance que ceux de l'entendement.

Commençant par les plus élevés, les actes de la volonté sont : l'espérance et la charité. Après ces actes de vertus théologales, viennent l'adoration, l'action de grâces, la prière proprement dite ou demande, la contrition, l'offrande.

Tous ces actes sont plus importants que ceux de l'intelligence. L'entendement découvre la vérité, mais c'est la volonté qui met à profit cette découverte, pour l'acquisition des vertus chrétiennes. A quoi sert la connaissance de la vérité, si elle ne va pas jusqu'à nous rendre meilleurs? Les philosophes païens possédaient la vérité, mais ils ne l'ont pas suivie, et cela n'a servi qu'à les rendre plus coupables et plus abominables aux yeux de Dieu. *Ayant connu Dieu*, dit saint Paul, *ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces, mais se sont dissipés dans*

leurs vaines pensées, et leur cœur insensé a été obscurci; car, se disant sages, ils sont devenus insensés [1].

Pour me servir des comparaisons dont les saints et les maîtres de la vie spirituelle ont fait usage, c'est l'entendement qui sert le banquet spirituel, mais c'est la volonté qui prend les aliments et en nourrit l'âme; c'est l'entendement qui découvre la perle précieuse dont parle l'Évangile, mais c'est la volonté qui vend tout pour l'acquérir [2]. C'est l'entendement qui rassemble le bois pour le sacrifice, mais c'est la volonté qui met le feu au bûcher et consume l'holocauste.

Les conclusions sont manifestes.

D'abord, puisque les actes de la volonté sont le terme, et les actes de l'entendement, la voie, quiconque agit raisonnablement doit laisser les derniers pour s'appliquer aux premiers, quand il sent sa volonté émue, à plus forte raison embrasée d'amour pour louer

1. Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt; sed evanuerunt in cogitationibus suis et obscuratum est insipiens cor eorum. Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Rom. 1, 21, 22.

2. Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit et emit eam. Matth. 13, 45, 46.

Dieu, le vénérer et le servir. Agir autrement serait faire la folie de reprendre la route quand on est arrivé au terme, ou d'éteindre le feu de l'holocauste pour le rallumer ensuite.

Quand les actes de la volonté languissent, c'est différent; il faut alors revenir aux réflexions et aux raisonnements, pour raviver l'ardeur de l'âme.

En second lieu, puisque les actes de la volonté sont plus glorieux à Dieu et plus utiles au bien spirituel de nos âmes, nous devons, à plus forte raison, dire de cette faculté ce que nous avons dit de l'intelligence : on ne doit pas se hâter de passer d'un acte à un autre, mais s'y arrêter jusqu'à ce que l'âme soit pleinement satisfaite, parce que ce n'est pas le grand nombre des pieuses affections qui nourrit le cœur et l'unit à Dieu, mais c'est de les goûter à loisir, de s'y complaire et de s'en pénétrer. Un baume répandu ne s'évapore pas en un instant, mais continue à exhaler son parfum ; de même une affection, formulée par des paroles, persévère à échauffer le cœur. Il y a ainsi un double écueil à éviter : le premier est d'être sans cesse occupé à formuler les sentiments du cœur, sans permettre à l'âme de s'y reposer et de s'en

nourrir ; le second est de négliger les affections multiples, si utiles cependant pour donner une nouvelle ferveur. C'est par l'expérience qu'on parvient à connaître la juste mesure et il convient de la faire contrôler par un directeur.

Enfin, il faut conclure que ceux-là ne sont pas seulement dignes de blâme qui préparent trop peu de matière pour la considération et s'exposent ainsi volontairement à l'aridité, mais aussi ceux qui se laissent aller à des réflexions subtiles, qui les empêchent de donner le temps convenable aux affections et aux colloques. Méditer, ce n'est pas étudier une question par pure recherche de la vérité, mais c'est surtout écouter Dieu, lui parler, s'offrir à travailler pour sa gloire et à faire en tout son bon plaisir.

Les actes de la volonté n'ont pas tous la même excellence : un acte de charité, acte de vertu théologale, est plus parfait en soi que les actes d'adoration ou de remerciement, qui appartiennent à la vertu de justice. Néanmoins, pour une âme en particulier, le meilleur acte est celui vers lequel elle se sent portée par la grâce. De même qu'un excellent artiste sait tirer d'un instrument moins parfait des accords plus

mélodieux, de même le divin Esprit, dont la puissance n'a pas de bornes, fait produire, quand il lui plaît, à une vertu moins élevée des actes plus glorieux à Dieu et plus méritoires de la vie éternelle.

CHAPITRE IX

De l'acte d'espérance

Dans l'espérance chrétienne il entre deux éléments : le désir de posséder pleinement dans le ciel Dieu, le souverain Bien; la confiance absolue que nous aurons la grâce suffisante pour y parvenir, en vertu des mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le désir de Dieu considéré comme notre souverain Bien n'est autre chose que l'amour de Dieu *intéressé*. C'est le nom que saint François de Sales substitue fréquemment à celui d'*amour de concupiscence* employé par les théologiens; il demande moins d'explications. Bien que cet amour intéressé ne soit pas aussi parfait que la charité, alors que l'âme aime Dieu sans intérêt, sans retour sur elle-même, il est bon cependant, et très bon, comme le Sainte Ecriture ne cesse de nous le dire.

Je me suis réjoui, dit le Prophète, *dans ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur*[1]. *De même que le cerf soupire*

1. Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus. Ps. 121, 1.

après la fontaine d'eau vive, mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu[1]. *Ce sera le lieu de mon repos dans les siècles des siècles; c'est là que j'habiterai, parce que je l'ai choisi*[2].

Notre-Seigneur surtout nous excite continuellement au désir du ciel. Dans le *Pater*, il nous le fait demander, en disant : *Que votre règne arrive.* Parlant de ce qu'il y a de plus parfait, les conseils évangéliques, il exhorte à les pratiquer par l'espérance de la récompense : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel*[3]. Et encore : *Lorsqu'on vous maudira et qu'on vous persécutera, réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est abondante dans les cieux*[4].

Ces textes et une multitude d'autres montrent, avec évidence, combien Dieu veut que nous excitions en nous le désir de le

1. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Ps. 41, 1.

2. Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam. Ps. 131, 14.

3. Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus et habebis thesaurum in cœlo. Matth. 10. 21.

4. Cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint... gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. Matth. 5, 11, 12.

posséder pleinement pendant l'éternité; la raison de cette insistance est l'amour de Dieu pour nous, qui le presse de nous enrichir d'un bien qui surpasse infiniment tous les biens. En effet, plus nous aurons désiré Dieu sur la terre, plus nous le connaîtrons et l'aimerons éternellement dans le ciel. Le désir de Dieu est la corde qui tend l'arc de notre cœur; plus l'arc est tendu, plus la flèche pénètre dans le sein de Dieu, pour nous y préparer un asile éternel.

Il convient surtout de se laisser aller à ces saints désirs, en deux circonstances. D'abord lorsque, sous l'action de la grâce, nous sentons dans notre cœur un besoin inaccoutumé de Dieu, que rien de créé ne saurait remplir. Alors il faut nous livrer au souffle de l'Esprit-Saint et dire avec le prophète : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, ou que puis-je vouloir, hors de vous, sur la terre*[1] *? Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai, et je me reposerai*[2].

Ensuite, quand oppressés par le poids accablant des misères de cette vie, où la nature

1. Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram. Ps. 72, 25.

2 Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam? Ps. 54,7.

combat contre la grâce, la chair contre l'esprit, où l'on offense Dieu chaque jour, où le salut n'est jamais pleinement assuré, nous sommes portés à nous écrier avec l'Apôtre : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*[1] ?

Outre le désir de Dieu, l'espérance renferme la confiance absolue que nous aurons une grâce abondante pour parvenir à posséder ce souverain Bien pendant l'éternité. Cette confiance repose sur la Toute-Puissance et la Toute-Bonté de Dieu ; et avant tout, sur la promesse infaillible qu'il nous a faite de nous donner le ciel, en vertu des mérites de Jésus-Christ.

Une âme qui pratique l'oraison doit, par de fréquentes et bien consolantes réflexions, se convaincre que Dieu, dans sa miséricorde infinie, lui a remis un trésor mille et mille fois suffisant pour acheter le ciel. Une seule goutte du très précieux sang de notre Sauveur suffirait à toutes les générations pour acquérir la béatitude éternelle, et chacun de nous a dans ses mains ce sang tout entier. Nous possédons donc le Ciel par l'espérance, de même et bien mieux qu'un homme, qui

1. Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom. 7, 24.

a cent fois l'argent nécessaire pour acheter une perle, est certain de pouvoir l'acquérir, le jour de la vente.

Bien pénétrée de cette pensée, l'âme doit donner cours à des affections toutes de confiance, disant et redisant : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je*[1] ? Elle devra surtout s'y abandonner dans les deux circonstances suivantes :

Premièrement lorsque, fortifiée par une grâce spéciale, elle se sent capable de surmonter facilement les assauts de la nature, du démon et du monde... Qu'elle répète alors avec le prophète : *Soutenu par la force de mon Dieu je traverserai la muraille*[2] ; ou, avec l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie*[3]. Mais qu'elle le dise avec humilité et reconnaissance, se rappelant sa faiblesse extrême et remerciant la divine Bonté de cette force qui lui est donnée. En un mot, *qu'elle se glorifie en Dieu*[4] et non pas en elle-même ; autrement une triste expérience viendrait lui apprendre, comme à saint Pierre, qu'il ne suffit pas de dire dans un élan de

1. Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? Ps. 26, 1.
2. In Deo meo transgrediar murum. Ps. 17,30.
3. Omnia possum in eo qui me confortat. Philip. 4, 13.
4. Qui gloriatur in Domino glorietur. 1 Cor. 1, 31.

ferveur : *Lors même, Seigneur, que je devrais mourir avec vous, je ne vous renoncerais pas* [1].

En second lieu, l'âme doit redoubler de confiance dans la désolation spirituelle. Accablée sous le poids de la crainte, de l'ennui et de la tristesse, elle se croit alors incapable de surmonter les difficultés les plus communes. Se sentant comme séparée de son Créateur, elle désespère de pouvoir le posséder pleinement dans le ciel. L'heure est venue de montrer une générosité exceptionnelle, en espérant, contre l'espérance, dans la promesse divine [2] et dans les mérites infinis de notre divin Sauveur qui nous assure la victoire : *Votre tristesse se changera en joie, et personne ne vous enlèvera votre joie* [3].

Lorsque Jésus mourut en croix sur le Calvaire, tout semblait perdu. Les Apôtres étaient en fuite, quelques femmes, restées fidèles, pleuraient seules au pied de la croix. Enfin, ce qui lui était infiniment plus sensible que tout le reste, Jésus était comme délaissé de son Père et, dans sa douleur,

1. Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. Matth. 26, 35.

2. Contra spem in spem credidit. Rom. 4, 18.

3. Tristitia vestra vertetur in gaudium... gaudium vestrum nemo tollet a vobis. Joan. 16, 20, 22.

s'écriait : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné*[1] ? Cependant l'heure de la Rédemption allait sonner et glorifier Dieu d'autant plus que, tout moyen humain ayant disparu, le doigt divin apparaîtrait davantage[2].

L'ordre de la Providence n'a pas changé : c'est la même loi céleste qui régit les grandes choses entreprises pour le service de Dieu. Quand tout s'effondre autour d'une âme généreuse, quand les secours humains font défaut et que, dans l'oraison, Dieu lui-même se retire, c'est le moment de dire avec Jésus : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* mais c'est l'heure aussi d'espérer d'autant plus que tout semble perdu. Cette héroïque espérance, c'est la prière du Calvaire ; elle obtient pour l'âme des merveilles de sanctification, et pour l'apostolat, des miracles de conversion.

1. Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? Matt. 27, 46.
2. Digitus Dei est hic. Exod. 8, 19.

CHAPITRE X

La charité est un amour de bienveillance, où l'on veut à Dieu toutes sortes de biens, parce qu'il en est infiniment digne.

Il est indispensable aux âmes d'oraison de se pénétrer de la pensée que Dieu mérite infiniment d'être aimé, à cause de la perfection infinie de sa nature; c'est l'opinion commune des saints. Je me borne à citer saint François Xavier et saint Alphonse de Liguori. Voici d'abord ce que dit saint François : « Quant aux âmes qui sont plus avancées dans la vie intérieure, et qui ont commencé à goûter combien le Seigneur est aimable, je leur conseille d'élever souvent, durant la journée, leurs âmes vers Dieu, de renouveler souvent les actes de foi, de religion, d'espérance et surtout de pure et sincère charité... Voici le modèle d'un acte d'amour de Dieu, dégagé de toute pensée personnelle, et dont peuvent faire usage ceux qui le trouveront à leur gré : « O mon Dieu, ce n'est ni la crainte de votre main qui lance la foudre ni l'horreur du feu de l'enfer qui dévore éternellement

les pécheurs, qui me déterminent à vous servir. Vous m'y engagez par vous-même, ô mon Dieu... N'y eût-il plus d'enfer à craindre, n'y eût-il plus de gloire à espérer; néanmoins, ô mon Créateur, ravi de vos perfections infinies, vénérant votre Majesté divine, si sublime et si sainte, et votre ineffable Providence, je vous aimerais sans attendre aucun prix de mon amour[1]. »

Saint Alphonse s'exprime ainsi dans son traité *De l'homme apostolique* : « Lorsque le confesseur voit un pénitent vivre exempt de fautes mortelles, il doit mettre tous ses soins à l'introduire dans le chemin de la perfection et du divin amour, en lui représentant comment Dieu mérite infiniment d'être aimé[2]. » Dans ses œuvres ascétiques, le saint docteur reprend la même idée en ces termes : « Le motif qui doit nous porter à aimer Dieu est sa bonté infinie, qui fait qu'il mérite par lui-même d'être aimé, n'y eût-il aucune récompense pour ceux qui l'aiment, ni aucun châtiment pour ceux qui ne l'aiment pas. Dans un voyage de saint Louis, roi de France, on vit paraître une femme, portant

1. Saint François Xavier, *Lettres*, livre III, règle de vie chrétienne. Pagès, t. I, p. 207.
2. Saint Alphonse, *Homme apostolique*, app. 1, n. 1.

d'une main une torche allumée et de l'autre un vase plein d'eau ; interrogée sur ce que cela signifiait elle répondit : Je voudrais avec cette torche brûler le paradis, et avec cette eau éteindre le feu de l'enfer, afin que Dieu fût aimé, non par désir des récompenses du Ciel, ni par la crainte des peines de l'enfer, mais uniquement parce qu'il mérite d'être aimé[1]. »

Tel est le pur amour de charité, où l'on ne cherche pas ses propres intérêts mais ceux de Dieu. Il ne faudrait pas cependant prendre les mots *sans désir du Ciel ni crainte de l'enfer*, dans un sens tel qu'il exclurait toute union préalable avec Dieu. L'amour de pure bienveillance suppose toujours, comme condition indispensable, une certaine union de celui qui aime avec la personne aimée. C'est ainsi qu'on voit parfois des parents aimer leurs enfants purement pour eux, de manière à pouvoir leur dire en toute vérité : notre bonheur est que vous soyez heureux ; mais il y a, comme condition préalable, l'union du sang. Tenir un tel langage à un étranger serait vide de sens. De même on voit des citoyens dire, sans recherche d'intérêts

1. Saint Alphonse, *Œuvres ascétiques*, De la charité, t. XVI, p. 402.

personnels : notre gloire est celle de la patrie ; mais il y a, comme fondement essentiel, la communauté de vie nationale.

L'amour divin, quoique infiniment supérieur à ces amours naturels, est cependant soumis à la loi générale qui régit tout amour et nous ne pourrions pas aimer Dieu pour lui-même, s'il n'y avait pas entre lui et nous une union antérieure. Quelle est-elle ? La raison nous répond : Dieu est notre Créateur ; la foi nous dit : Dieu est notre Ami et notre Père.

Telle est l'idée fondamentale qu'on ne doit pas perdre de vue, quand il est question de l'acte de charité ; cette précaution est spécialement nécessaire dans le chapitre actuel, où nous parlons de l'amour de Dieu pour lui-même, sans recherche de ses intérêts propres.

Abordons maintenant l'explication de la proposition énoncée : « La charité est un amour de bienveillance, où l'on veut à Dieu toutes sortes de biens, parce qu'il en est infiniment digne. »

Il n'y a pas à prouver qu'aimer Dieu c'est lui vouloir du bien ; c'est un premier principe gravé dans nos cœurs dès la plus tendre enfance, et qui se développe avec la raison. Il reste donc seulement à montrer que le

motif de vouloir toutes sortes de biens à Dieu, c'est qu'il en est digne, à cause de la perfection infinie de sa nature.

Il est rapporté au troisième livre des Rois que la reine de Saba vint à Jérusalem; et voyant la sagesse de Salomon, le somptueux palais qu'il avait élevé, la magnificence de sa table, le nombre de ses serviteurs, les holocaustes qu'il offrait dans le temple, elle fut ravie d'admiration et s'écria, dans le transport d'un chaste amour : *Bienheureux vos officiers et bienheureux vos serviteurs, qui se tiennent constamment en votre présence et entendent votre sagesse! Que le Seigneur votre Dieu soit béni, lui qui a jeté sur vous un regard de complaisance et vous a établi pour toujours sur le trône d'Israël!* Puis, joignant ses dons à sa louange, elle déposa aux pieds du prince cent vingt talents d'or ainsi qu'une grande quantité de pierres précieuses et de parfums [1].

Où est ici l'espoir de la récompense? Il n'y en a pas. Et cependant la reine de Saba est heureuse parce que, ravie d'admiration, elle a suivi la pente de son cœur et a tout donné à Salomon, qui en était digne.

1. Reg. 10, 8, 9.

Quelque chose de semblable, mais d'infiniment supérieur, se passe dans une âme qui a la charité. Elle sait par la foi que Dieu renferme en lui toutes les perfections dans un degré infini, de telle sorte que tout ce qui est créé et tout ce qui est possible n'est rien en sa présence. Alors, transportée d'admiration et suivant, elle aussi, la pente de son cœur, elle loue Dieu de ce qu'il possède toutes les perfections dans un degré infini, de ce qu'il se suffit pleinement à lui-même, de ce qu'il goûte une félicité sans bornes, en un mot, de ce qu'il est Dieu.

Non contente de la louange, elle ajoute l'offrande de tout ce qu'elle possède. Elle s'engage à glorifier Dieu en elle-même par l'acquisition des vertus, et à le glorifier dans les autres, en travaillant de toutes ses forces à ce que tous les hommes le connaissent, l'aiment, le louent, accomplissent sa volonté et parviennent au ciel, où ils chanteront ses louanges dans une parfaite harmonie.

Prenons les saints pour modèles. Saint Ignace contemple le ciel, ou même simplement une petite fleur et il y voit la Toute-Puissance divine, car il a fallu, pour la créer, une puissance infinie; il y voit un reflet de la Beauté divine, car Salomon dans toute sa

gloire n'a jamais eu un pareil vêtement ; il y voit enfin la Bonté de Dieu qui a fait épanouir cette fleur, pour qu'il pût en jouir. Et, en contemplant, il admire ; en admirant, il conçoit dans son cœur une bienveillance si débordante, qu'il écrit cent soixante-dix-sept fois dans ses *Constitutions : A la plus grande gloire de Dieu*[1]. Mais c'est surtout dans l'oraison, qu'Ignace ravi contemple toutes les perfections de Dieu ; et, laissant parler son cœur, il s'écrie : « O Verbe de Dieu bien-aimé, apprenez-moi à être généreux, apprenez-moi à vous servir *comme vous le méritez*, à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher le repos, à me dépenser sans attendre d'autre récompense que de savoir que je fais votre volonté. »

C'est bien là servir Dieu pour lui, parce qu'il le mérite ; c'est bien là le pur amour de charité !

Et saint François Xavier : il a toujours ces mots sur les lèvres : « O Très Sainte Trinité ! ô Très Sainte Trinité ! » Une foi vive lui en a montré les perfections ineffables, il a été ravi d'admiration ; et l'admiration,

1. Cf. Suarez, *De religione Societatis Jesu*, lib. 8, c. 6, 1. Vivès, 1859, t. XVI, p. 948.

descendant dans son cœur, y produit un zèle dévorant de la gloire de Dieu : « Seigneur, plus de travaux ! » tel est le cri de son âme. Les Indes ne lui suffisent pas, il lui faut le Japon ; le Japon ne lui suffit plus, il lui faut la Chine. Dieu a pitié de ce cœur blessé, et l'appelle au bienheureux séjour, où, plongé dans les délices d'un Océan d'amour, on chante sans mélange d'une ombre de souffrance : *Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur* [1].

1. Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem. Apoc. 4, 11.

CHAPITRE XI

***Dans l'amour pur de charité, l'âme tend à l'union divine, afin de ne plus vivre pour elle-même, mais pour Dieu*[1].**

La charité a pour premier élément essentiel la bienveillance souveraine à l'égard de Dieu; mais n'en a-t-elle pas d'autre? Saint Thomas répond : « L'amour qui est dans l'appétit intellectuel diffère de la bienveillance, car il renferme, en outre, une certaine union affective de la personne aimante à la personne aimée; et c'est pour cette raison que le philosophe a dit : *La bienveillance est le principe de l'amitié*[2]. » Donc la charité ne consiste pas seulement dans la bienveillance, mais il faut y ajouter l'union affective avec Dieu.

Voici une mère prête à tous les sacrifices pour procurer à son enfant les choses nécessaires à la vie; néanmoins, elle le confie à

1. L'union divine, dont nous parlons ici, diffère de celle du chapitre précédent, car elle n'est pas le fondement de la charité, mais la charité même. Pour employer la comparaison de saint François de Sales, le premier genre d'union est la racine de l'arbre, tandis que le second est l'arbre même (Amour de Dieu, l. 1, ch. 7).

2. Saint Thomas, 2ª2ae, q. 27, a. 2, in corp.

d'autres femmes pour le soigner et le nourrir. Elle a pour lui la bienveillance, mais n'a pas l'union de cœur et, par suite, ne possède que le premier élément de l'amour. La mère, qui aime véritablement, n'est pas seulement dévouée à son fils, mais encore elle ne peut s'en séparer; elle veut constamment le porter entre ses bras et le serrer sur son cœur.

Mais laissons ces exemples profanes, pour en prendre de plus élevés dans l'Évangile.

C'est d'abord Pierre, qui aime Jésus plus que les autres. Que voyons-nous dans son amour? D'abord, un plus grand dévouement. Il est le plus prompt à jeter le filet, à confesser la divinité de Jésus-Christ, à tirer l'épée pour le défendre. Mais ce n'est pas tout, il est également le plus ardent pour rester uni à son divin Maître. Quand Jésus apparaît marchant sur les flots, Pierre lui dit : *Seigneur, si c'est vraiment vous, ordonnez-moi de venir à vous en marchant sur l'eau*, et il s'élance hors de la barque[1].

C'est encore Paul, dont l'amour pour Jésus-Christ est célèbre entre tous. Son dévouement au divin Maître est incomparable;

1. Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas. Matth. 14, 28.

sa vie entière n'est que la réalisation de cette parole que Jésus a fait entendre le jour de sa conversion : *Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom*[1]. Son union avec Jésus n'est pas moins admirable : il pouvait dire en toute vérité : *Jésus-Christ est ma vie*[2]*; je vis, non pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[3].

Donc, aimer Dieu par charité, ce n'est pas seulement lui vouloir toute sorte de biens parce qu'il le mérite à cause de sa souveraine excellence, mais encore tendre à lui être de plus en plus uni de cœur, autant que le permet la faiblesse humaine, en attendant l'union parfaite de la patrie.

Mais ici une question fondamentale se présente.

Quelle est l'union affective à laquelle tend la charité? Car il y a deux sortes d'union. Une mère s'attache à son fils infirme pour le soigner, pour compatir à ses souffrances, pour le distraire, en un mot, afin de ne plus vivre que pour lui. C'est un premier genre d'union.

1. Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. Act. 9, 16.

2. Mihi enim vivere Christus est. Phil. 1, 21.

3. Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. Gal. 20.

Une mère cassée par la vieillesse s'attache à son fils, homme de haute position, afin de trouver près de lui un soutien pour ses vieux jours. C'est un second genre d'union. Quelle est celle qui convient à la charité? Saint Thomas répond : « L'espérance fait tendre à Dieu comme à un bien que l'on veut acquérir... mais la charité fait proprement tendre à Dieu, en unissant l'affection de l'homme à Dieu, de telle sorte que l'homme ne vive plus pour lui-même, mais pour Dieu[1]. »

L'union propre à la charité, c'est donc celle qui consiste à ne plus vivre que pour Dieu. J'ajoute qu'elle est la source de la plus grande joie que l'on puisse goûter et dans le ciel et sur la terre. Il y a, en effet, en nous un double besoin et conséquemment un double bonheur : donner et recevoir.

Le bonheur de recevoir est grand sans doute, celui de donner est plus grand encore. *Il est plus béatifique de donner que de recevoir*, a dit Notre-Seigneur[2].

On le constate chez les parents, qui sont souvent plus heureux de léguer à leurs enfants un riche héritage, que ceux-ci de le

1. Saint Thomas, 2ª 2æ, q. 17, a. 6, ad 3.
2. Beatius est magis dare quam accipere. Act. 20, 35.

recevoir. On le remarque chez les hommes à cœur élevé, dont toute l'ambition est de se dévouer gratuitement à une grande cause.

Voyez ce jeune homme ; il a tout ce qu'on peut désirer : fortune, plaisirs, succès; cependant, toutes ces jouissances de la vie mondaine ne le satisfont pas; il est triste au fond de l'âme, il ne goûte pas un vrai bonheur. Pourquoi ? Il reçoit beaucoup et donne peu. Mais voici que l'Église est attaquée, le Souverain Pontife Pie IX fait appel aux cœurs généreux pour la défendre. Ce jeune fortuné part; il n'aura que le bivouac, au lieu du bien-être d'un hôtel; que la gamelle, au lieu des repas somptueux; il se servira lui-même, au lieu d'être servi ; il exposera sa vie, au lieu de la garder pour jouir ; il est heureux cependant, parce que, au lieu de recevoir beaucoup, il donne enfin beaucoup, et il est plus béatifique de donner que de recevoir.

Il y a, entre la cause de Dieu et les causes humaines les plus nobles, une distance infinie. Si donc les grandes causes humaines passionnent jusqu'à faire trouver la joie au milieu des plus durs sacrifices, quel ne doit pas être le bonheur d'une âme qui s'oublie pour Dieu et ne vit que pour Lui !

Mais élevons nos cœurs, quittons la terre

pour monter au ciel, et là passant au-dessus des anges, des archanges, des chérubins et des séraphins, contemplons en Dieu même l'idéal de toute félicité : il est évident que plus nous lui ressemblerons, plus nous serons heureux. Du sein de Dieu découlent gratuitement sur tous les anges et tous les saints des flots incomparables de gloire et de bonheur. Dieu donne infiniment plus qu'il ne reçoit.

Soyons parfaits comme notre Père qui est dans les cieux, et notre cœur débordera de joie.

CHAPITRE XII

La charité est un amour non seulement de bienveillance mais encore d'amitié entre Dieu et l'âme juste.

Qu'un serviteur puisse aimer son maître, qu'un sujet puisse aimer son roi, cela se voit tous les jours; des serviteurs exposent leur vie pour leur maître, des sujets pour leur prince. Mais ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'amitié d'un roi descendant au plus humble de ses sujets, c'est un homme du peuple ami d'un prince; l'amitié, en effet, exige une certaine égalité de condition qui n'existe pas entre eux.

Il semble donc impossible qu'une créature, quelque parfaite qu'elle soit, puisse aspirer à l'amitié de Dieu, puisque, entre le Créateur et la créature, il y a toujours une distance infinie.

La foi nous apprend cependant que nous sommes vraiment les amis de Dieu, et cette merveille, que l'esprit humain ne peut même pas soupçonner, s'effectue par le moyen de la grâce et de la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs.

L'amitié, en effet, est un amour de bienveillance réciproque, manifestée, fondée sur une ressemblance qui aille jusqu'à une certaine égalité.

C'est d'abord un amour de bienveillance, car l'idée d'amitié entraîne l'oubli de soi pour prendre les intérêts de son ami. Là où chacun cherche son utilité ou son plaisir, il peut y avoir une union intéressée, mais non la véritable amitié dont il est question ici.

Cette bienveillance doit être réciproque ; quand on aime quelqu'un sans en être aimé en retour, il est manifeste qu'il y a de l'amour mais pas d'amitié.

En troisième lieu, la bienveillance réciproque doit être manifestée. Deux personnes ont mutuellement une vive affection ; si chacune la tient secrète, elles sont en voie de devenir amies, mais ne le sont pas encore.

Enfin, cette bienveillance mutuelle, manifestée, doit être fondée sur une ressemblance, allant jusqu'à une certaine égalité de condition ; car l'amitié demande que chacun regarde son ami comme un autre soi-même. Un savant peut porter intérêt à un ignorant, mais la différence de culture intellectuelle s'oppose à ce qu'entre eux il y ait amitié.

Ceci posé, il est facile de reconnaître qu'il

y a entre Dieu et l'homme juste une véritable amitié.

D'abord, entre eux existe une bienveillance réciproque : Dieu ne cesse de nous combler gratuitement de bienfaits, dans l'ordre de la nature et de la grâce ; et réciproquement, l'homme juste, disposé parce que Dieu en est digne, à s'immoler plutôt que de commettre un péché mortel, se donne gratuitement à Dieu.

Cette bienveillance est manifestée : Dieu, soit par la sainte Ecriture, soit par des touches intérieures de la grâce, dit à l'homme juste qu'il l'aime; et, réciproquement, l'homme juste dit à Dieu son amour et le lui répète de mille manières.

Enfin, il y a entre Dieu et l'âme juste une ressemblance qui suffit à l'amitié. Par la divine grâce, en effet, que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs, nous devenons participants de la nature divine. Saint Pierre nous l'affirme : *Conformément à sa promesse, il nous a fait des dons très grands et très précieux, de telle sorte que nous devenons participants de la nature divine*[1].

Cette première ressemblance entre Dieu

1. Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. 2 Petr. 1, 4.

et l'homme, créée par la grâce divine, était nécessaire pour réaliser l'amitié ; elle est suffisante, car les anges n'en ont pas d'autre et on ne peut leur refuser le titre d'amis de Dieu. Mais l'amour de Dieu pour l'homme n'a pas cru devoir s'arrêter là. A ce premier trait de ressemblance, Dieu a voulu en ajouter un second : quittant les splendeurs des cieux, *le Verbe s'est fait chair*, pour nous devenir semblable, et *il a habité parmi nous*[1].

On rapporte que, à l'époque de la Révolution française, deux gentilshommes étaient liés d'une étroite amitié : l'un émigra et perdit ses biens, l'autre resta en France et les conserva. Vingt ans plus tard, ils habitaient de nouveau la même contrée, mais alors leur position n'était plus la même : l'un était riche, l'autre était pauvre. La ressemblance ayant disparu, l'amitié semblait devenue impossible. Le véritable amour triomphe de toutes les difficultés : à certains jours, le millionnaire se rendait sans suite sous l'humble toit de son ami, et là, redevenus semblables, ils se livraient de nouveau aux épanchements de l'amitié.

C'est ce que le Verbe divin a fait pour nous :

1. Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Joan. 1, 14.

quittant la gloire du ciel et cachant sa Majesté suprême, il est venu nous visiter sur la terre d'exil; et là, devenu l'un de nous, il nous a dit : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis*[1].

Il n'en est pas de l'amour humain comme de l'amour divin : souvent, dans l'ordre humain, la bienveillance n'est pas un amour d'amitié ; cela tient à deux causes : d'abord nous aimons quelqu'un qui ne nous aime pas en retour ; ensuite les conditions d'existence sont trop différentes pour réaliser la devise de l'amitié : « L'ami est un autre soi-même. » Ces deux obstacles ne se présentent jamais dans l'amour divin; toujours, en effet, Dieu aime en retour ceux qui l'aiment; toujours il les rend participants de sa nature et les divinise suffisamment pour répondre aux exigences d'une véritable amitié. L'amour de bienveillance à l'égard de Dieu, qui consiste à lui vouloir toute sorte de biens parce qu'il le mérite, est donc essentiellement un amour d'amitié entre Dieu et l'homme juste et par suite un acte de charité. Toutes les âmes pieuses le savent; il est vrai que cette

1. Jam non dicam vos servos...vos autem dixi amicos. Joan. 15, 15.

connaissance est souvent confuse, mais elle est suffisante.

Maintenant une conclusion, bien consolante, se dégage : c'est que les âmes pieuses peuvent faire facilement, chaque jour, de nombreux actes de charité. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la grande variété d'actes de bienveillance à l'égard de Dieu, qui naissent spontanément dans toute âme de bonne volonté. Voici les principaux :

1° Se réjouir de la gloire et de la félicité sans bornes, que Dieu goûte, de toute éternité, dans ses perfections infinies. Un tel acte ne saurait rencontrer aucune difficulté dans un cœur habituellement uni à Dieu par amour, car on est instinctivement porté à jouir de la gloire et du bonheur d'une personne aimée. Ici la liturgie prête un précieux concours, car il n'est pas de vrai chrétien qui ne dise fréquemment : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, ainsi soit-il* [1]. Il ne lui reste qu'à s'unir de cœur aux paroles que ses lèvres prononcent.

1. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto ; sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

2° S'attrister des péchés qui offensent la Majesté divine, infiniment digne d'être adorée et aimée, est encore un acte de très pure bienveillance et par suite de charité. Instinctivement un cœur qui aime Dieu se sent brisé de douleur, chaque fois qu'il pense aux nombreux péchés qui se commettent journellement dans le monde; instinctivement il s'arrête à des versets des Psaumes tels que le suivant : *Je suis tombé en défaillance, à la vue des pécheurs qui abandonnent votre loi*[1].

3° C'est un excellent acte de bienveillance et conséquemment de charité, que de désirer l'accroissement de la gloire extrinsèque de Dieu. Les trois premières demandes du *Pater* réalisent pleinement cette sainte aspiration : *Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel*[2]. Toutes les âmes pieuses récitent, chaque jour, plusieurs fois l'oraison dominicale et font ainsi de fréquents actes de charité.

4° On fait des actes de charité, en observant les commandements de Dieu, pour accomplir

1. Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam. Ps. 118, 53.

2. Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra. Matth. 6, 9.

sa volonté infiniment sainte et digne d'être aimée. Notre-Seigneur nous le dit plusieurs fois dans l'Évangile : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements*[1]. Et encore : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure*[2]. Ici le champ des actes d'amour embrasse toute la vie.

5° Les qualités brillantes d'un fils font la gloire de son père ; il en est de même par rapport à Dieu notre Père. Pratiquer les vertus chrétiennes, avec l'intention pure de le glorifier, est un acte de charité, à l'abri de toute illusion. Notre-Seigneur nous l'enseigne dans le sermon sur la montagne : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux*[3]. Ici encore le champ d'application est immense.

6° Se dévouer aux œuvres de zèle, pour sauver et sanctifier les âmes, en disant

1. Si diligitis me, mandata mea servate. Joan. 14, 15.

2. Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. Joan. 14, 23.

3. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth. 5, 16.

avec saint Pierre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime,* est un excellent acte de charité. Notre-Seigneur nous l'enseigne en disant : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux* [1].

7° Se conformer pleinement à la volonté divine, infiniment sainte, adorable et digne d'être aimée, est un acte de charité souverainement agréable à Dieu. Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple, en disant, dans l'agonie du jardin des olives : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne* [2]. Et encore, en allant à sa Passion : *Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné* [3].

8° Enfin aller à la mort pour obéir à Dieu et lui prouver ainsi son amour est un acte sublime de charité, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a encore donné l'exemple, en allant au Calvaire et disant : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que je fais*

1. Simon Joannis, diligis me? Ait illi : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Joan. 21, 16.

2. Pater, non mea voluntas sed tua fiat. Luc. 22, 42.

3. Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? Joan. 18, 11.

ce que mon Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici [1].

Et qu'on ne dise pas qu'un tel acte n'est guère pratique, parce qu'il est trop exceptionnel ? Sacrifier sa vie par obéissance en soignant les pestiférés, ou en partant pour des missions périlleuses parmi les infidèles, n'est pas une chose si rare. Enfin, aller en temps de guerre à la ligne de feu est un acte d'obéissance accompli par des milliers de combattants. Si dans ces différents cas, on s'offre, comme Notre-Seigneur pour montrer à Dieu son amour, c'est un acte héroïque de charité.

Néanmoins la ferveur de l'amour divin gagne souvent à ce que l'on introduise formellement, dans l'acte de charité, la pensée ineffablement consolante que Dieu est notre Ami et notre Père. C'est ce que fait la sainte épouse des Cantiques, décrivant sous des images symboliques les perfections infinies de Dieu : *Mon bien-aimé*, dit-elle, *est blanc et rouge, choisi entre mille... sa voix est pleine de douceur, il est digne de tout désir. Tel est mon bien-aimé et il est mon ami* [2] !

1. Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio ; surgite eamus hinc. Joan. 14,31.
2. Cant. 5, 10.

C'est ce que font fréquemment, à son exemple, les âmes embrasées d'amour. Qu'il me suffise de citer saint Ignace : après avoir fait contempler le spectacle incomparable de tous les êtres créés descendant d'en haut comme les rayons du soleil et les eaux de la source, il conclut par ces mots : *Pater Noster*, comme s'il disait : *Et ce Dieu tout-puissant est mon Père.*

Ici on ne saurait donner de règle absolue : en fait d'amour divin, le maître par excellence est le Saint-Esprit, qui parle par l'attrait de la grâce.

CHAPITRE XIII

La charité demande que nous aimions Dieu par-dessus toute chose

On peut avoir pour Dieu un amour pur de bienveillance qui n'aille pas jusqu'à préférer les intérêts divins à toute autre chose; alors ce n'est qu'une charité initiale, insuffisante pour justifier le pécheur et lui ouvrir le ciel. La charité exige la préférence des intérêts de Dieu à toute autre chose, elle admet trois degrés.

Dans le premier, on préfère, pour l'amour de Dieu, les intérêts graves de Dieu à tous les siens, même à sa propre vie. Et comme les intérêts de Dieu sont gravement lésés par le péché mortel, ce degré exige la résolution de plutôt mourir que d'en commettre un seul. Il est nécessaire et suffisant pour le salut; sa formule est : *Mon Dieu, par amour pour vous, plus de péché mortel.*

Dans le second degré, on préfère, pour l'amour de Dieu, les intérêts légers de Dieu à tous les siens, même à sa propre vie. Et

comme les intérêts de Dieu sont légèrement lésés par le péché véniel, ce degré exige la résolution de plutôt mourir que d'en commettre un seul. Il n'est pas nécessaire au salut, et sa formule est : *Mon Dieu, par amour pour vous, plus de péché véniel.*

Dans le troisième degré, on préfère le moindre bon plaisir divin à ses intérêts propres, même à sa vie. C'est la plus haute perfection. Sa formule est : *Mon Dieu, par amour pour vous, je veux accomplir en tout vos moindres désirs.*

Peut-on se maintenir d'une manière permanente dans ces degrés du pur amour? S'il s'agit du premier degré : *Mon Dieu, par amour pour vous, plus de péché mortel*, on peuts'y maintenir sans déchoir jusqu'au dernier soupir. C'est le privilège insigne de la vie religieuse de rendre ce degré non seulement possible, mais facile.

S'il s'agit du second degré : *Mon Dieu par amour pour vous, plus de péché véniel*, on peut encore s'y maintenir, pourvu qu'il s'agisse du péché véniel délibéré.

Quant aux péchés véniels semi-délibérés, les éviter en tout et toujours a été le privilège de la Vierge Immaculée, la Bienheureuse Marie.

Enfin, s'il s'agit du troisième degré : *Mon Dieu, par amour pour vous, je veux accomplir en tout vos moindres désirs*, il faut, à plus forte raison, reconnaître que la Très Sainte Vierge seule a pu, sur la terre, s'y maintenir toujours.

Néanmoins, parce que la faiblesse humaine ne permet pas de demeurer toujours dans le troisième degré d'amour pur, on aurait tort de conclure qu'on ne peut pas s'y élever fréquemment. Non seulement la chose est possible, mais elle est facile aux âmes généreuses qui ne font pas de réserves. L'aigle s'élève au plus haut des airs et y demeure planant avec facilité ; d'autres oiseaux s'y élèvent également, mais retombent à cause de la faiblesse de leurs ailes. Planer toujours dans les hauteurs du plus haut degré de l'amour ne nous est pas possible ; mais il est facile de nous y élever fréquemment, si une bonne fois nous avons dit, dans l'élan d'un cœur sans réserve : Mon Dieu, je suis tout à vous ; je ne veux plus vivre que pour vous. Ces traits d'amour peuvent sortir de notre cœur à toute heure du jour ; néanmoins, on ne saurait nier que l'oraison, moment béni où l'âme, perdant de vue la terre, ne pense plus qu'à Dieu, soit tout

specialement favorable. Disons donc et redisons dans l'oraison : Mon Dieu, par amour pour vous, plus de peche; mon Dieu, par amour pour vous, je veux en tout et toujours accomplir votre bon plaisir.

CHAPITRE XIV

Il y a deux sortes d'amour de charité : l'amour affectif et l'amour effectif. Comment on doit les pratiquer l'un et l'autre dans l'oraison.

L'amour pur de Dieu est de deux sortes : l'amour *affectif* et l'amour *effectif*. L'amour affectif consiste à louer Dieu de sa gloire infinie, à se réjouir de sa perfection et de sa félicité sans bornes, parce qu'il le mérite infiniment. L'amour effectif[1] consiste à accomplir la volonté de Dieu parce qu'il en est infiniment digne. On doit pratiquer l'un et l'autre amour dans l'oraison.

L'amour affectif est, en lui-même, le plus parfait des deux, car il est l'occupation éternelle de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge, de tous les Anges et de tous les Saints. Mais l'amour effectif est le plus nécessaire sur la terre, conformément à l'enseignement du divin Maître : *Celui qui a mes commandements et qui les garde, est celui qui m'aime*[2]. Et encore : *Si quelqu'un*

1. Quelques-uns préfèrent l'appeler : *amour d'obéissance*.
2. Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Joan. 14, 21.

m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera[1].

Sans cet amour, le salut est impossible, de sorte que, si quelqu'un louait Dieu purement parce qu'il le mérite, et n'avait pas le courage de rompre avec le péché mortel, il ne pourrait pas être sauvé.

On exerce l'amour affectif de trois manières. La plus excellente consiste à louer Dieu et à se réjouir de sa gloire et de sa félicité infinies. Il convient, dans cet acte de louange, de nous unir aux bienheureux du ciel, qui n'ont de repos ni le jour ni la nuit, disant : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était et qui est*[2]; ou encore mieux, à Dieu lui-même, en disant avec l'Église : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il*[3].

Après les perfections divines, rien ne procure autant de gloire à Dieu que l'Incarnation du Verbe. Par suite, après l'acte

1. Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum. Joan. 14, 23.

2. Requiem non habebant die ac nocte dicentia : Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus omnipotens qui erat, et qui est. Apoc. 4, 8.

3. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto ; sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

affectif dont nous venons de parler, nous ne pouvons pas en faire de meilleur que de nous réjouir de la gloire qui revient à Dieu de la vie et de la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Là encore, il convient de nous unir aux anges, qui, dans le ciel, après la complaisance qu'ils prennent à louer Dieu de ses perfections infinies, n'en éprouvent pas de plus grande que de le bénir des merveilles de l'Incarnation, et qui ont chanté, au-dessus du berceau divin : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*[1].

Enfin, nous pouvons louer Dieu de la gloire qui lui revient de ses autres œuvres, qu'il s'agisse des créatures raisonnables, ou des créatures privées de raison. Ces dernières, bien que dénuées d'intelligence, louent Dieu à leur manière, comme le dit le prophète : *Les cieux publient la gloire de Dieu et le firmament annonce les œuvres de ses mains*[2]. Il convient donc de nous unir également à elles, pour louer notre Créateur. C'est ce que les prêtres et les religieux font chaque jour à Laudes, en récitant l'office divin.

1. Gloria in altissimis Deo. Luc. 2, 14.
2. Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Ps. 18, 2.

L'amour effectif peut se pratiquer dans l'oraison, de deux manières. D'abord en disant et redisant à Dieu que l'on veut, parce qu'il le mérite, accomplir en tout jusqu'à ses moindres désirs.

Cette volonté sincère que l'on a dans l'oraison est toujours suivie d'actes généreux au service de Dieu, car, dit saint Grégoire[1], « la preuve de l'amour se trouve dans les actes... l'amour n'est jamais oisif; là où il existe, il opère de grandes choses, et s'il s'abstient d'agir, ce n'est plus de l'amour ».

En second lieu, en se conformant, pour toutes les épreuves présentes et futures de la vie, à la volonté de Dieu, infiniment digne d'être aimée. Là encore, il convient de s'unir à Notre-Seigneur qui, au milieu des souffrances incomparables de sa Passion, répétait, plein d'amour, à son Père : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*[2] ; et encore : *Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné*[3] ?

1. Probatio ergo dilectionis exhibitio est operis... Nunquam est amor Dei otiosus : operatur enim magna si est ; si vero operari renuit amor non est. Gregorius. *Homil. 30 in Evangelia*, Parisiis 1571, t. II, p. 303, 304.

2. Pater, non mea voluntas, sed tua fiat. Luc. 22,42.

3. Calicem, quem dédit mihi Pater, non bibam illum ? Joan. 18, 11.

*
* *

Tout ce que nous venons de dire sur la charité, peut se résumer dans cette parole célèbre de saint Bernard : *Causa diligendi Deum Deus est, modus sine modo*[1]. « Le motif d'aimer Dieu est Dieu lui-même ; la mesure de notre amour est de l'aimer sans mesure. » Cependant il reste encore beaucoup à dire sur l'amour divin. La perfection infinie de Dieu resplendit dans chacun de ses attributs, et la considération d'un seul d'entre eux suffit pour faire excellemment un acte de charité ; c'est ce que nous allons exposer dans les chapitres suivants.

1. S. Bernardus. De diligendo Deo, c. 1.

CHAPITRE XV

Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant notre suprême bienfaiteur.

La reconnaissance est une vertu qui nous enjoint de rendre le bien pour le bien. Essentiellement distincte de la charité, elle est néanmoins un puissant moyen pour parvenir à l'amour divin : quel est l'homme, en effet, qui, considérant l'amour que Dieu a eu pour nous de toute éternité, n'entend au fond du cœur une voix qui lui crie : « L'amour ne se paie que par l'amour ; Dieu t'a aimé sans intérêt, il est souverainement juste et équitable de l'aimer gratuitement en retour. » Cette voix est celle de la reconnaissance. *Aimons Dieu*, dit saint Jean, *parce qu'il nous a aimés le premier* [1].

Mais où irons-nous chercher la manifestation de l'amour de Dieu pour nous [2] ? Il n'est

1. Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. 1 Joan., 4, 19.

2. Ce chapitre XV est un développement des trois premiers points de la *Contemplation pour obtenir l'amour divin*, de saint Ignace.

pas nécessaire d'aller au loin; tout ce qui nous environne, tout ce qui est en nous dit bien haut: « Nous sommes l'effet de l'amour de Dieu pour toi, aime-le en retour. »

Le firmament ne chante pas seulement la gloire de Dieu; il proclame également son amour incompréhensible pour nous. Les astres me disent : Dieu nous a créés pour toi, ne sois pas ingrat, aime-le en retour. Les fleurs et les fruits m'invitent à vous aimer, ô mon Dieu, parce qu'ils me disent que vous les avez faits par amour pour moi. Tout ce qui est en moi, me parle et m'excite à aimer Dieu par reconnaissance. Où étais-je, il y a cent ans? Dans le néant; et maintenant j'ai un corps orné de sens, une âme douée de mémoire, d'intelligence, de volonté. Qui a fait ces merveilles ? C'est votre pur amour, ô mon Dieu; l'amour réclame l'amour, je dois vous aimer gratuitement en retour.

Passons de l'ordre de la nature à celui de la grâce : ici Dieu ne se contente pas de nous donner de ce qu'il a, mais va jusqu'à se donner lui-même à nous, autant qu'il le peut, selon la disposition de sa divine Providence. *Dieu*, dit saint Pierre [1], *nous a communiqué*

1. Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. 2 Petr. 1, 4.

les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour nous rendre ainsi participants de la nature divine. Par la création, il nous donne les biens propres à la nature humaine; par l'élévation à l'ordre surnaturel, il nous communique les biens propres à la nature divine. Je suis ainsi devenu vraiment fils de Dieu, héritier de sa gloire et de sa félicité sans bornes : mystère si sublime que les plus grands génies de l'antiquité païenne n'ont même pas pu le soupçonner.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé[1] *?* « Je me demanderai, dit saint Ignace, ce que la raison et la justice m'obligent de mon côté à offrir et à donner à sa divine Majesté, c'est-à-dire toutes les choses qui sont à moi et moi-même avec elles; et comme une personne qui veut faire agréer un don, je dirai avec un grand amour : « Prenez, Seigneur, et recevez toute « ma liberté, ma mémoire, mon entendement « et toute ma volonté ; tout ce que j'ai et tout « ce que je possède. Vous me l'avez donné, « Seigneur, je vous le rends ; tout est à vous, « disposez-en selon votre bon plaisir. Donnez-

1. Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi? Ps. 115, 12.

« moi votre amour; donnez-moi votre grâce, « et je suis assez riche[1]. »

Passons à un degré plus élevé de l'amour de Dieu pour nous; la reconnaissance devra évidemment être plus grande et l'amour réciproque plus parfait. On témoigne son amour à quelqu'un par des bienfaits; on le fait davantage, en lui offrant personnellement ses dons. Inutile de raisonner pour s'en convaincre; les pauvres transis de froid auxquels saint Wenceslas portait lui-même du bois, par une nuit de neige, le comprenaient d'instinct. La présence du saint roi donnait à ce secours un prix inestimable; c'était le rayon de soleil qui apportait la chaleur et la joie.

O merveille! le Roi du Ciel, devant lequel les séraphins se voilent de leurs ailes, est présent dans tous ses bienfaits : c'est lui qui me présente l'air que je respire, le rayon qui m'éclaire et me réchauffe, les fleurs qui me charment, les poissons et les oiseaux qui me nourrissent. Maintenant ce n'est plus la seule voix des créatures qui me parle et m'invite à aimer Dieu; c'est la voix de Dieu

1. *Exercices spirituels*. Contemplation de l'amour divin, 1er point.

même qui me dit avec tendresse : *Je t'ai aimé d'un amour éternel*[1].

Heureux celui qui entend ces accents de l'amour divin, non seulement dans les choses qui plaisent à la nature, mais encore dans les souffrances! Il y trouve un puissant secours pour porter généreusement sa croix, à la suite de Notre-Seigneur, dans la voie douloureuse qui conduit au Ciel. On rencontre parfois des malades qui refusent obstinément un remède répugnant ; mais qu'une main vénérée et aimée vienne présenter la coupe amère, ils la boivent sans hésiter et souvent avec joie. De même si nous voyons Dieu présent dans les maladies, les humiliations, les afflictions de toute sorte, il nous sera facile de dire avec Jésus au jardin : *Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné*[2] *?*

Il y a un troisième degré d'amour, encore plus puissant que les précédents pour engendrer la reconnaissance et exciter un amour réciproque : c'est d'aller jusqu'à travailler pour quelqu'un dont on veut gagner le cœur. Il serait superflu de le prouver ; les pauvres

1. In caritate perpetua dilexi te. Jerem. 31, 3.
2. Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum? Joan. 18, 11.

de la Wartbourg le comprenaient d'instinct, lorsque la sainte duchesse Elisabeth de Hongrie s'agenouillait pour leur laver les pieds.

L'amour de Dieu resplendit donc plus que jamais, quand sa Majesté suprême s'abaisse jusqu'à travailler pour moi. Oui, Dieu agit et travaille sans cesse pour moi, par son concours dans toutes les causes secondes. Il agit pour moi dans les astres du firmament en leur conservant leur lumière ; il travaille pour moi dans les fleurs, les fruits, les animaux, en concourant à leur développement; il travaille pour moi dans mon âme, créée à sa ressemblance, en la rendant un temple digne de lui, et en lui faisant goûter des délices qui sont un avant-goût du ciel.

Il semble maintenant que Dieu ne puisse aller plus loin dans son amour pour nous. Ce serait une erreur de le croire, car on témoigne plus d'amour à quelqu'un en souffrant qu'en travaillant pour lui ; or Dieu a souffert pour nous. Comment est-ce possible, puisqu'il est la félicité même ? C'est vrai, Dieu, dans sa nature divine, est incapable de souffrir, mais il peut prendre une nature créée sujette à la douleur, et il l'a fait en se faisant homme. Nous étions pécheurs, ennemis de Dieu, et l'excès de son pur amour a

été jusqu'à mourir pour nous. *Dieu*, dit saint Paul, *fait éclater son amour pour nous, en ce que, quand nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous dans le temps fixé par Dieu* [1]. Ici la voix de la reconnaissance crie plus haut que jamais : « L'amour appelle l'amour; Dieu t'a aimé jusqu'à mourir pour toi, aime-le jusqu'à mourir pour lui. »

Les saints ont répondu avec une générosité incomparable. C'est d'abord le grand apôtre des nations : *Je surabonde de joie*, dit-il, *dans toutes mes tribulations* [2]. C'est saint François d'Assise disant au bienheureux frère Léon : « De tous les dons spirituels que l'Esprit-Saint répand dans les âmes, le plus excellent, c'est le don de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu [3]. »

De même, c'est saint Ignace de Loyola s'écriant : « La plus grande marque d'amour est de souffrir pour ce qu'on aime; souffrir pour Dieu, voilà donc la vraie joie, voilà la

1. Commendat autem caritatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est. Rom. 5, 8.

2. Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. 2 Cor. 7, 4.

3. *Vie de saint François d'Assise*. P. de Chérancé, c. 5.

suprême félicité[1]. » Le cri d'amour de sainte Thérèse est connu : « Seigneur, ou mourir, ou souffrir[2]. » Enfin, car il faut se borner, c'est la bienheureuse Marguerite-Marie écrivant : « Je ne souhaite plus de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir... tous les autres discours me sont des supplices, et toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix par amour, avec Jésus-Christ[3]. »

Les âmes ambitieuses d'avancer rapidement dans le divin amour, ne sauraient toutes prétendre à égaler ces héros, mais elles doivent s'efforcer de les suivre, selon la mesure de la grâce qui leur sera donnée.

1. Bartoli, l. 1, c. 33.
2. *Vie de sainte Thérèse par elle-même*, p. 530. Paris, 1904.
3. *Vie et œuvres*. Paray, t. II, lettre 11.

CHAPITRE XVI

Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses[1].

Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit ; c'est le plus grand et le premier des commandements*[2].

Puisque le divin Maître, enseignant le grand précepte de l'amour, nous met sous les yeux le titre de Souverain Seigneur de toutes choses et par suite de Créateur, il est manifeste que nous pouvons, par cette considération, accomplir excellemment le précepte divin. Voici comment saint Ignace développe cette idée fondamentale dans ses *Exercices spirituels : Je contemplerai que*

1. La création entraîne le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures : elles sont totalement de Dieu, donc elles sont totalement à Dieu. C'est pour cela que les saints unissent fréquemment les deux titres de Créateur et de souverain Seigneur; nous suivons leur exemple.

2. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et in tota anima tua et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. Matth. 22, 37.

tous les biens et tous les dons descendent d'en haut ; ma puissance limitée dérive de la puissance souveraine et infinie qui est au-dessus de moi; de même la justice, la bonté, la compassion, la miséricorde, etc. ; comme les rayons émanent du soleil, comme les eaux découlent de leur source[1].

On le voit, saint Ignace fait usage ici d'attributs relatifs aux créatures, afin d'obtenir le pur amour divin. Il convient d'en donner une courte explication : la *Miséricorde*, par exemple, peut être considérée comme la source bénie d'où découlent sur nous tous les biens et alors la complaisance que nous y prenons est un acte d'*Espérance*. Mais on peut également la regarder comme procurant à Dieu une gloire et une félicité infinies, et la complaisance qu'on y trouve est un acte de *Charité*.

Il en est de même pour les autres attributs, dont parle le saint auteur ; entrons dans quelques développements.

L'histoire en fait foi : la puissance exceptionnelle d'un conquérant de génie a produit, chez ses soldats, un amour allant jusqu'à le croire digne du sacrifice de leur vie.

1. *Exercices spirituels*, Contemplation pour obtenir l'amour divin, 4e point.

Mais que sont tous les puissants de la terre, en comparaison de notre Tout-Puissant Créateur ? Infiniment moins qu'une goutte d'eau comparée à la mer ; car, lorsqu'on tire une gouttelette de l'Océan, il diminue, tandis que toutes les puissances terrestres sortant des mains de Dieu par la création, ne diminuent en rien sa Toute-Puissance, qui reste immuable, infinie, éternelle. Dieu notre Créateur est donc infiniment digne d'être loué, adoré, servi, aimé.

L'histoire encore en fait foi : la justice exceptionnelle qu'ont exercée un saint Louis, un saint Henri, un Charlemagne, les a fait bénir de tout un royaume, parce qu'ils en étaient dignes. Mais qu'est-ce que la justice de ces saints et même de tous les hommes de bien qui ont jamais paru ici-bas, en comparaison de la Toute-Justice de notre Créateur ? Mille et mille fois moins qu'un grain de poussière comparé à la terre ; car quand ce grain est enlevé, la terre diminue, tandis que toutes les justices qui ont apparu ici-bas, sortant, par la création, des mains de notre Créateur, laissent sa Toute-Justice telle qu'elle a été toujours, qu'elle est et sera dans les siècles des siècles. Nous devons donc, avec infiniment plus de raison, louer,

bénir, adorer, servir Dieu, notre Créateur, à cause de sa Toute-Justice qui l'en rend infiniment digne.

Enfin, qui pourrait avoir le cœur assez dur pour ne pas aimer ces héros de la charité, pleins de bonté, de compassion, de miséricorde, qui, de tout temps, ont apparu sur la terre, afin d'y consoler les affligés ? Les uns se sont faits esclaves pour délivrer les captifs ; d'autres ont sacrifié leur vie en soignant les pestiférés ; d'autres sont morts épuisés au service des lépreux ; d'autres ont vendu leurs biens pour en donner le prix aux indigents. Les impies, les infidèles eux-mêmes les admirent et les aiment, parce qu'ils en sont dignes. Mais qu'est-ce que la bonté, la compassion, la miséricorde de toutes ces âmes héroïques, en comparaison de la Toute-Bonté, de la Toute-Compassion, de la Toute-Miséricorde de Dieu ? Elles ne sont rien, et, par suite, Dieu notre Créateur est infiniment plus digne d'admiration, de vénération, de dévouement et d'amour.

Et maintenant, pour résumer, contemplons tous les biens et tous les dons descendant d'en haut. Le nombre, la variété, la beauté de tous ces êtres dépassent toute pensée. Cependant, si au lieu de les considérer en

eux-mêmes, nous les comparons à leur Créateur, nous sommes forcés de dire : *Ils sont comme s'ils n'étaient pas*[1]. Dieu, en effet, en les créant, reste immuable, infini, comme il était au commencement, comme il est maintenant, et comme il sera dans les siècles des siècles.

Pauvres exilés de la terre, unissons nos voix à celles des saints qui, jadis, exilés comme nous, ont loué avec amour leur Créateur, en disant : *Chantons un hymne au Seigneur ; Seigneur vous êtes grand ; que toute créature vous serve, parce que vous avez dit et tout a été fait*[2].

Puis, nous élevant par la pensée jusqu'au ciel, unissons nos voix, d'une manière encore plus sublime, à celles des bienheureux qui jettent leurs couronnes au pied du trône, en disant : *Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la vertu parce que vous avez créé toutes choses et qu'elles étaient et ont été créées à cause de votre volonté*[3].

1. Omnes gentes, quasi non sint, sic sunt coram eo. Is. 40, 17.

2. Hymnum cantemus Domino... Domine, magnus es tu... Tibi serviat omnis creatura tua, quia dixisti et facta sunt. Judith, 16, 15, 16, 17.

3. Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem et virtutem, quia tu creasti omnia, et propter voluntatem tuam erant et creata sunt. Apoc. 4, 11.

CHAPITRE XVII

Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant notre ami par excellence.

C'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous y invite. Dans le *Cantique des Cantiques*, dont les saints ont fait un fréquent usage dans l'oraison, ce qui apparaît avant tout, c'est un amour réciproque, généreux jusqu'au don total de soi-même, tendre jusqu'à la défaillance, fort jusqu'à la mort, persévérant malgré les grandes eaux des tribulations [1].

Examinons les propriétés essentielles de cette incomparable amitié divine. D'abord toute amitié nous fait goûter le bonheur de nos amis, comme s'il était notre bonheur à nous. On connaît l'adage: « Entre amis tout est commun, et les joies et les tristesses. » Mais quand il s'agit de l'amitié divine, cela ne suffit pas; il faut y ajouter une prééminence d'amour qui nous fait aimer Dieu par-dessus toute chose.

1. Dilectus meus mihi et ego illi. Cant. 2, 16.
Anima mea liquefacta est ut locutus est. Cant. 5, 6.
Fortis est ut mors dilectio... aquæ multæ non potuerunt exstinguere caritatem. Cant. 8, 6, 7.

Donc l'amitié suréminente, qui existe entre Dieu et nous, doit non seulement nous faire goûter les perfections et la félicité infinies de Dieu, comme si elles étaient nôtres, mais encore nous en faire jouir plus que de tous les biens que nous pourrions posséder en propre. Combien Dieu aime les âmes qui, avec une insatiable complaisance, ne se lassent pas de lui dire : « O mon Dieu, mon plus grand bonheur est de vous voir en possession de tous les biens et de savoir que votre félicité est infinie! *J'ai dit : Vous êtes mon Dieu et vous n'avez aucun besoin de mes biens*[1]. Cette impossibilité de rien vous souhaiter que vous n'ayez déjà est ma plus grande joie. » Ces âmes tout aimantes ont déjà sur la terre un avant-goût du ciel, où les Bienheureux jouissent infiniment plus de la félicité de Dieu, que de toutes les autres délices ineffables où ils sont plongés.

La seconde propriété de l'amitié est de nous faire exercer l'office de défenseur et de consolateur à l'égard de nos amis injuriés. Le divin Maître nous le rappelle dans la plus célèbre des apparitions relatives à son Sacré Cœur : « Voilà, dit-il à la Bienheureuse

1. Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. Ps. 15, 2.

Marguerite-Marie, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour, et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur[1]. »

Donc l'amitié divine doit nous porter à opposer un dévouement sans bornes aux attaques si nombreuses des ennemis de Dieu ; la louange aux blasphèmes ; l'hommage d'un saint respect aux sacrilèges ; l'effusion de l'amour le plus tendre à la haine des impies. Tous les saints l'ont compris d'instinct divin. Témoins pour l'Ancien Testament, le grand Judas Macchabée et son héroïque armée : *La ville sainte et le temple*, dit l'Écriture, *étaient exposés à un grand péril et les défenseurs se mettaient moins en peine pour leurs femmes, leurs enfants, leurs frères et leurs parents, que pour la sainteté du temple, qui était l'objet de leur plus grande et première crainte*[2].

1. *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. Paray, t. II, p. 355.
2. 2 Mach. 15, 17, 18.

Témoin, dans la loi d'amour, saint Ignace écrivant aux scolastiques de Coïmbre: « Jetons un coup d'œil sur le monde : Où aujourd'hui la Majesté de notre Dieu est-elle adorée? Où sa suprême Grandeur est-elle respectée? Où son infinie Bonté, son infinie Patience sont-elles connues? Où sa très sainte Volonté est-elle faite ? Voyez plutôt, avec une extrême douleur, en combien d'endroits son saint Nom, ou n'est pas connu, ou bien est méprisé et blasphémé... Après ce coup d'œil, considérez votre vocation qui est de restaurer, selon toute l'étendue de votre pouvoir, l'honneur de Jésus-Christ notre Rédempteur... à une époque surtout où il y a si peu d'ouvriers évangéliques, qui cherchent non leurs intérêts propres, mais les intérets de Jésus-Christ[1]. » De nos jours les injures faites à la Majesté divine n'ont pas diminué, tout au contraire ; quel vaste champ à la réparation pour les vrais amis de Dieu!

La troisième propriété de l'amitié divine est de faire naître dans nos cœurs la confiance la plus excellente de toutes, celle qui naît de l'amour. « Toute espérance, dit saint Thomas, ne procède pas de la charité,

1. *Lettres de saint Ignace*. Edit. Bouix, 1870, lettre 50, p. 218, 219.

mais seulement l'espérance parfaite, où l'on espère recevoir un bien de Dieu comme d'un ami [1]. » Nous savons par la foi que plus nous aimons Dieu, plus il nous aime en retour et nous couvre de sa protection ; il est écrit en effet dans la Sainte Ecriture : *J'aime ceux qui m'aiment* [2]. Dès lors nous n'avons plus qu'à penser aux intérêts de Dieu et à nous reposer en lui, avec une entière confiance.

Enfin la quatrième propriété de l'amitié est la communication des biens. « D'un côté, dit saint Ignace, la personne qui aime donne et communique à celle qui est aimée ce qu'elle a et peut communiquer; de l'autre, la personne qui est aimée agit de même à l'égard de celle qui l'aime [3]. »

C'est une grande chose que l'amour! c'est un cri puissant qui perce le cœur de Dieu, que celui d'une âme s'écriant avec cet accent pénétrant que l'Esprit-Saint seul peut donner : *Je suis à mon Bien-Aimé et mon Bien-Aimé est à moi* [4]. Alors Dieu, atteint au plus intime

1. Saint Thomas, 2ª 2æ, q. 17, a. 8, ad 2.
2. Ego diligentes me diligo. Prov. 8, 17.
3. *Exercices spirituels*. Contemplation de l'amour divin, préambule.
4. Ego dilecto meo et dilectus meus mihi. Cant. 6, 2.

du cœur, répond : *Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, ô mon épouse, vous avez blessé mon cœur... détournez vos yeux parce qu'ils ont triomphé de moi*[1].

L'Église applique ces paroles du *Cantique des Cantiques* à la Bienheureuse Vierge Marie, dont l'amour incomparable blesse Dieu de telle sorte que les hérésies sont confondues, les projets des impies, anéantis, et l'Église, sauvée. Cependant, ô profondeur infinie des richesses de la Bonté de Dieu! non seulement il veut être blessé et vaincu par l'amour incomparable de la Vierge Immaculée, mais encore par celui des pauvres fils d'Ève, dont les souillures ne l'éloignent pas, pourvu qu'ils se donnent à lui sans réserve.

La vie des saints en fait foi. A l'exemple de Moïse apaisant la colère de Dieu, qui voulait perdre tous les adorateurs du veau d'or[2], il y a toujours eu dans la sainte Église des âmes vraiment amies de Dieu et très puissantes sur son cœur. Elles sont la force, le soutien, la vie de la société chrétienne. Qu'il soit mille fois béni, le Cœur sacré de Jésus,

1. Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum. Cant. 4, 9. — Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt. Cant. 6, 4. .

2. Exode, 32, 14.

qui est venu nous apporter avec surabondance le feu sacré de l'amitié divine en disant : *Je suis venu allumer le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il brûle*[1] !

1. Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur? Luc. 12, 49.

CHAPITRE XVIII

Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant le meilleur des pères.

Je n'en veux pas d'autre preuve que l'exemple de Notre-Seigneur. Dans les prières dont parle l'Évangile, il s'adresse presque toujours à Dieu comme à son Père. Au moment où il va faire son plus grand miracle, en ressuscitant Lazare, Jésus lève les yeux au ciel et dit : *Mon Père, je vous rends grâce, parce que vous m'avez exaucé*[1]. Puis, au soir de sa vie, après la dernière Cène, Jésus lève encore les yeux au ciel et dit : *Père l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie*[2]. De là, il se rend au jardin, et, en proie à une agonie mortelle, il dit : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne*[3]. Enfin, sur la

1. Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit : Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me. Joan. 11, 41.

2. Hæc locutus est Jesus et, sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te. Joan. 17, 1.

3. Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste; verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. Matth. 26, 39.

croix, Jésus expire en disant : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*[1]. A l'exemple de notre divin modèle, il faut, dans l'oraison, nous habituer à considérer Dieu comme notre Père et à l'aimer comme tel.

Aimer Dieu comme notre Père, c'est d'abord nous complaire dans l'excellence infinie de sa paternité qui le rend infiniment digne d'être aimé. Les enfants commencent généralement par aimer leurs parents d'une manière intéressée, parce qu'ils trouvent en eux secours et protection. Puis, la raison se développant, ils comprennent l'excellence du don de la vie qui leur a été fait, et alors ils commencent à aimer d'une façon plus pure ceux à qui ils le doivent; ils les aiment parce qu'ils en sont dignes. Voilà une image, bien imparfaite, de l'amour pur que nous devons, avec mille fois plus de raison, avoir pour Dieu notre Père.

L'excellence infinie de la paternité divine comprend deux choses : d'abord, la Toute-Puissance nécessaire pour faire sortir du néant une âme immortelle; ensuite un amour incompréhensible, qui a incliné Dieu à se créer dans le temps des fils tout aimés, aux-

1. Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Luc. 23, 46.

quels il pût communiquer les trésors infinis de sa félicité et de sa gloire. *Voyez*, dit saint Jean, *la charité du Père envers nous; grâce à elle, on nous appelle et nous sommes fils de Dieu*[1]. Ces deux perfections divines sont infiniment dignes d'exciter en nous une louange sans bornes et un désir constant de nous sanctifier pour devenir les vrais fils d'un tel Père.

En second lieu, aimer Dieu comme notre Père, c'est louer cette Providence incomparable, par laquelle il pourvoit à tous nos besoins, et cette sollicitude de tous les instants, qui fait qu'un seul cheveu ne tombe pas de notre tête sans sa permission. Depuis que Dieu a dit, il y a six mille ans : *Que la terre produise l'herbe verdoyante*[2], combien de merveilles ont dû se succéder pour me faire jouir de la vue et du parfum d'un lis des champs! Combien de fois le soleil n'a-t-il pas dû réchauffer la terre! Combien de fois la pluie n'a-t-elle pas dû tomber du ciel! Combien de graines ont dû être soustraites à la rapacité des oiseaux! Combien de racines ont dû être préservées des vers rongeurs!

1. Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. 1 Joan, 3, 1.

2. Germinet terra herbam virentem. Gen. 1, 11.

Qui a fait ces merveilles? C'est votre Providence, ô mon Dieu, mise au service de votre amour. Je suis touché, j'admire, je loue, je me livre en retour; à vous seul, ô mon Dieu, je donne tout mon amour.

En troisième lieu, aimer Dieu comme notre Père, c'est nous réjouir du zèle continuel qu'il déploie pour faire de nous des fils vraiment dignes de lui. Eh! quoi, si les pères de la terre sont loués à juste titre à cause du soin qu'ils mettent à corriger leurs enfants de leurs défauts, quelle louange ne mérite pas la sollicitude de tous les instants que Dieu met à nous sanctifier! Il choisit, en effet, pour rendre une âme sainte, des voies si profondes, si mystérieuses, si variées, qu'aucune intelligence ne saurait les comprendre.

Tantôt il fait usage de la maladie pour sanctifier par la patience, tantôt il donne la santé, pour sanctifier par le travail ordonné à sa gloire. Tantôt il élève l'âme par le succès; tantôt il l'abaisse par l'humiliation, afin de l'exalter davantage. Tantôt il console l'âme par des délices spirituelles ineffables, tantôt il la purifie par les peines d'un vrai purgatoire. Tantôt il s'approche de l'âme pour lui faire sentir la douceur de sa présence; tantôt il s'éloigne, pour lui faire comprendre le prix

de ce qu'elle n'a plus. Tantôt il rend tout facile par sa grâce, tantôt il met l'âme dans un désert sans eau, afin d'éprouver la pureté de sa générosité et de son amour. Tantôt, enfin, il permet la tempête afin que l'âme reconnaisse sa faiblesse, tantôt d'un mot il calme les flots, afin que l'âme confesse sa Toute-Puissance.

Cette Toute-Sagesse, cette Toute-Puissance, ce Tout-Amour, qui se manifestent dans la sanctification de l'âme, sont bien propres à exciter en nous l'amour divin.

En quatrième lieu, aimer Dieu comme notre Père, c'est non seulement travailler de toutes nos forces à sa plus grande gloire, mais encore nous livrer au désir d'aller au ciel, pour l'y glorifier incomparablement mieux que nous ne saurions le faire sur la terre. Un fils bien né n'est-il pas en effet jaloux de procurer de toute manière la gloire de son père ? Tant que nous sommes en cette vie, nous offensons toujours plus ou moins notre Père céleste, et les louanges que nous lui offrons sont toujours mêlées d'amour-propre ; le pur amour nous fait désirer d'aller au ciel, pour n'y plus vivre que pour Dieu et y chanter sa gloire avec une pureté parfaite.

Enfin, aimer Dieu comme notre Père, c'est vivre dans une telle union de cœur avec lui que nous puissions lui dire, comme Notre-Seigneur : *Mon Père, tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi*[1]. Alors, dans cette plénitude d'amour filial, on devient, sans avoir un centime, la providence de toute une contrée, parce qu'on a entre les mains les trésors inépuisables de son Père qui est dans les cieux. Alors un pauvre malade, qui n'a plus qu'un souffle de vie, soutient une ville, et parfois une province entière. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; un tel pouvoir sur Dieu lui-même est le partage des seules âmes qui se sont données à lui avec une telle plénitude qu'elles peuvent dire avec Jésus : *J'accomplis toujours le bon plaisir de mon Père*[2].

1. Pater..., mea omnia tua sunt, et tua mea sunt. Joan. 17 10.

2. Ego quæ placita sunt ei, facio semper. Joan. 8, 29.

CHAPITRE XIX

Dans l'oraison, nous devons faire des actes de pur amour, de bienveillance et d'amitié, non seulement à l'égard de Dieu considéré dans sa nature divine, mais encore à l'égard du Verbe incarné Jésus-Christ Notre-Seigneur, et surtout à l'égard de Jésus-Christ crucifié.

Notre-Seigneur a dit : *Je suis la voie ; personne ne vient à mon Père que par moi* [1] ; d'où il résulte que personne ne peut parvenir à l'amour pur de Dieu, considéré dans sa nature divine, amour qui constitue essentiellement l'acte de charité, s'il n'aime pas purement le Verbe fait chair, Jésus-Christ Notre Seigneur. Cet amour du Verbe incarné doit avoir pour principal objet Jésus crucifié. C'est avant tout, en effet, dans sa très sainte Passion que Jésus nous a mérité toutes les grâces, et, par suite, celle de la charité. Soyons bien persuadés que nous ne parviendrons jamais très haut dans la science de l'amour divin, si nous ne répétons pas fréquemment avec l'Apôtre : *Je n'ai pas cru devoir montrer parmi vous*

1. Ego sum via... ; nemo venit ad Patrem nisi per me Joan. 14, 6.

une autre science que celle de Jésus-Christ crucifié[1].

Voici, sur ce sujet, les paroles de saint François de Sales, dans une page célèbre qui termine son *Traité de l'amour de Dieu :* « En la gloire céleste, après le motif de la bonté divine connue et considérée en elle-même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bienheureux en la dilection de Dieu ; en signe de quoi, en la transfiguration, qui fut un échantillon de la gloire, Moïse et Élie parlaient avec Notre-Seigneur de l'excès qu'il devait accomplir en Jérusalem. Mais de quel excès, sinon de cet excès d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour être donnée à la bien-aimée ? Théotime, le mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour qui ne prend pas son origine de la Passion du Seigneur est frivole et périlleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur : malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. »

Qu'exige de nous la pratique de cet amour très saint et très sanctifiant ?

En premier lieu, nous devons aimer Jésus-Christ Notre-Seigneur mille fois plus que

1. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. 1 Cor. 2, 2.

nous-mêmes, parce qu'il le mérite à cause de la dignité infinie de sa personne. Tous les saints nous l'affirment d'une voix unanime, à l'exemple de saint Paul, qui reproche aux premiers chrétiens de ne pas aimer Jésus-Christ purement pour lui : *Tous cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ*[1].

En second lieu, l'amour pur de Jésus-Christ doit nous porter à nous attacher à lui, non pas seulement à cause des avantages d'une telle union, mais, bien plus encore, afin de ne vivre que pour lui.

Sans doute, chercher la récompense à la suite du Sauveur Jésus est une chose bonne, et très bonne; autrement, le divin Maître n'aurait pas dit à ce jeune homme qui voulait être parfait : *Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et venez, suivez-moi*[2]. Mais cette disposition n'est pas l'amour pur dont nous parlons et dont la formule est : *Que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-*

1. Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi. Philipp. 2,21.

2. Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me. Matth. 19. 21.

mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux[1].

Ce n'était pas la récompense que cherchaient les vrais amis de Jésus, ceux qui lui restèrent fidèles au pied de la Croix; ils ne voulaient que compatir à ses souffrances. Vous, surtout, ô Vierge, sa douce et tendre Mère, vous restiez au Calvaire pour y être crucifiée avec votre fils Jésus et percée de la même lance. « O bienheureuse Mère, dit saint Bernard, après que votre Jésus eut rendu l'esprit, la cruelle lance qui ouvrit son côté n'atteignit plus son âme, mais transperça la vôtre; car son âme n'était plus là, mais la vôtre ne pouvait en être séparée[2]. »

En troisième lieu, l'amour pur que nous portons à Jésus-Christ Notre-Seigneur doit être un amour d'amitié, qui rende tout commun entre lui et nous. Cette communication doit surtout avoir pour objet les souffrances de Jésus crucifié, de telle sorte que nous puissions dire en toute vérité avec saint Ignace de Loyola : « Je préfère, j'embrasse les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs; je désire

1. Qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. 2 Cor. 5, 15.

2. Saint Bernard. *Sermo de 12 stellis.*

être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui, le premier, a été regardé comme tel, plutôt que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde [1]. »

Grâces en soient mille fois rendues à la divine Bonté, d'où nous vient tout don parfait ; de nos jours, l'amitié qui unit intimement les âmes à Jésus-Christ reçoit un merveilleux accroissement de la dévotion à son Sacré Cœur. Elle consiste surtout, cette dévotion bénie, à rendre à Jésus amour pour amour, à souffrir des injures dont il est l'objet, comme si elles nous étaient propres, à considérer l'ingratitude avec laquelle certaines âmes le traitent, comme si elle nous atteignait nous-mêmes.

En quatrième lieu, nous devons aimer Jésus-Christ Notre-Seigneur, plus que tout au monde, lui disant et redisant : O Jésus, par amour pour vous, plus de péché. O Jésus, par amour pour vous, je veux accomplir tous vos moindres désirs, même au prix de ma vie.

Enfin, notre amour pour Jésus-Christ doit être à la fois affectif et effectif.

« L'amour effectif consiste, dit saint Ignace,

1. *Exercices spirituels*, troisième degre d'humilité.

à nous réjouir, avec une joie intense et une vive allégresse, de la gloire et de la félicité immenses dont Jésus-Christ Notre-Seigneur jouit maintenant dans le ciel[1]. » C'est cet amour qui nous fait dire et redire avec les anges et les saints : *L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir vertu et divinité et sagesse et force et honneur et gloire et bénédiction*[2].

Mais cela ne suffit pas : l'amour effectif doit nous pousser, en outre, à nous offrir à Jésus-Christ Notre-Seigneur pour le servir à la vie, à la mort, jusqu'à l'épuisement de nos forces et même jusqu'au martyre. Voici la formule que lui donne saint Ignace[3] : « Roi éternel et souverain Seigneur de toutes choses, je viens vous présenter mon offrande ; aidé de votre grâce, je proteste que je désire, que je veux et que c'est de ma part une détermination arrêtée, vous imiter en supportant les injures, les opprobres, la pauvreté d'esprit et de cœur. » On connaît aussi la prière brûlante jaillie du cœur et des

1. *Exercices pirituels*, 4e semaine, 1re contemplation, 3e prélude.

2. Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. Apoc. 5, 12.

3. *Exercices spirituels*, Règne de Jésus-Christ, offrande.

lèvres de saint André : « O bonne croix, qui avez reçu votre beauté des membres du Seigneur, croix longtemps désirée, aimée avec ardeur, recherchée avec sollicitude et enfin préparée au désir de mon cœur, recevez-moi du milieu des hommes et rendez-moi à mon Maître, afin que celui qui m'a racheté par vous me reçoive par vous[1]. »

Terminons par une remarque importante: il y a des âmes qui, dans l'exercice du divin amour, sont portées à contempler, dans Jésus-Christ Notre-Seigneur, surtout les perfections infinies de sa nature divine; elles doivent suivre leur attrait. Il y a, au contraire, d'autres âmes qui se sentent plus portées à contempler les charmes incomparables de la nature humaine. Cela est moins parfait, car Notre-Seigneur nous dit, dans l'Évangile : *Mon Père est plus grand que moi*[2], parole que le symbole de saint Athanase explique en disant : « *Jésus-Christ Notre-Seigneur est à la fois Dieu et homme, égal au Père selon la divinité, moindre que le Père suivant l'humanité*[3]. » Néanmoins, ces

1. *Bréviaire*, 30 novembre. Second nocturne, sixième leçon.
2. Pater major me est. Joan. 14, 28.
3. Dominus noster Jesus Christus Dei filius, Deus et homo est, æqualis Patri secundum divinitatem, minor Patre secundum humanitatem.

âmes doivent encore suivre leur attrait, parce que dans l'oraison le maître est le Saint-Esprit, qui souffle où il veut.

En général, les saints ont été portés par la grâce à considérer simultanément en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine, et, sauf attrait spécial, il convient de les imiter. C'est ce que fait le plus souvent saint Paul, par exemple, quand il dit : *Ayez en vous les mêmes sentiments que Jésus-Christ ; ayant la nature divine, il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de se considérer comme égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la nature du serviteur et se rendant semblable aux hommes*[1]. C'est ce que fait presque toujours saint Ignace, dans le livre des *Exercices ;* par exemple, dans cette remarque sur toutes les contemplations de la troisième semaine : « Je considérerai comment la Divinité reste cachée durant la Passion du Sauveur. Elle pourrait détruire ses ennemis et elle ne le fait pas, et elle abandonne aux plus cruels tourments la Très Sainte Humanité qui lui

1. Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. Philipp. 2, 5. 6. 7.

est unie[1]. » Et encore, dans la contemplation des mystères glorieux : « Je considérerai comment la Divinité, qui semblait se cacher dans la Passion, paraît et se manifeste dans la Résurrection, par des effets de puissance et de sainteté, qui n'appartiennent qu'à elle[2]. »

C'est ce que saint François Xavier conseille aux âmes qui sont plus avancées dans la vie intérieure et qui ont commencé de goûter combien le Seigneur est aimable. « Voici, leur dit-il, le modèle d'un acte d'amour de Dieu, dégagé de toute pensée personnelle, et dont pourront faire usage ceux qui le trouveront à leur gré : O mon Dieu ! ce n'est ni la crainte de votre main qui lance la foudre, ni l'horreur du feu de l'enfer qui dévore éternellement les pécheurs, qui me déterminent à vous servir. Vous m'y engagez par vous-même, ô mon Dieu ! Vous m'attirez, ô Jésus-Christ, percé d'une lance ; votre croix me presse, et le sang, ô Jésus, qui s'écoule de vos plaies ! N'y eût-il plus d'enfer à craindre, n'y eût-il plus de gloire à espérer ; néanmoins, ô mon Créateur ! ravi de vos perfections infinies,

1. *Exercices spirituels*, 3e semaine, 1re contempl., 5e point.
2. *Exercices spirituels*, 4e semaine, 1re contempl., 4e point.

vénérant votre Majesté divine, si sublime et si sainte, et votre ineffable Providence, je vous aimerais sans attendre aucun prix de mon amour. O Jésus-Christ, fils de Dieu, fils d'une Vierge, plein de douceur, de force et d'innocence, qui avez daigné mourir pour nous, je vous aimerais sans récompense, avec tout l'amour dont vous êtes digne[1]. »

Voici comment saint Léonard de Port-Maurice expose toute cette doctrine[2] : « Si vous désirez, mes frères, parvenir à connaître un peu Notre-Seigneur, bannissez de votre esprit deux erreurs, l'une qui le regarde comme inférieur, en tant que Dieu, à son Père, l'autre qui le croit égal à lui, comme homme. Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils unique du Très-Haut, seconde personne de la Très Sainte-Trinité, vrai Dieu et vrai Homme, est, en tant que Dieu, égal en tout à son Père éternel ; mais, comme homme, il lui est inférieur. Aussi, toutes les fois que vous m'entendrez nommer Jésus, gardez-vous soit de séparer la divinité de l'humanité, ou l'humanité de la divinité, soit de vous re-

1. Saint François Xavier. *Règle de vie chrétienne. Lettres*, traduction Pagès. Poussielgue, 1855, t. I, p. 207.

2. *De la personne de N.-S. Jésus-Christ.* Carême, t. II, serm 28, 1er point. Casterman, 1884, p. 294.

présenter une personne qui soit seulement Dieu, ou seulement homme. Vous devez reconnaître en lui une seule personne qui est Dieu et homme tout ensemble, et deux natures, la nature divine et la nature humaine... Quoique la nature divine, c'est-à-dire l'être divin, soit autre chose que la nature humaine, c'est-à-dire l'être humain, néanmoins, l'être divin et l'être humain unis ensemble, sont un seul et même Jésus-Christ, cet auguste Médiateur qui a réconcilié Dieu avec l'homme. »

CHAPITRE XX

De l'amour douloureux de contrition.

La contrition, dit le concile de Trente, *est une douleur de l'âme et une détestation du péché commis, jointes au ferme propos de ne plus pécher à l'avenir*[1]. La contrition est parfaite ou imparfaite suivant que nous détestons le péché comme étant le mal de Dieu, ou comme notre propre mal.

L'acte de contrition est important dans l'oraison; car, comme le disait saint Augustin, il n'y a et il n'y aura jamais dans l'Église une âme assez pure pour avoir le droit de ne pas pleurer ses fautes jusqu'à son dernier soupir[2].

Les âmes d'oraison, sans négliger la contrition imparfaite, doivent s'appliquer bien davantage à la contrition parfaite, c'est-à-dire au pur amour de Dieu, nous conduisant à ses pieds pour pleurer nos offenses. Nous imiterons ainsi saint Pierre : le grand amour que

1. Trident. sess. 14, cap. 4. Contritio animi dolor ac detestatio est de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero.

2. *Bréviaire*, 28 août, 6e leçon.

Jésus alluma dans son cœur, en lui demandant par trois fois s'il l'aimait, fit pleurer amèrement cet apôtre jusqu'à la fin de ses jours. Nous imiterons aussi Marie-Madeleine : son ardent amour ne lui laissa pas de repos jusqu'à ce qu'elle fût allée se prosterner aux pieds du Sauveur, pour les arroser de ses larmes.

Nous avons vu combien il est utile, pour obtenir l'amour divin, de considérer Dieu comme notre souverain Seigneur, notre Bienfaiteur, notre Ami, notre Père; nous avons vu également que l'amour de Jésus, et surtout de Jésus crucifié, est la voie qui conduit à la parfaite charité[1]. Puisque le parfait repentir naît de l'amour pur, il s'ensuit que ces considérations sont également très utiles, pour exciter dans nos cœurs l'amour douloureux de contrition. C'est aux pieds de Dieu, souverain Seigneur de toutes choses, au cœur d'une miséricorde infinie, que David ne cessa de pleurer son péché. C'est en allant se jeter avec amour dans les bras de son père, que le prodigue, figure et modèle des âmes pénitentes, trouva des larmes et, avec des larmes, le pardon de ses péchés. C'est à

1. Voir ci-dessus, chap. 15, 16, 17, 18, p. 102 et suiv.

la vue de Jésus couvert de plaies, que sainte Catherine de Gênes sentit son cœur percé d'amour, et que le repentir, naissant de cette blessure bénie, lui fit dire et redire : « O amour, plus de péché, plus de péché ! »

Il convient de nous exciter à l'amour douloureux de contrition, d'abord lorsque l'âme, pressée spécialement du désir de s'unir à Dieu, sent, en même temps, que ses péchés y mettent obstacle ; elle doit alors entrer dans le purgatoire des larmes, pour achever de s'y purifier; ensuite, quand nous méditons sur la Passion : il serait, en effet, intolérable de laisser Notre-Seigneur expier seul nos fautes par d'indicibles souffrances, sans y joindre au moins le brisement de notre cœur par le repentir et les larmes; enfin, lorsque Dieu nous gratifie de quelque faveur spirituelle inaccoutumée, et qu'en même temps le Saint-Esprit nous fait comprendre combien nous en sommes indignes. Il faut alors exciter nos cœurs à la confusion et à la douleur, admirant la divine Bonté qui ne se venge de nos injures que par des bienfaits sans cesse renouvelés.

CHAPITRE XXI

De l'adoration et de l'action de grâces.

L'adoration, nous l'avons vu[1], est un acte de la vertu de religion, par lequel nous confessons l'excellence infinie de Dieu, et conséquemment notre dépendance absolue. Préliminaire essentiel de l'oraison, elle se continue virtuellement pendant tout le temps de cet exercice par la tenue respectueuse qu'on doit toujours garder. Mais cela ne suffit pas ; il faut, en outre, à l'exemple des saints, faire de temps en temps des actes formels d'adoration pendant la méditation. Il est, en effet, souverainement juste et équitable que la créature raisonnable rende hommage à son Créateur, en confessant hautement son excellence infinie et disant humblement avec les séraphins : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées, le ciel et la terre sont remplis de sa gloire*[2].

L'adoration appartient à la vertu de religion ; néanmoins, chez les âmes qui vivent

1. 2e p., ch. 3, p. 38.
2. Préface de la Messe.

habituellement dans la familiarité divine, l'amour vient le plus souvent se joindre à la justice, pour leur faire produire des actes d'adoration. En effet, ces âmes, habituées à aimer Dieu pour lui-même, se sentent toujours pressées de lui offrir tous les biens possibles : leur amour est comme un poids, qui les y entraîne sans cesse. L'adoration est un de ces biens, et si grand, qu'il ne convient qu'à Dieu seul ; elles le comprennent d'instinct et s'écrient : « Mon Dieu, je vous adore parce que je vous aime. »

Quant à l'action de grâces, elle est un acte très important de l'oraison, non seulement parce qu'il est de toute justice de remercier Dieu des bienfaits dont il nous a comblés, mais encore parce que Dieu a coutume de n'accorder avec abondance de nouvelles grâces qu'à ceux qui l'ont remercié avec effusion des précédentes. L'âme qui veut obtenir le pain entier, doit remercier de tout son cœur la divine Bonté de la miette qui lui a été donnée ; l'âme, qui veut boire à longs traits à la fontaine d'eau vive, doit rendre grâces pour la simple gouttelette qui en est tombée.

Chez ceux qui vivent habituellement dans la familiarité divine, l'amour pur naît

presque toujours de l'action de grâces. Nous avons déjà indiqué une première manière [1], en voici une seconde. Lorsqu'une âme qui ne vit que pour Dieu considère ses bienfaits, c'est d'abord un sentiment de reconnaissance qui s'élève en elle. Elle ne s'y arrête pas, mais, d'instinct, elle remonte du bienfait à sa cause, comme du ruisseau à la source. C'est la conséquence, non seulement du désir de connaître qui est commun à tous les hommes, mais bien plus encore de l'amour habituel qu'elle a pour Dieu; car, comme le dit très justement l'Imitation : « Celui qui aime considère moins le don que l'amour du donateur [2]. » Alors, en présence de la Bonté de Dieu qui lui apparaît comme un océan sans rivages, ravie d'admiration et d'amour, elle s'écrie : « Vous êtes infiniment digne, Seigneur, de recevoir tous les hommages de ma reconnaissance. *Je vous rends grâces à cause de votre grande gloire* [3].

Il convient surtout de rendre grâces à Dieu dans deux circonstances :

D'abord, quand la divine Bonté nous

1. 2e p., ch. 15, p. 102.

2. Prudens amator non tam donum amantis considerat quam dantis amorem (*Imit.*, l. 3, ch. 6, 2).

3. Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam (*Gloria in excelsis Deo*, in missa).

comble tout spécialement de joies spirituelles; il faut l'en remercier avec effusion et lui en renvoyer toute gloire, disant avec la Très Sainte Vierge : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli en Dieu mon Sauveur*[1].

Ensuite, quand Dieu nous éprouve. C'est l'heure de réveiller notre foi et de nous rappeler que les tribulations sont les plus grands bienfaits que Dieu puisse nous accorder sur la terre ; elles sont le moyen le plus efficace pour parvenir à la gloire céleste. Notre-Seigneur nous en avertit : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrit cela et entrât ainsi dans la gloire*[2]? L'action de grâces s'impose alors d'elle-même à toute âme raisonnable, car il est juste de remercier Dieu d'un tel bienfait.

Mais cela ne suffit pas aux âmes blessées de l'amour divin, qui ne vivent que pour Dieu. Elles s'élèvent instinctivement plus haut et remercient Dieu de ces épreuves, non seulement à cause de la gloire qu'elles leur procurent, mais encore parce qu'elles

1. Magnificat ànima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Luc. 1, 46, 47.

2. Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ? Luc. 24, 26.

contribuent plus que toute autre chose à la gloire divine. C'est alors un acte d'amour très pur, mais il demande un grand courage. Car s'il est facile de dire au milieu de la consolation : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; nous vous rendons grâces à cause de votre gloire », il est très difficile, dans la désolation et la souffrance, de trouver la force nécessaire à un pareil élan du cœur, qui devient sublime.

CHAPITRE XXII

De la prière proprement dite ou demande : comment elle assure le salut.

La prière n'atteint pas à la hauteur de la charité, puisqu'elle appartient à la vertu de religion, vertu morale, et cependant prier est l'acte le plus important de la méditation, parce qu'il a le privilège d'assurer le salut.

Le Concile de Trente, parlant de la persévérance finale, s'exprime ainsi : *Pour ce qui concerne le don de persévérance, dont il est écrit : celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé, grâce qu'on ne peut pas obtenir sinon de Celui qui est assez puissant pour affermir celui qui est debout, et pour relever celui qui tombe : que personne ne se promette quelque chose de certain, d'une certitude absolue*[1].

Il est de foi que la grâce d'une mort prédestinée ne peut pas s'obtenir comme

1. Trid. sess. 6, ch. 13. De perseverantiæ munere de quo scriptum est : qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit ; quod quidem aliunde haberi non potest, nisi ab eo qui potens est, eum qui stat statuere, ut perseveranter stet et eum qui cadit restituere, nemo sibi certi aliquid absoluta certitudine polliceatur.

récompense d'aucune bonne œuvre, si héroïque soit-elle.

Ainsi, quand bien même on aurait passé cent ans dans le désert, comme saint Antoine et saint Paul ermite, on n'aurait pas le droit de dire: « J'ai mérité une bonne mort, je suis assuré de mon salut. » Et de fait, une expérience bien triste vient confirmer cette assertion. Jacques le Solitaire était regardé comme le saint du désert, il faisait de grands miracles; âgé de soixante-dix ans, il tomba dans un péché énorme.

Lors même que l'on aurait enduré les tourments des Laurent et des Ignace, des Agathe et des Cécile, on ne pourrait pas dire: « J'ai acheté le ciel au prix de mon courage et de mes souffrances », car l'apôtre nous dit: *Il n'y a aucune comparaison entre les souffrances passagères de cette vie et la gloire future qui sera révélée en nous* [1]. De fait, parmi les quarante soldats de Sébaste, trente-neuf ont persévéré à confesser leur foi au milieu des tourments et sont honorés comme martyrs: le quarantième a apostasié, après avoir beaucoup souffert[2].

1. Non sunt condignæ passiones hujus temporis, ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Rom. 8, 18.

2. *Bréviaire*, 10 mars.

L'incertitude de notre salut, on le voit, est une vérité effrayante ; si effrayante qu'elle serait capable de conduire au désespoir ; mais nous avons une ancre infaillible pour maintenir ferme notre espérance, et cette ancre, c'est la prière. *Le don de la persévérance*, affirme saint Augustin, *peut s'obtenir par une humble prière* [1] ; et cette affirmation du grand docteur s'appuie sur la parole divine. Notre-Seigneur n'a rien enseigné plus clairement dans l'Évangile : *Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira* [2] ; et encore avec serment : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom, il vous le donnera* [3].

Incertitude de notre salut, infaillibilité de la prière, deux articles de foi qui se complètent l'un l'autre ; le second explique le premier qui, seul, pourrait produire en nous le désespoir.

On rencontre parfois des âmes sincèrement désireuses de leur salut et qui, tombant et

1. Hoc ergo Dei donum suppliciter emereri potest. *De dono persev.* c. 6. Migne, t. XLV, p. 999.

2. Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis. Luc. 11, 9.

3. Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joan. 16, 23.

retombant toujours dans les mêmes fautes, sont tentées de perdre toute confiance. Elles disent : « Malgré tous mes efforts, je ne puis plus résister, je renonce à me relever » ; l'Église leur répond par la grande voix du concile de Trente : *Dieu n'ordonne rien d'impossible ; mais, en nous donnant des ordres, il nous avertit et de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas, et il vient à notre aide, afin que nous puissions agir* [1].

En d'autres termes : il y a des choses faciles que nous pouvons faire avec le secours de la grâce, que Dieu ne refuse à personne ; il y a des choses difficiles que nous ne pouvons faire qu'avec un secours spécial, et ce secours, par lequel tout devient possible, nous sera infailliblement accordé si nous prions.

Nous sommes, dans l'ordre de la grâce, comme les enfants nouveau-nés dans l'ordre de la nature : un enfant de quelques jours ne saurait rien faire par lui-même, pour conjurer les dangers qui le menacent et conserver sa propre vie ; néanmoins Dieu ne l'a pas privé

1. Deus impossibilia non jubet, sed jubendo admonet et facere quod possis et petere quod non possis, et adjuvat ut possis. Trid. sess. 9, c. 11.

de tout secours : il peut crier, et sa mère accourt pour le défendre et le nourrir. De même, il nous est impossible de résister avec nos seules forces à toutes les tentations du démon, de la chair et du monde, mais il nous est possible de crier par la prière vers Dieu notre Père, et il vient toujours à notre secours, pour nous rendre victorieux.

Concluons : nous ne pouvons pas nous sauver directement par nos propres efforts ; mais nous le pouvons indirectement par la prière, qui nous fortifie ; il n'y a dès lors aucun acte dans l'oraison auquel nous devions nous appliquer avec plus de sollicitude et de persévérance.

CHAPITRE XXIII

Pour que la prière obtienne infailliblement le salut, elle doit être humble, confiante et persévérante.

En nous obligeant à prier pour arriver au ciel, Dieu se propose de nous faire reconnaître notre misère, et de nous bien convaincre que la gloire de notre salut lui reviendra pleinement pour l'éternité. Il veut que nous soyons forcés de dire tous avec David : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur*[1]. Toute la Sainte Écriture le démontre, mais je ne citerai pour preuve que la parole de Jésus à l'un de ses disciples, qui lui disait : *Seigneur, enseignez-nous à prier.* Il répondit : *Si quelqu'un d'entre vous ayant un ami va le trouver au milieu de la nuit, disant : Mon ami prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis en voyage vient d'arriver chez moi et je n'ai rien à lui offrir, et que l'autre lui réponde de l'intérieur de sa maison : Ne m'importunez point, ma porte est déjà fermée, mes enfants sont couchés aussi bien que moi, je ne puis me lever pour*

1. Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. 88, 2.

vous rien donner. Je vous le dis, s'il persévère à frapper, quand même il ne se lèverait pas pour lui donner parce qu'il est son ami, il se lèvera à cause de son importunité et lui donnera autant de pains qu'il est nécessaire. Je vous dis de même : demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira[1]. Eh bien! je vous le demande : quel est cet homme qui demande trois pains et ne les obtient pas à titre d'amitié, mais à cause de son importunité, sinon un mendiant? C'est le mot de David : *Pour moi, je suis un mendiant et un pauvre, le Seigneur a pris soin de moi*[2]. C'est également le mot de saint Augustin : *Nous tous, quand nous prions, nous sommes les mendiants de Dieu ; nous nous tenons devant la porte du grand Père de famille, bien plus, nous nous prosternons, nous gémissons en suppliant*[3].

Or, qu'est-ce qui inspire au mendiant le cri de détresse qui finit par obtenir? C'est la connaissance de sa misère.

1. Luc. 11, 5-9.

2. Ego autem mendicus sum et pauper. Dominus sollicitus est mei. Ps. 39, 18.

3. Omnes quando oramus, mendici Dei sumus, ante januam magni patris familias stamus, imo etiam prosternimur, supplices ingemiscimus. Aug. *serm.* 15. *De verbis Domini.* Alibi, *serm.* 83, Migne, t. XXXVIII, p. 315.

Pourquoi l'aveugle de Jéricho persiste-t-il à crier : *Jésus, fils de David, prenez pitié de moi*[1] ! malgré la foule qui s'efforce de lui imposer silence? C'est qu'il sait par expérience combien est misérable l'homme privé de la vue, et la connaissance de sa misère le fait crier quand même. Pourquoi les dix lépreux demandent-ils avec tant d'insistances leur guérison : *Jésus, notre Maître prenez pitié de nous*[2]. C'est parce qu'ils voient leur chair se détacher de leurs os, et qu'ils sont séparés de la société des autres hommes. La connaissance de leur profonde misère les fait crier jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la guérison.

Il en est de même du mendiant spirituel : la connaissance de sa misère, c'est-à-dire l'humilité, le fait prier jusqu'à ce qu'il soit sauvé.

Au reste, les faits parlent d'eux-mêmes. Toutes les prières louées par l'Esprit-Saint, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sont marquées du caractère de l'humilité. Pour l'Ancien Testament, qu'il me suffise de rappeler la prière d'Abraham : *Je parlerai à mon*

1. Qui præibant increpabant eum ut taceret. Ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei. Luc. 18, 39.

2. Levaverunt vocem dicentes : Jesu, præceptor, miserere nobis. Luc. 17, 13.

Seigneur, bien que je sois cendre et poussière[1]. Quant au Nouveau Testament, trois prières y sont spécialement louées, et toutes les trois ont pour caractère principal l'humilité. La première est celle du publicain, qui obtient sa justification en se frappant la poitrine et disant : *Dieu, soyez-moi propice, car je suis un pécheur*[2]. La seconde est celle du bon larron, qui reconnaît humblement la justice de sa peine : *Nous sommes punis justement, car nous recevons le digne châtiment de nos forfaits, mais celui-ci n'a rien fait de mal*[3]. La troisième prière, qui surpasse infiniment en perfection les autres, est celle de Notre-Seigneur au jardin. L'Apôtre nous dit que, *durant les jours de sa vie mortelle, ayant offert, avec un grand cri et avec des larmes, ses prières et ses supplications à celui qui le pouvait tirer de la mort, il a été exaucé à cause de son humble respect*[4].

1. Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. Gen. 18, 27.

2. Percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. Luc. 18, 13.

3. Nos quidem juste, nam digna factis recipimus : hic vero nihil mali gessit. Luc. 23, 41.

4. Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. Hebr. 5, 7.

De ces exemples, il résulte manifestement que la première qualité d'une prière qui obtient infailliblement le salut, est l'humilité. Mais cette vertu ne suffit pas; il faut y ajouter la confiance; la Sainte Écriture ne permet aucun doute : *Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu*, dit le Prophète[1]. Et Notre-Seigneur affirme avec son autorité suprême : *Tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi vous l'obtiendrez*[2].

Du reste, la nécessité de la confiance apparaît évidente, d'après sa nature même. La prière est le cri du mendiant spirituel; or, pour que le mendiant crie, il ne suffit pas qu'il connaisse sa misère; il faut, en outre, qu'il espère être secouru.

Dans un naufrage, lorsque les chaloupes de sauvetage ont disparu à l'horizon, les malheureux qui se débattent au milieu des flots, accrochés à des mâts ou à des planches, cessent de crier. Ce n'est pas qu'ils aient moins le sentiment de leur détresse, mais c'est qu'ils ont perdu toute confiance d'être

1. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. Ps. 30, 2.

2. Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. Matth. 21, 22.

secourus. Et pour revenir à l'un des exemples précédents, l'aveugle de Jéricho eût certainement cessé de crier : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* si le divin Maître, continuant à marcher avec la foule, eût disparu dans le lointain.

Enfin, la prière doit être persévérante, Notre-Seigneur l'exige clairement : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser*[1]; et dans la parabole de l'homme qui demande trois pains, il dit : *Si celui-ci persévère à frapper, je vous le dis, il lui donnera tout ce qui est nécessaire*[2].

Dans l'oraison nous devons toujours prier avec l'insistance de la Chananéenne : elle persévère à demander la guérison de sa fille, malgré une première réponse sévère de Jésus : *Je ne suis envoyé que pour les brebis qui ont péri dans la maison d'Israël;* elle persévère encore, malgré une seconde réponse plus dure en apparence : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. — Oui, Seigneur*, dit-elle, *mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître*[3]. Et la persévérance de

1. Oportet semper orare et non deficere. Luc. 18, 1.
2. Si ille perseveraverit pulsans, dico vobis... dabit illi quotquot habet necessarios. Luc. 11, 8.
3. Matth. 15, 21-28.

cette femme obtient la guérison qu'elle demande. Notre-Seigneur s'avoue vaincu : *O femme, votre foi est grande, qu'il soit fait suivant votre désir.*

Ainsi en sera-t-il de nous. Si, jusqu'à notre dernier soupir, nous persévérons à demander le ciel avec humilité et confiance, nous y parviendrons infailliblement.

CHAPITRE XXIV

La prière qui demande des biens temporels est bonne, mais n'est pas infaillible

On ne saurait douter que pareille prière soit bonne, car Dieu, dans l'Ancien Testament, loue et exauce ceux qui lui demandent avec humilité et confiance la santé, la délivrance de la captivité, la cessation de la famine ou de la guerre et ainsi du reste. Dans le Saint Évangile nous voyons que Notre-Seigneur recevait avec bonté et miséricorde les malades qui le suppliaient de les guérir. Enfin l'Église ordonne de célébrer des messes spéciales pour obtenir la disparition des fléaux.

Mais cette prière n'est pas infaillible, comme celle qui a pour objet le salut et les grâces qui nous y conduisent. C'est l'enseignement commun des saints Pères. Qu'il me suffise de citer saint Augustin : « Celui qui supplie Dieu fidèlement pour les nécessités de cette vie, est exaucé par miséricorde et n'est pas exaucé également par

miséricorde ; car le médecin sait mieux que le malade ce qui convient à l'infirme [1]. »

Ce texte répond à une plainte très fréquente : J'ai demandé la guérison dans une maladie, le succès dans un concours, la réussite dans mes affaires, et je n'ai rien obtenu. Le divin médecin sait mieux que vous le remède qui convient à votre guérison spirituelle et le secours qui aidera le mieux votre marche en avant dans le chemin du ciel : aussi ne vous a-t-il point exaucé. Combien de malades se sont sanctifiés dans l'infirmité, qui se seraient damnés dans la santé ! Combien de jeunes gens ont trouvé dans un échec l'occasion de revenir franchement à Dieu, et parfois même de quitter le monde, pour mener une vie toute sainte ! Le succès les aurait perdus.

Il en est de même pour les tentations et les longues aridités spirituelles, épreuves si pénibles aux âmes qui ne cherchent que Dieu. La tentation leur est souvent utile, comme à saint Paul, pour les maintenir dans l'humilité, et l'aridité est ordinairement le

1. Fideliter supplicans Deo pro necessitatibus hujus vitæ et misericorditer auditur, et misericorditer non auditur : quid enim infirmo sit utile, magis novit medicus quam ægrotus. S. Aug. apud S. Prosp. Sent. 212. Migne, t. XLV, col. 1876.

désert qui précède la terre promise d'une délicieuse familiarité divine.

Et cependant, dira-t-on, Notre-Seigneur promet sans restriction qu'on obtiendra toute grâce même temporelle, si on a une entière confiance.

Il ne s'agit pas de la confiance ordinaire, que Dieu ne refuse à aucun de ceux qui prient, mais d'une confiance tout à fait exceptionnelle que Dieu n'accorde qu'à un très petit nombre. Elle consiste dans une certitude que le Saint-Esprit met dans l'âme, et tellement absolue qu'on ne saurait douter de l'efficacité de la prière faite pour obtenir une grâce temporelle ; elle sera exaucée, fallût-il un miracle. Si une âme a, par une faveur toute spéciale, reçu cette grâce, il est clair qu'elle doit y correspondre en priant avec une confiance absolue, mais le cas est très rare [1].

Pour conclure, demandons des grâces temporelles dans l'oraison, si nous les croyons utiles à notre sanctification, mais faisons-le avec subordination à la volonté de Dieu. Il sait mieux que nous ce qui nous convient : si nous ne sommes pas exaucés, nous n'éprouverons alors ni déception ni découragement.

1. Suarez, *De Oratione*, l. 1, c. 2, 9. Vivès. t. XIV, p. 93, n° 9.

CHAPITRE XXV

Des différentes manières de prier.

La prière est le cri du mendiant spirituel qui demande à Dieu la béatitude éternelle; elle a donc de l'analogie avec les prières des mendiants temporels. Or ceux-ci prient de quatre manières :

1° Ils demandent des choses particulières, comme du pain, des vêtements, un asile. 2° Ils ne demandent rien de particulier, mais seulement du secours en général. 3° Ils ajoutent à leurs demandes certaines raisons propres à leur concilier la bienveillance du riche, comme sa bonté, sa grandeur d'âme, sa miséricorde. Enfin, 4° ils ne font aucune demande formelle, mais se contentent de manifester leurs misères, en montrant leurs haillons et leurs plaies.

A ces quatre manières de prier du mendiant temporel, correspondent quatre manières de prier du mendiant spirituel.

La première consiste à demander à Dieu des grâces particulières, comme la victoire

sur tel défaut, l'acquisition de telle vertu, et même telle grâce temporelle, pourvu que, dans ce dernier cas, l'âme demeure dans la disposition de se conformer pleinement à la volonté de Dieu, s'il ne juge pas à propos de l'exaucer.

La seconde manière consiste à prier Dieu en général, sans lui rien demander de particulier, abandonnant à sa Providence paternelle le soin de nous donner ce qui nous convient. C'est ainsi que David priait en disant : *Je suis indigent et pauvre ; ô mon Dieu, aidez-moi*[1] ; et que saint François Xavier aimait à dire fréquemment : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi*[2].

Cette manière de prier est très bonne ; elle ajoute à la demande une résignation entière à la volonté divine, et une confiance filiale en la bonté de Dieu notre Pere, qui sait mieux que nous ce qui nous convient. Elle est pleinement conforme à l'esprit de l'Évangile ; Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner des choses bonnes à vos fils, combien plus votre*

1. Ego vero egenus et pauper sum, Deus adiuva me. Ps. 69, 6.
2. Jesu, fili David, miserere mei. Luc. 18, 38.

Père céleste donnera le bon esprit à ceux qui le lui demanderont[1] *!*

Néanmoins, on ne peut pas toujours prier ainsi ; il y a des grâces qu'il ne suffit pas de demander en général, mais pour lesquelles il faut prier avec une intention particulière. Ainsi nous avons remarqué que tel défaut cause la plupart de nos chutes ; nous devons demander en particulier la grâce de nous en corriger. Nous sommes chargés d'une œuvre ; nous ne devons pas seulement prier pour les bonnes œuvres en général, mais encore pour cette bonne œuvre en particulier. Nous sommes appelés à prendre part à une mission ; nous ne devons pas nous contenter de prier pour les pécheurs en général, mais nous devons tout spécialement prier pour les pécheurs dont nous sommes les apôtres.

La divine Sagesse a voulu que l'intention pour laquelle un prêtre offre le Saint-Sacrifice de la messe, soit fixée par lui ; elle veut également que, dans plusieurs cas, nous fixions nous-même l'intention de nos prières.

On peut, en troisième lieu, prier en ajou-

1. Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se ? Luc. 11, 13.

tant à sa demande des motifs qui portent Dieu à nous exaucer. C'est ainsi que David disait: *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde* [1]; et encore : *Ayez pitié de moi, selon votre promesse* [2]. Cette manière de prier est très efficace, parce qu'elle exalte les perfections divines.

Si, maintenant, vous demandez quels motifs il convient surtout de faire valoir, les livres saints répondent. Nous voyons qu'ils exaltent principalement la Bonté de Dieu, sa Miséricorde, sa Toute-Puissance, sa Fidélité à ses promesses, et les mérites infinis de Jésus-Christ. Le divin Maître, en effet, n'a pas dit : « Si vous demandez quelque chose à mon Père, il vous le donnera », mais : « Si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. » Il est vrai que celui qui demande des grâces ayant trait au salut prie déjà implicitement au nom de Jésus, qui signifie, Sauveur et cela suffit pour être exaucé, mais il est préférable de le faire explicitement.

C'est ce que fait l'Église, notre mère, en terminant ainsi les oraisons liturgiques : « Par

1. Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Ps. 50, 3.
2. Miserere mei, secundum eloquium tuum. Ps. 118, 58.

Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, ô Dieu, pendant tous les siècles des siècles. » Lors donc que nous méditons sur la Nativité, faisons valoir tout ce que Notre-Seigneur a souffert dans la crèche ; si nous méditons sur la Passion, présentons au Père céleste les tourments de la flagellation, du couronnement d'épines et du crucifiement, et ainsi du reste.

La quatrième manière de prier consiste à ne faire aucune demande, ni générale, ni particulière, mais à se contenter de manifester à Dieu les besoins de son âme. Cette réserve peut être l'effet de l'humilité ; pauvres honteux, nous n'osons pas élever la voix. Il est clair que la prière est alors très efficace, car plus nous sommes humbles, plus nous obtenons de la divine Bonté.

Mais cette réserve peut provenir également d'une union d'amour si intime avec Dieu, qu'on se regarde comme sûrement exaucé avant d'avoir parlé ; un véritable ami ne devine et ne réalise-t-il pas les désirs de son ami avant qu'ils ne lui soient manifestés ? Marthe et Marie ne demandèrent pas à Jésus la guérison de leur frère Lazare, mais se contentèrent de lui faire dire : *Voici que celui*

que vous aimez est malade[1]. La très sainte Vierge se contenta de dire à Jésus aux noces de Cana : *Ils n'ont pas de vin*[2]. Mère tout aimante, elle connaissait si bien le cœur de son Fils, qu'après lui avoir exposé le besoin des convives elle se tenait pour exaucée.

1. Domine, ecce quem amas infirmatur. Joan. 11, 3.
2. Deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : vinum non habent. Joan. 2, 3.

CHAPITRE XXVI

Quelles sont les circonstances dans lesquelles il convient surtout de prier?

Il y a quatre circonstances où nous devons insister sur la prière, pendant l'oraison.

En premier lieu, quand nous nous sentons poussés par l'Esprit-Saint à demander une grâce particulière ; c'est en effet le signe ordinaire que Dieu a dessein de nous l'accorder. Pourquoi, en effet, Dieu nous exciterait-il à prier, s'il ne voulait pas nous exaucer?

En second lieu, lorsque nous sentons dans notre âme une consolation spirituelle exceptionnelle. Cette consolation nous avertit que Dieu est près de nous, nous disant, comme un ami et un père tout aimant : « Demande-moi ce que tu veux et je te l'accorderai. » C'est alors que, profitant de notre union spéciale avec Dieu, il convient de lui demander ce qui concerne sa gloire et le bien des âmes.

Il y a des personnes qui, tout inondées de délices spirituelles, s'appliquent uniquement à les goûter. Elles font bien de goûter

des joies pures, mais elles ont tort de les goûter uniquement. Sans doute, il convient de savourer la consolation, puisque Dieu l'envoie afin qu'on s'en nourrisse et qu'on devienne ainsi plus fort pour le servir généreusement; mais il faut, en outre, profiter de ce moment plus favorable qu'aucun autre, afin de prier pour la Sainte Église, le Souverain Pontife qui la gouverne, les prêtres, les religieux, les ouvriers apostoliques. C'est alors qu'il faut demander, à la divine Bonté qui s'incline vers nos âmes, des grâces abondantes pour les grandes œuvres catholiques : propagation de la foi, missions de villes et de campagnes, éducation chrétienne de la jeunesse; c'est l'heure de prier avec instance pour que Dieu soit universellement connu, aimé, servi, glorifié. Nous ne pouvons, en effet, rien faire de plus agréable à Dieu, que de nous occuper des intérêts de sa gloire.

Oh ! qui pourrait dire combien Dieu aime et comble de bienfaits une âme qui lui demande, par ses supplications et ses larmes, la sanctification de son nom, c'est-à-dire qu'il soit de plus en plus connu, loué, vénéré, sur toute la terre ! Combien il chérit une âme qui le conjure, et le jour et la nuit, de faire

régner la justice dans tous les cœurs, afin que tous les hommes deviennent dignes de leur Père qui est dans les cieux ! La prière est alors excellente, car elle s'élève au plus pur amour.

En troisième lieu, il convient de prier dans une désolation spirituelle exceptionnelle ; la prière est alors nécessaire pour ne pas se laisser abattre par la crainte, l'ennui, la tristesse et ne pas céder au découragement. Notre-Seigneur au jardin sera notre modèle ; triste jusqu'à la mort et réduit à l'agonie, il y prolongea sa prière[1].

Enfin, nous devons nous appliquer spécialement à la prière, quand nous sommes sur le point d'entreprendre quelque chose de grand pour la gloire de Dieu. Depuis que le monde a été racheté par la croix, on ne fait rien de signalé au service divin, sans éprouver beaucoup de contradictions ; or, pour les surmonter, il faut une grâce puissante, qui n'est accordée qu'à ceux qui prient. La prière se fera-t-elle alors avec consolation, ou avec désolation ? C'est le secret de Dieu ; mais ce qui est certain ; c'est qu'il faut prier, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui a voulu se

1. Factus in agonia prolixius orabat. Luc, 22, 43.

préparer au combat suprême de sa Passion par la prière.

On le savait dans les siècles de foi : Théodose, avant la bataille d'Aquilée, et Simon de Montfort, avant celle de Muret, passèrent la nuit en prière. La divine sagesse l'a ainsi réglé, afin que, dans ces victoires exceptionnelles, personne ne puisse se glorifier que dans le Seigneur[1].

1. Qui gloriatur, in Domino glorietur. 1 Cor. 1, 31.

CHAPITRE XXVII

De l'offrande.

L'importance de l'offrande, dans l'oraison, vient de ce que le don total de nous-mêmes à Dieu est la perfection à laquelle nous devons tendre pendant la vie et surtout à l'heure de la mort.

Pendant notre vie, nous ne pouvons rien faire de plus excellent que d'imiter Notre-Seigneur s'offrant à son Père, lors de son entrée dans le monde : *Vous n'avez pas voulu d'hostie, ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici, je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté* [1]. Et lorsque le terme de nos jours est arrivé, nous ne pouvons mourir plus saintement qu'en nous offrant à Dieu à l'exemple de Jésus notre divin Sauveur, qui consomma sa vie mortelle en s'offrant à son Père, sur la croix, comme une oblation et une hostie en odeur de suavité [2].

1. Ingrediens mundum dicit hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Heb. 10, 5 et 9.

2. Tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo, in odorem suavitatis. Eph. 5, 2.

A notre offrande il y a un double motif, motif de justice, et motif d'amour. Il est souverainement juste, d'abord, que la créature appartienne totalement à son Créateur ; et, ensuite, la Toute Perfection de Dieu est infiniment digne de ravir notre âme, de telle sorte que nous ne soyons plus à nous, mais à lui.

L'offrande née de l'amour est la plus parfaite, mais elle ne saurait suffire. Dieu qui est la justice essentielle, ne peut l'agréer que si elle repose sur le fondement de son souverain domaine, reconnu et accepté par nous.

Ce n'est pas qu'une âme, inclinée spécialement par l'Esprit-Saint vers le motif de l'amour, ne doive y adhérer sans s'inquiéter d'aucun autre. Mais dans l'absence de motion particulière de la grâce, il ne faut pas mettre de côté le motif de la justice comme moins parfait. En s'inspirant à la fois de ces deux motifs, on suit l'exemple de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; dans l'offrande la plus parfaite qui fût jamais, il s'offrit à son Père, non seulement par amour, mais encore par une juste obéissance. Saint Paul l'affirme : *Il s'est humilié, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix* [1] ; et encore : *Quoiqu'il*

1. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Philip. 2, 8.

fût fils de Dieu, il a appris, par tout ce qu'il a souffert, ce que c'est qu'obéir[1].

Les âmes vraiment pieuses le comprennent instinctivement et ne séparent pas, dans leur offrande, le motif de l'amour de celui de la justice.

L'offrande que nous faisons à Dieu dans l'oraison doit être universelle et sans réserve ; et, pour entrer dans les détails pratiques, nous devons d'abord offrir à Dieu toutes les actions de la journée qui commence, afin qu'avec une intention très pure nous ne cherchions, à l'exemple de Notre-Seigneur, que la gloire et le bon plaisir divins[2].

Nous devons faire encore le sacrifice de notre vie, pour le moment où Dieu jugera convenable de la prendre, et renouveler l'holocauste de nos vœux. Cette pratique est universelle chez les saints et les fervents religieux.

En troisième lieu, acceptons avec résignation et amour les diverses épreuves que la divine Providence nous envoie, comme la maladie, l'humiliation, une décision pénible

1. Et quidem cum esset filius Dei, didicit ex eis quæ passus est obedientiam. Heb. 5, 8.

2. Ego autem non quæro gloriam meam. Ego quæ placita sunt ei, facio semper. Joan. 8,50 et 29.

de l'obéissance, etc. En d'autres termes, offrons-nous pour être immolés sans nous plaindre, à l'exemple de Jésus-Christ, dont Isaïe a dit: *Il s'est offert parce qu'il l'a voulu et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera conduit comme une brebis à la boucherie, et il se taira comme l'agneau sous la main de celui qui le tond* [1].

Enfin offrons les résolutions particulières, actuelles, motivées, que nous avons discutées, dans le cours de la méditation. C'est l'heure de les adopter définitivement par la volonté et de les présenter à la divine Majesté, afin qu'elle daigne les recevoir et les confirmer [2].

1. Oblatus est quia ipse voluit et non aperuit os suum; sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum. Is. 53, 7

2. *Exercices spirituels*. Election, 1er mode, 6e point.

CHAPITRE XXVIII

De la fin de la méditation.

A la fin de la méditation, il faut cesser les réflexions pour s'appliquer aux affections que l'on doit s'efforcer de faire avec le plus de ferveur possible. Les meilleurs actes de ce colloque final sont ceux auxquels on se sent porté par la grâce. Si l'on désire plus de précision, la doctrine commune des saints et des maîtres signale trois de ces actes :

1° Remercier Dieu des grâces qu'il nous a faites pendant la méditation : au début, nous les lui avons demandées ; il est de toute justice de le remercier, après les avoir reçues.

2° Lui présenter nos résolutions. Le but principal de toute méditation est d'offrir à la divine Majesté une vie généreusement réformée, pour sa plus grande gloire. Notre méditation va finir, il ne faut pas oublier la fin que nous nous y sommes proposée.

3° Enfin demander la grâce d'accomplir nos résolutions. Nous ne le pouvons pas sans le secours d'En-haut, et le secours n'est accordé qu'à ceux qui le demandent.

CHAPITRE XXIX

Récollection.

La récollection, pendant les retraites annuelles, dure généralement un quart d'heure[1]. Alors elle comprend deux choses : l'examen et la récapitulation [2].

Parlons d'abord de l'examen.

L'examen doit s'étendre non seulement à la méditation, mais encore à la préparation. Donc, je me demanderai d'abord : Ai-je préparé, ou lu, ou entendu lire les points avec attention ? Me suis-je maintenu ensuite dans le recueillement ? Ai-je repassé brièvement le sujet de la méditation, après le coucher, avant de m'endormir ? Me le suis-je encore rappelé le matin, à mon réveil, éloignant toute autre pensée ?

Puis, passant à la méditation elle-même : Ai-je fait sérieusement les trois actes préliminaires essentiels, savoir : me mettre en la

1. *Exercices spirituels*, 5e addition.

2. Voir le Vénérable Louis Dupont, préface générale aux *Méditations sur les mystères de la foi*, n° 8 ; de l'examen de l'oraison. Voir aussi le P. Roothaan, *Manière de méditer*, ch. 3.

présence de Dieu, l'adorer, demander la grâce du Saint-Esprit ? Pendant tout le cours de la méditation ai-je repoussé les distractions, sans contention, il est vrai, mais aussi sans faiblesse? Ai-je discouru au moyen de l'entendement, au lieu de rester dans la torpeur? Ai-je fait des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, d'adoration, de remerciement, de demande, d'offrande, avec ferveur? Me suis-je maintenu dans le respect intérieur et extérieur à l'égard de la divine Majesté ? Ai-je terminé par un fervent colloque ?

Si ma méditation n'a pas été bonne, je me repentirai et prendrai la résolution de me corriger ; dans le cas contraire, je rendrai grâces à Dieu du succès[1].

La récollection est d'abord un examen ; elle est ensuite une récapitulation.

C'est le moment de repasser dans notre esprit les bons mouvements, les saintes inspirations, les lumières spéciales, les consolations et les goûts spirituels qu'il a plu à Dieu de nous donner pendant notre oraison. Je reviendrai donc doucement sur les pensées qui m'ont frappé davantage, sur les affections

1. S. Ignace, *Exercices spirituels*, 5e addition.

qui m'ont le plus souvent touché pour m'en pénétrer et les goûter mieux. Je reverrai les conclusions pratiques que j'en ai tirées, afin de les graver plus profondément dans ma mémoire et dans ma volonté, et d'en assurer ainsi l'exécution.

Il arrive parfois qu'on trouve alors ce qu'on a cherché en vain dans la méditation même : le goût de la dévotion. L'âme desséchée n'avait pu former aucun bon désir, aucun bon propos, pendant l'oraison, et, maintenant, Dieu, touché de sa persévérance et de son humilité à reconnaître son impuissance, supplée abondamment à tout ce qui a fait défaut.

En dehors des retraites annuelles, on ne peut pas généralement donner un quart d'heure à la récollection. Alors on se contente de faire l'examen.

CHAPITRE XXX

Du moment de la journée le plus propre à l'oraison. Du temps qu'elle doit durer. Du lieu. De la position du corps.

1° Du moment le plus propre pour faire oraison.

Le matin et le soir conviennent le mieux à l'oraison, le matin surtout. Plus l'âme est recueillie, moins elle est préoccupée des affaires extérieures, plus l'oraison se fait avec ferveur. Or, au matin, immédiatement après le lever, les occupations journalières n'ont pas encore commencé ; et le soir avant le dernier repas, toutes les affaires cessent.

Si l'on ne fait oraison qu'une fois par jour, c'est le matin qu'il faut choisir.

2° Durée de l'oraison.

En règle générale, les saints y consacraient leurs moments libres ; mais toutes les âmes ne peuvent imiter cet exemple. Voici une règle qui peut s'appliquer à tous : à celui qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison, une demi-heure par jour ne suffit pas, il faut y consacrer au moins une heure. C'est la

règle adoptée dans presque toutes les communautés religieuses. Dans un bon nombre, on ajoute une demi heure le soir; dans quelques-unes une seconde heure.

Il faut s'en tenir à ce qui est fixé. Toutefois, une âme, spécialement portée par la grâce vers l'oraison, peut, avec permission, faire davantage et y consacrer plus de temps. Les supérieurs ne doivent pas se montrer difficiles pour accorder la permission, si l'attrait est vraiment sérieux et que l'emploi n'en souffre pas.

3° Du lieu convenable pour faire oraison.

Le lieu doit être solitaire, conformément à la doctrine de Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et, ayant fermé la porte, priez votre Père*[1]. Il en résulte que l'oraison doit généralement se faire dans la cellule, ou à l'église. Dans la cellule, la solitude est plus grande et c'est un précieux avantage. Dans l'église, Notre-Seigneur est présent au tabernacle et on prie en commun ; ce sont deux avantages d'un autre genre. Si une règle prescrit de faire l'oraison en commun dans un autre lieu déterminé, c'est là qu'on trouvera la grâce

1. Tu autem cum oraveris intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum. Matth. 6, 6.

de la prière ; si la nécessité, un voyage par exemple, ne nous permet pas de choisir l'endroit le plus favorable, il faut se dire que partout on peut s'entretenir avec Dieu.

4° De la position du corps pendant l'oraison.

La position normale pour faire oraison est de se tenir à genoux ou debout, à l'exemple de Notre-Seigneur : il priait debout dans la plupart des circonstances dont parle l'Évangile, mais il se tint à genoux au jardin des Olives.

On peut se prosterner la face contre terre, pourvu que ce soit pendant peu de temps. Cette position prolongée nuirait à l'oraison, comme l'enseigne Cassien, conformément à la doctrine des Pères du désert.

Notre-Seigneur, là encore, nous donne l'exemple ; au jardin, il commence par se prosterner la face contre terre, puis continue à prier à genoux.

Il ne faut pas s'asseoir, sinon dans le cas de fatigue, et alors il faut éviter la nonchalance.

Les malades peuvent prier couchés sur le dos, les yeux tournés vers le ciel, cette position leur est naturelle ; pour ceux qui n'ont ni maladie, ni infirmité grave, elle ne semble pas convenir.

TROISIÈME PARTIE

ORAISON AFFECTIVE

CHAPITRE PREMIER

Nature de l'oraison affective.
Comment elle admet deux degrés.

L'oraison affective est celle où les actes de la volonté sont plus nombreux que ceux de l'intelligence.

Elle comprend deux degrés : le premier ne requiert pas une consolation spirituelle abondante et convient même à des âmes soumises à l'épreuve de la désolation intérieure ; au contraire, le second exige une consolation intense, que Dieu distribue comme il veut.

Pour entrer dans quelques détails. Dans le premier degré, tout raisonnement proprement dit cesse, mais on y fait cependant quelques courtes considérations, qui suffisent pour nourrir l'entendement. Surtout on y a recours à des réflexions pratiques pour régler sa vie selon Dieu. Par exemple, dans

le mystère de la Flagellation, on fera la considération suivante : « Quelle n'est pas la malice du péché, puisqu'il faut qu'un Homme-Dieu l'expie dans de si effroyables tourments ! Que dois-je faire en retour, pour réparer l'offense faite par mes péchés à la divine Majesté? » Si cette première réflexion ne suffit pas, on pourra en faire une seconde : « Dieu m'a aimé jusqu'à livrer son Fils bien-aimé à de telles souffrances ; comment mon cœur ne se fondrait-il pas de reconnaissance et d'amour? » Et ainsi du reste.

Au contraire, dans le second degré, non seulement tout raisonnement cesse, mais on n'y fait même plus usage de considérations particulières ; l'entendement se contente d'une vue d'ensemble sur le mystère. Ce second degré est également appelé *Contemplation acquise*, par saint Alphonse, et plusieurs autres auteurs. « La méditation ordinaire, dit le saint docteur, produit après un certain temps la contemplation que l'on nomme *acquise*, c'est-à-dire celle qui, d'un seul coup d'œil, connaît les vérités qu'elle ne connaissait auparavant que par un long discours et avec travail[1]. » Ce genre d'oraison est nommé

1. Saint Alphonse, *Homme apostolique*, app. 1, n. 7.

Contemplation, parce que la vue générale du mystère y remplace éminemment toutes les considérations particulières; on ajoute *acquise* parce que ce coup d'œil d'ensemble suppose l'habitude de simplifier les considérations multiples de la méditation.

Voilà pour l'office de l'intelligence; passons aux actes de la volonté, qui constituent la principale partie de l'oraison affective.

Dans le premier degré, les affections se produisent sous le commandement de la volonté et ne sont pas exemptes d'un certain travail; parfois même elles sont très laborieuses, parce qu'elles se font avec une grande répugnance dans la partie sensible. Au contraire, dans le second degré, elles ont lieu toujours avec facilité et douceur : cela tient à la consolation spirituelle intense, que le Saint-Esprit répand dans l'intelligence et la volonté.

En résumé, le premier degré réside dans des considérations particulières et des affections un peu laborieuses; il est à la portée de toutes les âmes pieuses. Le second degré, qu'on nomme aussi contemplation acquise, consiste dans une connaissance générale et amoureuse de Dieu et de ses œuvres, accompagnée d'affections très faciles et

très douces. Il n'est pas à la portée de toutes les âmes pieuses, parce qu'il exige une grâce spéciale que Dieu distribue comme il veut. Néanmoins on ne doit pas le ranger dans l'ordre extraordinaire, parce que l'âme n'y est pas encore parvenue à l'état passif, où elle n'a qu'à recevoir humblement de Dieu la lumière et l'amour.

CHAPITRE II

Quelles sont les âmes auxquelles le premier degré de l'oraison affective est avantageux ?

Toutes les âmes pieuses peuvent, à la rigueur, faire usage de ce premier degré d'oraison affective, mais il n'est pas ce qu'il y a de plus utile à chacune d'elles. Celles qui sont capables de le pratiquer avec fruit peuvent être rangées en trois classes :

Première classe

Elle comprend les âmes qui, s'étant exercées pendant un certain temps à la méditation, sont instinctivement portées à simplifier leur manière de prier.

Elles ont acquis, par leur fidélité à l'oraison méthodique, des connaissances multiples et variées sur les vérités révélées ; maintenant elles ne désirent plus en chercher de nouvelles, mais goûter intérieurement celles qu'elles possèdent déjà. Comment pourront-elles obtenir ce résultat ? Le voici : la foi de ces âmes est devenue plus vive par un long

exercice et leur fait mieux saisir la certitude, la beauté, l'utilité incomparables des mystères de l'Évangile ; il en résulte un attrait nouveau qui les porte à s'y reposer, à en jouir, à s'en nourrir.

Eh! quoi, si un savant ayant trouvé un document précieux, qui confirme l'exactitude d'un fait historique, jouit grandement de sa découverte, comment une âme dont la foi est vive, ne jouirait-elle pas de la connaissance mille fois plus certaine des vérités révélées, qu'elle a sous les yeux? Et si l'avare se repose dans la pensée que ses greniers regorgent de blé, comment une âme éclairée par la lumière de la foi ne se reposerait-elle pas suavement dans l'espérance, infiniment plus sûre, des biens éternels?

Sans doute, ce repos n'est pas exempt de tout travail, car il en faut toujours plus ou moins, pour se maintenir dans la connaissance paisible d'une vérité trouvée ; mais c'est un travail qui ne fatigue pas, parce qu'il est facile, suave et aimé. Sans doute encore, il est dans la nature de l'intelligence de désirer toujours découvrir quelque chose de nouveau, mais il n'est pas difficile à l'âme de rendre cette recherche paisible; toute agitation pénible est ainsi écartée. Telle est

la voie nouvelle, où entre instinctivement l'entendement.

Passons à la volonté. Ces âmes, fidèles à la méditation, ont fait de sérieux progrès dans le divin amour et trouvent maintenant, dans leurs entretiens avec Dieu, une facilité toute nouvelle ; la pente de leur cœur est tournée vers un entretien familier avec lui.

Cette familiarité divine consiste à consulter Dieu dans toutes les affaires de quelque importance ; à répandre dans son sein ses joies et ses tristesses, ses craintes et ses espérances ; à se réjouir de la gloire et de la félicité divines, comme si elles nous étaient propres. Surtout elle réside dans une communication mutuelle de biens, de manière qu'on puisse dire comme Notre-Seigneur à son Père : *Tout ce que j'ai est à vous et tout ce que vous avez est à moi*[1]. O mon Dieu, votre sagesse, votre puissance, votre pureté, votre sainteté, votre bonté et votre amour infinis sont à moi ; je suis assez riche et ne demande rien de plus. Telle est la voie nouvelle où entre la volonté.

Un troisième besoin s'éveille dans une telle âme : c'est une vigilance spontanée pour

1. Mea omnia tua sunt et tua mea sunt. Joan. 17, 10.

éviter les moindres péchés. Elle connaît à la lumière d'une foi vivifiée par l'amour, que ses imperfections sont un obstacle à trouver Dieu dans la paix et, s'armant d'un saint zèle, elle veut les extirper. De là des résolutions discutées et fixées dans un humble et familier entretien avec Dieu.

Enfin cette âme est portée à prier avec une ferveur qui ne se dément pas. Une longue expérience lui a appris qu'on ne peut faire aucun progrès sérieux dans l'union divine, sans une grâce puissante que Dieu n'accorde qu'à ceux qui prient : cette conviction est un poids qui la tire sans cesse vers une prière humble, confiante et persévérante.

En résumé, quand une âme a généreusement persévéré dans la pratique de la méditation, un quadruple attrait s'éveille généralement en elle : le premier est de se reposer doucement dans la connaissance des vérités de foi, le second de converser familièrement avec Dieu, le troisième de se maintenir dans une grande pureté de conscience, le quatrième de persévérer dans une prière pleine d'humilité et de confiance. Il est clair qu'une telle âme doit être encouragée dans sa voie, plus simple et plus parfaite que la méditation méthodique.

Voilà ce qui arrive le plus souvent aux âmes qui ont généreusement persévéré dans l'exercice de la méditation ; il y a cependant des exceptions. Si une âme trouve dans la méditation un moyen plus efficace pour fixer ses facultés en Dieu et se rendre le consolant témoignage qu'elle a pleinement accompli son devoir envers la divine Majesté, on doit respecter son attrait. Les dons du Saint-Esprit sont multiples et variés, et la meilleure voie, pour une âme en particulier, est celle où elle se sent inclinée par l'onction de la grâce.

Deuxième classe

Elle comprend les âmes portées, par nature, aux affections vives du cœur.

Les âmes de cette trempe peuvent aller loin en sainteté, mais à condition de tourner leur besoin naturel d'aimer du côté de Dieu. Quand elles peuvent se rendre témoignage de tendre à n'aimer que Dieu pour Lui et les créatures en Lui, elles doivent entrer, sans arrière pensée, dans l'oraison affective qui leur convient mieux que la méditation.

La première chose qu'elles y ont à faire est de se mettre, avec le plus grand soin,

en la présence de Dieu, considéré non seulement comme Créateur de toutes choses, mais encore plus comme Ami et comme Père. Il faut qu'elles se disent, avec une foi vive, que Dieu, quittant pour ainsi dire le gouvernement de l'Univers, va être tout à elles pendant leur oraison. Voici ce que dit, à ce sujet, sainte Thérèse : « Saint Augustin nous dit qu'après avoir longtemps cherché Dieu dans les objets qui l'environnaient, il le trouva enfin au dedans de lui-même. Méditez à fond cette parole, car il est souverainement utile à une âme, qui a de la peine à se recueillir, de comprendre une telle vérité ; de savoir qu'il n'est pas nécessaire pour elle de s'élever jusqu'au Ciel pour s'entretenir avec son divin Père et trouver auprès de lui ses délices, ni d'élever la voix pour être entendue. Il est si près de nous qu'il entend le moindre mouvement de nos lèvres, la parole même la plus intime. Nous n'avons pas besoin d'ailes pour aller à sa recherche ; mettons-nous dans la solitude, et regardons en nous-mêmes, c'est là qu'il habite. Si sa majesté nous étonne, que sa bonté nous rassure. Parlons-lui avec une grande humilité sans doute, mais aussi avec amour, comme des enfants à leur père, lui exposant avec confiance nos besoins, le

suppliant d'y apporter remède et reconnaissant surtout que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants[1]. »

Tel est le prélude essentiel, qu'on ne doit jamais omettre ; après l'avoir fait avec paix et dévotion, on entre dans le corps de l'oraison. L'âme n'a pas ici la grâce nécessaire pour trouver, dans une connaissance générale et amoureuse de Dieu, une nourriture qui la rassasie ; elle doit donc choisir d'avance un mystère, ou une parole de Notre-Seigneur et faire sur ce sujet quelques considérations très simples, accompagnées de foi, d'admiration et surtout d'amour. Cela n'offre pas de difficultés.

D'abord la foi est douce et facile à une âme menée par la voie des affections, car on admet sans discuter et avec joie tout ce qu'affirme une bouche vénérée et aimée. Les fidèles de Césarée chérissaient saint Basile et sa parole avait un écho infaillible dans leurs cœurs ; le peuple de Constantinople aimait et vénérait saint Chrysostome et, lorsqu'il avait parlé, la cause était jugée. Quant à l'admiration, elle est également suave et facile, car elle naît spontanément de l'amour divin.

1. Sainte Thérèse, *Chemin de la Perfection*, ch. 29, t. III p. 175.

Les disciples de saint François et de saint Ignace aimaient tendrement leurs bienheureux Pères et cette affection si ardente et si pure produisait, par elle-même, une admiration sans rivale. Enfin l'amour ne saurait présenter aucune difficulté à ces âmes généreuses et portées, par nature, à aimer.

Cependant la foi, l'admiration et l'amour ne sont pas les seuls actes auxquels l'âme puisse se livrer ici; il y a d'autres excellentes affections dont elle doit faire usage. Les meilleures sont celles qui sortent spontanément du cœur, sous l'onction du Saint-Esprit; mais le souffle de la grâce fait parfois défaut et il devient alors nécessaire de s'exciter à des affections conformes au mystère choisi. Saint Ignace traite magistralement cette question dans ses exercices spirituels : « S'il s'agit d'un mystère de la vie cachée ou de la vie publique de Notre-Seigneur, on lui dira son amour sans bornes et on s'offrira à le suivre de près, au milieu des plus rudes sacrifices. Dans les mystères de la Passion, on s'excitera à la douleur avec Jésus-Christ dans la douleur, au brisement de l'âme avec Jésus-Christ brisé dans son âme et dans son corps, aux larmes et au sentiment intérieur de tant de maux que Jésus-Christ a soufferts pour

nous. Dans les mystères de la Résurrection, on s'efforcera de ressentir une vive allégresse et une joie intense de la gloire et du bonheur immense de Jésus-Christ Notre-Seigneur[1].

Ce n'est pas tout. Aux affections il faut ajouter la prière proprement dite, ou demande des grâces nécessaires au salut et à la perfection. Dire que ces âmes, menées par la voie de l'amour, sont incapables de prier comme elles le sont de méditer, serait une illusion, car la première condition du véritable amour est l'humilité et cette vertu fait toujours prier. Seulement on doit leur accorder et même leur conseiller de ne pas se contenter du cri du mendiant qui expose sa misère, mais de s'adresser encore plus à Dieu, comme à l'Ami par excellence, qui ne saurait rien refuser à ceux qui vivent de son amour.

Enfin ces âmes doivent rendre leur oraison pratique, c'est-à-dire ordonnée à l'amendement des vices et à l'acquisition des vertus. En effet l'oraison a pour fin l'union divine et il n'y a pas de véritable union sans pureté de conscience. La voie d'amour, où ces âmes sont entrées, leur suggérera instinctivement

1. *Exercices spirituels*, préludes des trois premières semaines.

de prendre leurs résolutions non seulement par voie de discussion, mais encore par le moyen d'une entière ouverture de cœur avec Dieu, qu'elles consultent comme un Ami et un Père.

Les âmes dont nous parlons, ne sont pas exemptes de l'épreuve des distractions et de l'aridité spirituelle. Le remède ne saurait être de recourir à des réflexions dont elles sont peu capables ; un excellent moyen indiqué par les maîtres est d'avoir recours à des prières vocales. Les plus autorisées se trouvent dans les Psaumes inspirés, dont les saints et Notre-Seigneur lui-même ont fait un merveilleux usage ; nous ne pouvons rien faire de mieux que de les imiter.

Le Psaume *Benedic, anima mea, Domino*[1] offrira à ces âmes les plus excellents accents de la reconnaissance : *Mon âme, bénis le Seigneur et que tout ce qui est en moi bénisse son saint Nom. Mon âme bénis le Seigneur et n'oublie pas ses nombreux bienfaits. C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités. C'est lui qui délivre ta vie de la mort, qui te couronne de bonté et de miséricorde. C'est lui qui comble de biens tes désirs.*

1. Ps. 102.

Le Psaume *Dominus illuminatio mea*[1] leur présentera le cantique de la parfaite espérance: *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le rempart de ma vie, devant qui tremblerai-je? Qu'une armée vienne camper contre moi, mon cœur ne craindra point; que le combat s'engage contre moi, j'aurai toujours confiance.* Enfin on trouvera dans le Psaume *Voce mea ad Dominum clamavi*[2] une prière si parfaite que le saint stigmatisé de l'Alverne a voulu rendre le dernier soupir en le récitant : *J'ai élevé ma voix pourcrier vers le Seigneur. Je répands ma prière en sa présence et j'expose devant lui ma tribulation. Il ne me reste aucun moyen de fuir et nul ne cherche à sauver ma vie; j'ai crié vers vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants... Tirez mon âme de sa prison, afin que je bénisse votre nom; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me donniez ma récompense.*

Il est rare que ces paroles inspirées par l'Esprit Saint, prononcées lentement, dévotement, en s'efforçant de se les approprier et

1. Ps. 26.
2. Ps. 141.

d'en goûter l'onction, ne relèvent pas une âme désolée.

Si cependant cette âme préfère réciter avec dévotion les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de remerciement, d'abandon, de conformité au bon plaisir divin et ainsi du reste, on doit respecter son attrait.

Troisième classe

Elle comprend les âmes ferventes, éprouvées par une désolation spirituelle de longue durée. Il ne s'agit ici que d'âmes ferventes, car celles qui ne le sont pas n'ont d'autre remède que de sortir de leur tiédeur; de plus il faut que l'épreuve soit prolongée, car ce que nous allons dire ne convient pas à la désolation passagère [1].

Entrons dans la question. Saint Ignace définit ainsi la désolation spirituelle : « Les ténèbres et le trouble de l'âme, l'inclination aux choses basses et terrestres, les diverses agitations et tentations qui la portent à la défiance, et la laissent sans espérance et sans amour, triste, tiède, paresseuse et comme séparée de son Créateur et

1. Voir la quatrième partie, ch. 2, p. 239.

Seigneur[1]. » Puisque l'âme est dans les ténèbres et dans le trouble, le raisonnement aurait peu de prise sur son entendement et elle ne doit pas s'efforcer de méditer. Le genre d'oraison qui lui convient est indiqué par les fins mêmes que Dieu se propose, en la purifiant et la sanctifiant, au moyen de peines intérieures.

La première fin est de convaincre l'âme de son néant et de l'obliger ainsi à mettre en Dieu toute sa confiance. Pour reconnaître franchement sa totale impuissance, l'âme n'a pas besoin de raisonner, car la connaissance expérimentale qu'elle a de son extrême faiblesse l'éclaire incomparablement plus que tout discours suivi. Quant à ce qui est de mettre en Dieu son entière confiance, l'âme doit sans doute se rappeler les promesses infaillibles de son Créateur et l'amour constant de Dieu son Père, qui la cache dans la prunelle de son œil; mais les ténèbres dont elle est enveloppée, la tristesse dont elle est pénétrée, la prostration dont elle est accablée l'empêchent de saisir la force de ces considérations. Finalement, l'âme sent instinctivement que les actes d'une entière

1. Saint Ignace. *Exercices spirituels*, discernement des esprits, 1re semaine, 4e règle.

confiance et d'un abandon pleinement filial sont plutôt du ressort de la volonté que de l'intelligence et elle se sent portée à dire et redire avec l'Apôtre : *Je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la force de Jésus-Christ apparaisse en moi*[1]. On doit respecter et encourager cet attrait.

La seconde fin est de conduire l'âme accablée par la vue pénétrante de ses péchés, même simplement véniels, à confesser sans réserve la justice de ses peines. Pour y parvenir, elle doit, sans doute, considérer la malice du péché et la grâce insigne de l'expier en ce monde ; mais ces réflexions produisent généralement peu d'effet, à cause des ténèbres où elle est plongée. D'instinct cette âme cruellement affligée se tourne vers le Calvaire, pour dire avec le saint pénitent qui y acheva son purgatoire en un instant : *Je suis justement châtiée, car mes péchés l'ont mérité, mais Lui (Jésus) qu'a-t-il fait de mal*[2] ? C'est encore une pente du cœur, où l'âme doit être soutenue.

La troisième fin est d'amener l'âme

1. Gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. 2 Cor. 12, 9.

2. Nos quidem juste, nam digna factis recipimus : hic vero nihil mali gessit. Luc. 20, 41.

éprouvée à espérer héroïquement contre l'espérance. Ce serait téméraire de ne pas faire revivre le souvenir des promesses divines qui assurent la victoire à ceux qui sont dans la tribulation; mais ces considérations sont enveloppées de doutes et d'obscurité, qui leur enlèvent une grande partie de leur efficacité. Finalement, l'âme n'y trouvant pas pleinement ce qu'elle cherche, se tourne instinctivement vers Jésus en croix et dit avec lui: *Mon Père je remets mon âme entre vos mains*[1]. Cet abandon entier entre les bras de Dieu est la seule oraison où elle trouve une paix qui suffit, en attendant l'heure de la consolation. Ici encore il faut pleinement approuver.

La quatrième fin est d'élever l'âme à une haute sainteté, par une entière conformité au bon plaisir divin. Sans doute elle ne saurait, sans témérité, négliger des réflexions sérieuses sur ce point fondamental. Qu'elle considère donc qu'il n'y a rien de plus grand, ni sur la terre ni dans le Ciel, que d'accomplir en tout la très sainte volonté de Dieu. Qu'elle se rappelle que le Verbe Incarné nous l'a enseigné en disant : *Je suis descendu du*

1. Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Luc. 23, 46.

Ciel non pour faire ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé[1]. Néanmoins la nuit où l'âme est plongée l'empêche de comprendre toute la force de ces paroles. Fatiguée par d'inutiles efforts, elle quitte instinctivement tout raisonnement, pour se rendre au jardin des olives et dire avec Jésus agonisant: *Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne*[2]. C'est dans cette perte totale de sa volonté en la volonté divine, que réside la sublime perfection où le Saint-Esprit la convie, par le moyen de longues épreuves spirituelles. Il est clair qu'on doit l'encourager.

Enfin l'âme, soumise à la double épreuve de la séparation sensible de Dieu et des assauts diaboliques, ne saurait oublier qu'elle ne peut en sortir victorieuse, sans une grâce puissante que Dieu n'accorde qu'à ceux qui prient. Dès lors un cinquième acte s'impose à elle pendant l'oraison, c'est de prier avec humilité, confiance et persévérance, en faisant valoir les mérites infinis de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qu'elle ait également recours à l'intercession de la très sainte Vierge

1. *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me.* Joan. 6, 38.
2. *Pater, non mea voluntas sed tua fiat.* Luc. 22, 42.

Marie, consolatrice des affligés. On doit, au besoin, le lui rappeler.

Pour conclure : lorsqu'une âme fervente est soumise à une désolation spirituelle de longue durée, elle se plaint généralement de ne pouvoir plus méditer.

L'opinion commune des saints et des maîtres est qu'il faut la croire et lui conseiller de faire, pendant son oraison, les cinq actes suivants : reconnaître son impuissance, confesser la justice de sa peine, espérer malgré ses défaillances, se conformer pleinement au bon plaisir divin et prier avec persévérance. Ce sont les actes dont nous venons d'exposer l'importance ; ils appartiennent tous à l'oraison affective.

CHAPITRE III

Nature du second degré de l'oraison affective.

Il arrive parfois qu'après avoir médité, et même dès le début de l'oraison, l'on se sent incliné à quitter toutes les considérations particulières, pour leur substituer une vue d'ensemble, amoureuse et accompagnée d'affections très faciles et très douces. Cet attrait est le résultat d'une lumière abondante répandue par le Saint-Esprit, sur une vérité révélée et d'un embrasement où l'âme, enflammée par l'amour de son Créateur et Seigneur, en vient à ne savoir plus aimer aucun objet créé sur la terre pour lui-même, mais uniquement dans le Créateur de toutes choses.

Alors, d'après la doctrine commune des saints et des maîtres, elle doit suivre la motion divine. Voici ce que dit à ce sujet saint François de Sales : « Il vous arrivera quelquefois, qu'incontinent après la préparation, vostre affection se treuvera toute esmeüe en Dieu : Alhors, Philotée, il luy faut lascher la bride, sans vouloir suivre la

méthode que je vous ay donnée; car bien que pour l'ordinaire, la considération doit précéder les affections et résolutions, si est-ce que le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne deves pas rechercher la considération, puisqu'elle ne se fait que pour esmouvoir l'affection... C'est une règle générale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser tousjours sortir quand elles se présentent[1]. »

Ici l'habitude de la méditation fait beaucoup : un savant, qui a longtemps étudié l'histoire d'un siècle, en pénètre mieux les questions en un jour qu'un commençant ne le ferait en un mois; de même de longues réflexions précédentes sur un mystère permettent à l'âme d'oraison d'en faire revivre en un instant les diverses merveilles. Quant à la volonté, lorsqu'on s'est longtemps exercé à des actes d'amour, d'adoration, de louange, d'abandon, il est clair qu'on parvient à les faire avec plus de promptitude, de facilité et de douceur. Néanmoins cette habitude ne suffit pas pour parvenir au second degré de l'oraison affective, car la vue d'ensemble, qu'on y rencontre, est totalement

1. *Introduction à la vie dévote*, 2e p., c. 8. Ed. d'Annecy, t. III, p. 85.

supérieure, à celles que se procurent les plus grands savants et les affections y sont incomparablement plus faciles, ardentes et douces, que dans la méditation. Il faut donc une grâce spéciale, que Dieu distribue comme il veut et n'accorde généralement qu'aux âmes ayant fait de sérieux progrès dans l'abnégation, les vertus solides et la méditation.

Cette grâce spéciale n'est cependant pas extraordinaire, parce qu'elle n'appartient pas à l'ordre passif, où l'âme n'a qu'à recevoir les eaux vives de la connaissance et de l'amour que le Saint-Esprit répand en elle. Dans la contemplation passive, dit saint François de Sales, « la volonté ne fait aucune autre chose, si non recevoir l'ayse et la satisfaction que la présence du Bien aymé luy donne[1]. » Il est manifeste que ce n'est pas le cas actuel.

Les exemples sont particulièrement utiles pour comprendre ce genre d'oraison; je vais en citer quelques-uns :

Je jette les yeux sur le divin Enfant dans la crèche et, après avoir médité sur cette simple pensée : « Le roi du Ciel est couché sur la paille par amour pour moi », je me sens

1. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, l. 6, ch. 8, édit. d'Annecy, p. 331.

porté à ne plus réfléchir mais à l'aimer en retour ; des sentiments de louange, d'adoration, de remerciement, d'offrande s'élèvent suavement dans mon âme : enfin, au milieu d'une paix amoureuse et céleste, le désir ardent de le suivre de près naît spontanément dans mon cœur. Ce qui me semblait pénible m'apparaît doux et facile et, entraîné par la douceur de l'amour, je prends la résolution d'imiter le divin Maître, en supportant avec lui la pauvreté, l'humiliation, les souffrances de toute sorte. Voilà le second degré de l'oraison affective ou contemplation acquise.

Prenons un second exemple, où l'office de l'intelligence est simplifié, car il consiste à se mettre dès le début en présence de Dieu, notre souverain bien. Peu à peu l'âme en vient à ne savoir plus aimer aucun objet créé sur la terre pour lui-même, mais uniquement dans le Créateur de toutes choses; elle sent une joie intérieure qui l'attire aux choses célestes, et, dans une délicieuse paix, elle parle à Dieu comme un enfant à son père, un disciple à son maître, un ami à son ami, un vassal à son roi, un pauvre à un riche, un ignorant à un savant. Elle loue Dieu de ce qu'il est Dieu, c'est-à-dire de ce qu'il

possède toutes les perfections dans un degré infini et se suffit pleinement à lui-même; bientôt la louange n'est plus suffisante et des désirs ardents de se signaler au service divin naissent spontanément dans le cœur. L'âme, autrefois faible et craintive, se sent maintenant pleine de vigueur et de courage; des forces nouvelles lui sont venues et elle peut dire, en se donnant à Dieu sans réserve : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Dieu qui vit en moi. » C'est un nouvel exemple de contemplation acquise.

Voici un troisième exemple où le langage du cœur devient lui-même plus simple, car il consiste dans une affection unique plusieurs fois répétée. Après avoir réfléchi quelque temps sur cette pensée : « Dieu aime toujours ceux qui l'aiment et les prend sous sa protection », je sens que tout raisonnement cesse et je suis porté à dire et redire : « Mon Dieu, je ne veux plus penser qu'à vos intérêts et vous penserez aux miens. » Puis le temps s'écoule et, loin d'éprouver de la satiété à répéter les mêmes mots, j'y trouve une facilité et une douceur croissantes. C'est encore une excellente oraison affective, ou contemplation acquise.

Je termine par la description pleine de vie

et de piété, que saint François de Sales nous a donné de la contemplation acquise, dans son admirable traité de l'amour de Dieu : « On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes : ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres précieuses dont elle est composée, l'une après l'autre ; ou bien, après avoir considéré ainsi toutes les pièces particulières, regardant tout l'esmail d'icelles ensemble d'une seule et simple vue. La première sorte ressemble à la méditation en laquelle nous considérons, par exemple, les effectz de la miséricorde divine, pour nous exciter à son amour; mais la seconde est semblable à la contemplation, en la quelle nous regardons, d'un seul trait arresté de notre esprit, toute la variété des mesmes effectz comme une seule beauté composee de toutes ces pieces qui font un seul brillant de splendeur. Nous contons en meditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mistere, mais en contemplant nous en faysons une somme totale[1]. » Quant aux affections amoureuses faciles et douces, qui sortent spontanément du cœur, le saint docteur cite comme

1. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, l. 6, ch 5, p. 319. Ed. d'Annecy.

exemples : « Saint Augustin prononçant secrètement en son âme, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses : O bonté, bonté! O bonté toujours nouvelle! et saint François qui passa toute la nuit en ces paroles : O Dieu vous êtes mon Dieu et mon tout[1]. »

Les âmes qui ont reçu la grâce de l'oraison affective ne sont pas exemptes de l'épreuve des distractions; elles ont deux moyens pour les combattre : le premier est de donner une plus large part aux réflexions; l'intelligence ainsi occupée n'est plus portée à chercher un aliment dans les pensées profanes. L'âme redescend alors humblement à la méditation.

Le second moyen est de revenir doucement aux actes de la volonté; c'est la manière de résister que saint François de Sales conseillait à sainte Jeanne de Chantal. « Gardez-vous, lui dit-il, des fortes applications de l'entendement, puisqu'elles vous nuisent, non seulement au reste, mais à l'oraison même, et travaillez toujours autour de votre cher objet avec les affections, tout simplement et le plus doucement que vous pourrez. Il ne se peut faire que l'entendement ne fasse

1. Ibid. p. 320

quelques fois des élancements... il faut s contenter que, vous en apercevant, vous retourniez aux simples actions de la volonté [1]. » L'âme se maintient alors dans la contemplation acquise.

L'expérience seule peut apprendre ce qu'il y a de meilleur pour une âme en particulier.

1. Saint François de Sales. *Lettre du 16 janvier 1611*. Migne, t. V, p. 738.

CHAPITRE IV

Avantages du second degré de l'oraison affective.

Le second degré de l'oraison affective, ou contemplation acquise, offre quatre principaux avantages :

D'abord il produit un grand détachement des vanités de la terre. Après avoir bu à une source limpide, on n'éprouve plus que du dégoût pour l'eau fangeuse des citernes; ainsi après avoir goûté les joies pures de l'oraison affective, on n'a plus que du mépris pour ce que le monde estime : les richesses, les honneurs, les jouissances de l'esprit et des sens.

Un second avantage est de nous donner une haute idée de la perfection infinie de Dieu, bien unique qui renferme en lui tous les biens.

La foi est le fondement de toutes les manières de connaître Dieu dans l'oraison, et elle garde toujours le premier rang en certitude et dignité; mais elle est obscure et peut être éclairée de deux manières, par le raisonnement et par la douceur de l'amour

que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs. Ce second moyen est le plus parfait. On peut, en effet, se faire une idée de l'excellence d'un arbre, en lisant les descriptions qui en ont été faites, mais on y parvient mieux en goûtant la saveur de son fruit; de même on peut connaître la perfection infinie de Dieu, en réfléchissant sur ses différents attributs, mais on y remonte plus excellemment, en expérimentant la suavité ineffable du saint amour qu'il allume dans nos cœurs. « Dans l'amour de Dieu, dit saint Bonaventure, la connaissance est unie au goût; la meilleure manière, en effet, de connaître Dieu est d'expérimenter la douceur de son amour. Ce mode de comprendre est bien plus excellent, plus noble et plus délectable que la recherche par voie de raisonnement[1]. » On le trouve, il est vrai, d'une certaine manière dans la consolation spirituelle du premier degré de l'oraison affective, mais il est spécialement le partage du second, où le pur amour divin est admirablement facile et doux.

1. In amore Dei ipsi gustui conjuncta est cognitio. Optimus enim modus cognoscendi Deum est experimentum dulcedinis; multo etiam excellentior et nobilior et delectabilior est quam per argumentum inquisitionis. *Sent.*, l. 3, dist. 35, a. 1, q. 2. Vivès, 1876, t. V, p. 112, 5.

Le troisième avantage est de faire goûter à l'âme la douceur infinie de la Divinité.

L'amour que le Saint-Esprit répand maintenant dans le cœur est à la fois doux et fort, paisible et ardent, brûlant et délicieux. Néanmoins quand une âme a l'habitude de voir et d'aimer Dieu dans toutes les créatures, elle ne saurait se contenter de ces délices créés : instinctivement elle s'élève jusqu'à Dieu qui en est l'auteur; instinctivement elle goûte la suavité ineffable de la Divinité, dans la suavité de l'amour répandu dans son cœur.

Quand une brise, embaumée par un jardin lointain, souffle sur un essaim, les abeilles aspirent et goûtent, dans la douceur de la brise, la douceur des fleurs. Ainsi en est-il ici pour l'âme dans l'oraison : la brise parfumée est le saint amour répandu par le Saint-Esprit et le jardin fleuri n'est autre que Dieu lui-même.

Bientôt les élans de l'amour ne peuvent plus être contenus dans l'intime du cœur et s'exhalent en affections de ce genre : « O mon Dieu, tout mon bonheur est que vous soyez infiniment heureux... Mon unique gloire est que vous soyez infiniment glorieux... Toute ma félicité est que vous jouissiez éternellement de vos perfections infinies, etc. » Tel

est, dit saint Alphonse de Liguori, l'acte de charité le plus parfait qu'on puisse faire dans l'oraison ; il faut s'y arrêter.

Comment y parvenir ? Les saints et les maîtres nous disent communément que cela s'obtient par de courts et fervents élancements de cœur, dont la fréquence est réglée par l'onction du Saint-Esprit. Par exemple, on pourra dire, par intervalles plus ou moins prolongés : O mon Dieu, que vous êtes beau, vous êtes la beauté même !

Combien vous êtes glorieux, vous êtes la gloire même !

Que votre voix est douce, elle est la douceur même !

Et vous daignez être mon Père !

Et vous êtes mon Ami !

Quand ces affections spontanées commencent à languir, il convient de recourir à quelques versets brûlants de la Sainte Écriture. Saint Bonaventure conseille le *Cantique des Cantiques*, livre par excellence de l'amour divin[1] ; mais on peut également recourir aux *Psaumes* et aux *Épîtres de saint Paul*. Voici, entre beaucoup d'autres, quelques versets bien propres à entretenir l'union d'amour :

1. Saint Bonaventure. *Itinéraire de l'âme à Dieu*, ch. 4.

Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel? et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Ma chair et mon cœur sont dans la défaillance, ô Dieu de mon cœur (Ps. 72, 25). — *Mon âme a refusé toute consolation; je me suis souvenu de vous, ô mon Dieu, et j'ai trouvé la joie* (Ps. 76, 3). — *Que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour vous* (*ô mon Dieu*) (II Cor. 5, 15). — *Je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec vous* (Philip. 1, 23). Enfin, quel que soit le mode, ces élans enflammés d'une âme, qui ne se complaît plus qu'en Dieu, sont admirablement propres à lui faire goûter la suavité infinie de la Divinité.

Sans doute, cette sainte complaisance, où l'on goûte la douceur infinie de Dieu, peut aussi s'obtenir, d'une manière analogue, dans le premier degré de l'oraison affective, mais pas avec la perfection dont nous parlons ici. C'est pour cette raison que la plupart des maîtres regardent le sentiment ineffablement suave des perfections divines, comme étant propre au second degré de l'oraison affective, ou *Contemplation acquise*.

Le quatrième avantage est une paix et un élan admirables, communiqués à l'âme, dans tout ce qui touche au service divin.

« C'est peu, dit saint Augustin, d'être entraîné par la volonté, si on ne l'est également par le plaisir. Qu'est-ce qu'être entraîné par le plaisir? *Mettez vos délices dans le Seigneur et il vous accordera les demandes de votre cœur*... Est-ce que les sens corporels ont leurs plaisirs propres, tandis que l'esprit est privé des siens? Si l'esprit n'a pas de délices, comment est-il dit : *Les enfants des hommes espéreront à l'abri de vos ailes, ils seront enivrés par l'abondance de votre maison et vous les ferez boire au torrent de vos délices*... Donnez-moi quelqu'un qui aime et il sent ce que je dis, donnez-moi quelqu'un qui désire la fontaine de l'éternelle patrie, qui ait faim, qui vive comme pèlerin dans cette solitude, qui ait soif, qui soupire après cette source vive, et il sait ce que je dis. Mais si je parle à quelqu'un qui est froid, il ne comprend pas mon langage.[1] »

Saint Ignace dit, dans le même sens :

« Avec cette divine consolation, toutes les peines se changent en plaisir, et toutes les fatigues en repos. Pour celui qui chemine avec cette ferveur, cette chaleur et cette consolation intérieure, il n'est point de fardeau

1. Saint Augustin, *Traité 26 sur saint Jean.*

si grand qu'il soit, qui ne lui devienne léger; il n'est ni pénitence, ni genre de travail, si grand qu'il puisse être, qui ne lui soit d'une extrême douceur[1]. »

Saint Jean de la Croix, parlant de ce genre de consolation, s'exprime ainsi : « Tout est douceur pour cette âme, elle goûte avec suavité le lait des faveurs spirituelles; pas l'ombre de peine dans toutes les choses de Dieu... son bonheur consiste à passer de longues heures en oraison, peut-être même des nuits entières; les pénitences font sa joie, les jeûnes son plaisir; sa consolation est de fréquenter les sacrements et de boire à longs traits à la coupe des consolations divines[2]. »

L'*Imitation de Jésus-Christ* dépeint ainsi l'élan d'amour dont nous parlons ici[3] :

« Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux que l'amour, rien de plus fort, de plus élevé, de plus étendu, de plus agréable, de plus rempli, ni de meilleur; parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées.

1. Saint Ignace. Lettre 8, trad. Bouix, p. 41.
2. Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, l. 1, ch. 1. Oudin, 1880, t. III, p. 242.
3. *Imitation de Jésus-Christ*, l. 3, ch. 5.

« Celui qui aime vole, court et est dans la joie ; il est libre et rien ne le retient : il donne tout pour le tout et possède tout dans le tout, parce qu'il se repose au-dessus de toutes choses dans le seul et souverain bien d'où découlent et procèdent tous les autres biens. Il ne regarde pas aux dons ; mais il s'élève au-dessus de tous les biens, pour ne voir que celui qui les donne. »

« Souvent l'amour ne garde point de mesure, mais son ardeur l'emporte au delà de toute mesure. L'amour ne sent point sa charge, il ne compte point le travail, il veut faire plus qu'il ne peut, et ne s'excuse point sur l'impossibilité, parce qu'il croit que tout lui est permis et possible. Ainsi il est capable de tout ; et pendant que celui qui n'aime point se décourage, celui-là exécute bien des choses et les achève. » Cette page célèbre de *l'Imitation* convient à toutes les âmes qui se donnent à Dieu sans réserve ; néanmoins elle trouve une application toute spéciale dans la contemplation acquise, où les peines se changent en plaisir et les fatigues en repos.

La conclusion évidente de tout ce que nous venons de dire est que ce genre d'oraison produit des fruits spirituels d'un très grand prix.

CHAPITRE V

Précautions à prendre dans le second degré de l'oraison affective

Le second degré de l'oraison affective, ou contemplation acquise, ne va pas sans donner prise à plus d'une illusion, si l'on n'a pas recours à des précautions convenables. Indiquons rapidement les principaux dangers et les remèdes à employer pour s'en préserver :

Un puissant moyen de se purifier de ses péchés et de ses inclinations terrestres est de considérer attentivement la laideur du péché, son châtiment en ce monde et en l'autre, l'obstacle qu'il met entre Dieu et l'âme, le bonheur de celui qui, ayant brisé les liens de ses passions, s'écrie avec le prophète : *O Dieu, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louanges*[1]. L'âme qui omet les considérations particulières, sans y être excitée par la motion du

1. Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. Ps. 115, 16, 17.

Saint-Esprit, se prive de ce secours et n'arrivera pas à se purifier entièrement de ses fautes et de ses mauvais penchants.

Passons à l'acquisition des vertus. Quel courage ne trouve-t-on pas, pour y parvenir, dans la considération attentive de la beauté qu'elles communiquent à l'âme, de la récompense ineffable qui leur est préparée dans le ciel, du regard de complaisance qu'elles attirent de la part de Dieu ! Quel élan pour la vertu ne puise-t-on pas dans la méditation prolongée sur la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont l'exemple tout aimable nous subjugue et nous entraîne ! Celui qui se dispense de méditer, quand il pourrait encore le faire facilement, se prive de ce puissant secours et ne parviendra pas à posséder pleinement les vertus solides.

« Généralement parlant, dit saint François de Sales, il faut faire que toutes les filles commencent par la méthode d'oraison qui est la plus seure, et qui porte à la réformation de vie et changement de mœurs, qui est celle que nous disons qui se fait autour des mystères de la Vie et de la Mort de Nostre-Seigneur : on y marche en assuerance. Il se faut donc appliquer tout à la bonne foy autour de nostre Maistre, pour apprendre ce

qu'il veut que nous fassions[1]. » Cet inconvénient et les deux suivants n'existent pas dans le premier degré de l'oraison affective, où les réflexions, quoique très simples, sont cependant suffisantes pour éviter le danger.

De plus, pour être parfait, il faut quitter ses idées humaines pour prendre les idées de Dieu, qui nous dit dans Isaïe : *Mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies ; car autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées*[2].

Or, cette transformation s'obtient par la réflexion, où l'entendement se dépouille de sa manière de voir humaine, pour prendre une manière de voir divine. L'esprit humain dit : bienheureux les riches, bienheureux ceux qui se réjouissent, bienheureux ceux qui ont de nombreux amis ; l'esprit divin dit à l'opposé : bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. C'est en réfléchissant qu'on se convainc de la fausseté

1. 18e Entretien spirituel. Edit. d'Annecy, t. VI, p. 350.

2. Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ, dicit Dominus. Quia sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris et cogitationes meæ a cogitationibus vestris. Is., 55, 8, 9.

du premier esprit et de la vérité du second. De même, considérant à loisir, que la pauvreté est le trésor avec lequel on achète le ciel, que c'est elle qui nous détache de la terre pour nous unir à Dieu, nous arrivons peu à peu à quitter l'esprit du monde, pour prendre l'esprit de l'Évangile. Celui qui néglige trop vite la réflexion, s'expose à ne jamais rendre divine sa manière de voir, et, par suite, à ne jamais réaliser cette parole du divin Maître : *Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux* [1].

Enfin, de même qu'un feu ardent ne s'élève que si, préalablement, on a amassé du bois et formé un bûcher ; de même, pour que le cœur produise des affections enflammées, il faut que l'intelligence se soit livrée à la réflexion. La volonté n'est régulièrement excitée que par les actes de l'entendement et, négliger la réflexion, c'est s'exposer à n'avoir que des affections tièdes dans l'oraison.

Je sais, il est vrai, que le souffle du Saint-Esprit est plus puissant que de nombreuses considérations, pour embraser le cœur du feu de l'amour divin ; mais est-on sûr d'avoir

1. Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. Matth. 5, 48.

cette motion spéciale de la grâce ? L'illusion est possible et là est le danger.

Saint François de Sales écrivait, le 8 juin 1606, à sainte Jeanne de Chantal, encore dans le monde : « J'ay pensé sur ce que vous m'escrivites que Monsieur N. vous avait conseillé de ne point vous servir de l'imagination ni de l'entendement... Si vostre volonté, sans violence, court avec ses affections, il n'est pas besoin de s'amuser aux considérations ; mais parce que cela n'arrive pas ordinairement à nous autres imparfaitz, il est force de recourir aux considérations encor pour un peu[1]. »

Je sais encore que, lorsqu'une âme a acquis dans un degré éminent les vertus solides de foi, d'espérance, de charité et autres, la plus petite considération suffit pour lui en faire produire les actes excellemment. Dans une armée, où les vétérans ont été formés à la bravoure, le moindre mot du chef produit plus d'élan qu'une longue harangue n'en donne aux conscrits ; de même une âme qui a acquis le mépris de ce qui passe et contracté l'habitude de ne vivre que pour Dieu, fait, après un instant de réflexion, des actes d'espérance, d'amour, de louange, d'adoration et

1. Saint François de Sales. Edit. d'Annecy, t. XIII, p. 183, 184.

autres qui sont très parfaits. Mais est-on bien sûr d'avoir déjà les vertus solides dans ce haut degré ? Là encore l'illusion est possible.

Cependant, il ne faut pas pousser les précautions à l'excès ; ce serait une pusillanimité déplorable, ayant pour triste effet de priver certaines âmes de grâces très précieuses pour la sanctification propre et le zèle apostolique. Quand une âme pressée par la grâce, et qui a déjà fait de sérieux progrès dans la vertu, trouve, dans cette oraison affective, un puissant secours pour croître dans le mépris de ce qui passe et le désir des biens éternels ; quand elle y puise un véritable élan pour mieux louer, respecter et servir Dieu en un mot pour avancer dans le divin amour, on doit l'encourager dans sa voie, qui est plus élevée et plus féconde en fruits de sainteté.

CHAPITRE VI

Dans quelles limites peut-on simplifier le second degré de l'oraison affective?

Peut-on dans ce second degré, qu'on nomme aussi contemplation acquise, restreindre à la fois les réflexions et les affections, de sorte que l'âme demeure dans une attention générale et amoureuse à Dieu, sans faire d'autres actes distincts de la volonté, tels que l'offrande, l'abandon, l'amour, l'espérance, l'humilité, la reconnaissance, etc... ? Voilà la question.

Je réponds que cela ne saurait se faire. En effet si l'on supprime à la fois les réflexions et les affections, il ne reste plus qu'une connaissance confuse de Dieu, utile, jusqu'à un certain point, pour maintenir l'âme en la divine présence, mais insuffisante pour l'unir pleinement à Dieu. Et qu'on ne dise pas que cette attention générale et amoureuse contient éminemment les autres actes distincts de la volonté qu'on pourrait faire. Le regard simple sur Dieu, qui remplace toutes les affections particulières, existe dans la

contemplation passive ou extraordinaire, mais non dans la contemplation acquise ou ordinaire dont nous parlons ici.

Ecoutons saint Alphonse de Liguori[1] : « Dans le repos contemplatif (acquis) quelques mystiques disent que, bien que cette oraison soit naturelle, néanmoins l'âme doit s'abstenir, non seulement de la méditation, mais encore des actes de la volonté, savoir : des actes d'amour, d'offrande, d'abandon, etc., et demeurer seulement dans une certaine vigilance d'amour et attention à Dieu, sans faire aucun autre acte. Mais je ne puis en aucune façon adhérer à de pareilles rêveries. » Puis le saint docteur, répondant à l'objection que saint François de Sales a donné à sainte Jeanne de Chantal le conseil de ne faire aucun acte distinct pendant son oraison, s'exprime ainsi : « Il est vrai que saint François de Sales a donné à la bienheureuse Jeanne de Chantal le conseil de ne pas répéter de nouveaux actes dans son oraison, quand elle se sentirait unie à Dieu ; mais pourquoi ? Parce que la Bienheureuse était déjà parvenue à la contemplation passive. »

1. Saint Liguori, *Homo apostolicus*, app. 1, n° 7.

D'après le saint docteur, cette contemplation passive n'est nullement nécessaire pour parvenir à la perfection et peu d'âmes d'oraison en sont gratifiées[1].

1. Saint Alphonse, *Homme apostolique*, app. 1, n° 16.

CHAPITRE VII

Élévations fréquentes du cœur à Dieu.

L'heure d'oraison du matin ne suffit pas pour maintenir dans la ferveur; elle doit être suivie d'élévations de l'âme à Dieu, de retraites intérieures, de tendres aspirations, d'oraisons jaculatoires ferventes. Voici plusieurs raisons bien propres à justifier cette assertion fondamentale.

L'élan est donné par la méditation, il faut y correspondre en mettant à exécution des choses pénibles à la nature. Comment rendre légère cette tâche laborieuse? L'onction qui adoucit toute peine s'obtient par de fréquentes élévations du cœur à Dieu.

De plus un fils vraiment digne de ce nom ne se contente pas du repas de famille et de l'heure qui suit; il profite encore de cent occasions journalières, pour témoigner à son père son respect et son amour. Une âme d'oraison, qui se borne à s'unir à Dieu pendant la méditation du matin et néglige de lui parler pendant le jour, ne converse donc pas

avec lui comme un enfant avec son père et ne parviendra jamais à la familiarité divine.

Un autre fruit des oraisons jaculatoires est de purifier merveilleusement notre intention et de rendre ainsi nos actions beaucoup plus glorieuses à Dieu et méritoires de la vie éternelle. Qu'est-ce en effet qu'avoir une intention entièrement pure, sinon pratiquer ce que dit Saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu*[1]. On y parvient en disant sincèrement au commencement de chaque action : « Mon Dieu, je vous l'offre pour votre plus grande gloire » ; le mérite acquis ainsi en un jour dépasse celui qu'on obtiendrait autrement en un mois.

Les aspirations du Cœur à Dieu produisent en outre la joie spirituelle. Elles font, en effet, pénétrer l'âme dans le sein de Dieu et dans les plaies sacrées de Notre-Seigneur, pour y trouver avec surabondance un délicieux repos ; c'est là qu'il faut se retirer plusieurs fois le jour. « Comme les oyseaux, dit saint François de Sales, ont des nids sur le arbres, pour faire leur retraite quand ilz en

1. Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1 Cor. 11, 31.

ont besoin, et les cerfz ont leurs buissons et leurs fortz dans les quelz ilz se recelent et mettent à couvert, pendant la fraischeur de l'ombre en été ; ainsy, Philotée, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou es playes de Nostre-Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de luy, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alleger et recréer entre les affaires extérieures... Resouvenés vous donq, Philotée, de faire tousjours plusieurs retraites en la solitude de vostre cœur, pendant que corporellement vous estes parmi les conversations et affaires; et cette solitude mentale ne peut nullement estre empeschee par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ilz ne sont pas autour de vostre cœur, ains autour de votre cors, si que vostre cœur demeure luy tout seul en la présençe de Dieu seul [1]. »

Enfin, si les élévations fréquentes du cœur à Dieu sont nécessaires à tous ceux qui tendent à la perfection, elles le sont bien plus encore aux hommes apostoliques. Un véritable apôtre, dit saint Ignace, doit ressembler aux anges qui, tout en travaillant au salut du

1. Saint François de Sales, *Vie dévote*, 2e p., ch. 12. Edit. d'Annecy, t. III, p. 92.

prochain, ne perdent jamais de vue leur Père céleste, conformément à la parole de Notre-Seigneur : *Leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux*[1]. Pauvres exilés de la terre, nous ne pouvons pas, comme les anges, contempler sans déclin les splendeurs ineffables de la Divinité ; l'imitation de ces bienheureux esprits consiste à élever fréquemment notre cœur à Dieu, au milieu des travaux entrepris pour sa gloire.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer l'importance souveraine des élévations fréquentes de l'âme à Dieu : avec elles on peut devenir un homme divin, un véritable émule des anges ; sans elles, on ne le sera jamais. Le démon le sait et fait tous ses efforts pour en détruire l'estime ; comme il s'adresse à des âmes pieuses, il tâche de les tromper par l'apparence du bien. Il leur représente perfidement qu'on ne saurait bien faire deux choses à la fois et par suite que ces aspirations fréquentes arrêtent la plénitude du dévouement nécessaire dans les œuvres de zèle.

Raisonnement captieux : le dévouement vraiment fécond en fruits de salut ne peut

1. Angeli eorum semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. Matth. 18, 10.

venir que d'une âme habituellement unie à Dieu ; or cette sainte union exige absolument de fréquentes oraisons jaculatoires. La raison en est manifeste : notre nature corrompue est un poids qui tire constamment l'âme vers la terre et nous sommes obligés de la relever sans cesse par des aspirations célestes, qui l'unissent à Dieu. Telle est la doctrine commune des saints, confirmée par leurs exemples.

Saint Ignace vivait dans une union avec Dieu si parfaite, qu'une lumière céleste éclairait fréquemment son visage, comme l'ont attesté saint Philippe de Néri et plusieurs autres témoins [1]. Cependant il ne se croyait pas dispensé d'élever souvent son cœur à Dieu ; on l'entendait sans cesse répéter : « Que veux-je, ou que puis-je vouloir hors de vous, ô mon Dieu [2] ? »

Sainte Jeanne de Chantal, dans sa déposition pour la canonisation de saint François de Sales, dit : « Sa vie a été une continuelle oraison, car je puis assurer qu'il marchait quasi toujours recueilli en Dieu [3]. » Il semble qu'une telle attention eût été suffisante pour

1. Bréviaire, 31 juillet.
2. Bollandistes. Palmé, t. XXXIV, p. 763, n° 476.
3. Œuvres de sainte Chantal. Plon, 1876, t. III, p. 170.

empêcher son âme de descendre vers la terre. Le saint docteur en jugeait autrement, car la sainte ajoute : « Je demandai à ce bienheureux s'il était longtemps sans retourner *actuellement* son esprit à Dieu ; il me répondit : quelques fois environ un quart d'heure. »

Enfin sainte Thérèse disait à ses filles, sans excepter celles qui étaient favorisées d'une union divine extraordinaire : « Faites chaque jour cinquante offrandes de vous-même à Dieu, et faites le avec beaucoup de ferveur et un grand désir de le voir dans le ciel[1]. » Cela revient à trois offrandes par heure. La sainte disait encore : « Qu'un de vos exercices, toute votre vie, soit de faire beaucoup d'actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent l'âme[2]. »

Le démon suggère encore perfidement la pensée suivante : les œuvres de zèle requièrent tout l'homme et lui font oublier d'élever fréquemment son cœur au ciel. Dieu n'exige rien d'impossible ; la seule intention pure qu'il demande est d'offrir son travail à la divine Majesté, deux ou trois fois le jour

1. Œuvres de sainte Thérèse, *Avis à ses religieuses*, 30e avis, t. III, p. 582.
2. *Ibid.*, 51e avis, t. III, p. 585.

Le divin Maître répond dans l'Évangile : *La bouche parle de l'abondance du cœur* [1]. Aimez Dieu comme les saints qui ont converti le monde, et au milieu du travail le plus absorbant, vous aurez faim et soif d'aspirations brûlantes qui viendront d'elles-mêmes se placer sur vos lèvres. Saint François Xavier avait un tel besoin de ces aspirations enflammées que, même pendant son sommeil, on l'entendait s'écrier : « O bon Jésus ! Jésus mon créateur ! O le Dieu de mon cœur, la vie de mon âme [2] ! » Les ouvriers apostoliques, qui marchent par la voie de l'amour pur de Dieu et du zèle sincère des âmes, interrompent instinctivement leurs occupations les plus entraînantes, pour faire de semblables aspirations. Cette spontanéité fait qu'on n'oublie pas.

Cependant, dans une question aussi grave, il est très important de ne rien exagérer. Il y a des sécheresses pour les élévations du cœur à Dieu, tout aussi bien que pour la méditation du matin.

L'âme est alors triste, tiède, paresseuse, sans espérance, comme séparée de son

1. Ex abundantia cordis os loquitur. Matth. 2, 34.

2. Lettre du Vénérable P. Caraffe, *sur l'esprit primitif*, Lyon 1878, p. 292.

Créateur; les aspirations sortent péniblement du cœur, sous le seul commandement de la volonté; il semble même qu'elles ne viennent que des lèvres. Que faire pour rester fidèle malgré de si grands obstacles? Voici deux moyens :

1° S'encourager par une double pensée : d'abord le mérite éternel est d'autant plus grand que le travail est plus pénible; ensuite une telle persévérance fait marcher à grands pas vers la paix ineffable de la familiarité divine, vrai paradis de la terre.

2° Recourir à des industries; les plus connues sont : profiter des sons de l'horloge, des changements du règlement, du commencement et de la fin des actions journalières, etc...

Peu à peu l'habitude se prend et l'on finit par faire spontanément et suavement ce qui auparavant demandait une vigilance continuelle et de pénibles efforts. Il faut cependant le reconnaître : un bon nombre d'âmes généreuses ne parviennent à cette sainte habitude, qu'après une persévérance de plusieurs années. Qu'elles ne se découragent pas; elles boiront d'autant plus délicieusement les eaux vives du divin amour, que le désert spirituel aura été plus long à traverser.

QUATRIÈME PARTIE

DIFFICULTÉS DE L'ORAISON

CHAPITRE PREMIER

Première difficulté : les distractions.

Il importe tout d'abord de ne pas s'en étonner : la terre, parce qu'elle a été maudite, doit porter des ronces et des épines; notre âme, viciée par le péché originel, sera infailliblement soumise à l'épreuve des distractions. Dans la lutte que nous avons à soutenir contre elles, nous devons éviter la mollesse et la contention. Il faut sans doute les chasser avec courage et persévérance : les repousser mollement serait reprendre une partie de l'holocauste offert à la Majesté divine. Mais la résistance ne doit pas être violente, inquiète, impatiente, parce que ce n'est pas tant une œuvre de force que de grâce et d'humilité. Il suffit de s'en détourner paisiblement

et de ramener son attention au sujet médité ; on peut aussi de temps à autre prononcer quelques paroles humbles : « Vous voyez, Seigneur, ce que je suis, que peut-on attendre de cette terre ingrate et desséchée, sinon des ronces et des épines? »

Telle est la méthode à suivre en général ; mais un cas se rencontre, où il est préférable de combattre les distractions par le mépris. C'est celui où Dieu permet au démon de nous importuner sans interruption, et sans que nous puissions l'éloigner. Il convient alors de nous rappeler que, suivant la comparaison de saint Augustin, le démon est un chien attaché, qui peut aboyer, mais non pas mordre. Quand on ne réussit pas à faire taire un chien attaché, le parti le plus sage est de continuer quand même la conversation et de mépriser ses aboiements. Méprisons les cris persistants du démon, et continuons de parler à Dieu par des actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, de demande et autres ; même dans ce cas, ils restent possibles. Puis abandonnons le tout à la Providence. Le dragon infernal se retirera, quand Dieu le jugera bon.

CHAPITRE II

Seconde difficulté : l'aridité spirituelle.

L'aridité spirituelle consiste dans l'absence de lumière pour l'intelligence et de ferveur pour la volonté. L'âme se trouve alors « sans espérance, sans amour, triste, tiède, paresseuse et comme séparée de Dieu[1] ».

La première chose à faire est de rechercher sérieusement la cause de cette aridité. Vient-elle de la tiédeur, ou bien est-ce un moyen dont l'Esprit-Saint se sert pour purifier l'âme et la disposer à la parfaite familiarité divine dans l'oraison ?

Si l'on trouve en soi des signes de tiédeur, il faut se corriger.

Si l'aridité, au contraire, entre dans les desseins adorables de la Providence, si elle est un moyen dont Dieu veut se servir pour purifier et sanctifier notre âme, voici trois pensées propres à nous éclairer et à nous encourager. Une telle aridité est à la fois un purgatoire, une leçon, une épreuve[2].

1. *Exercices spirituels* de saint Ignace. Discern. des esprits, 1re sem., règle 4.
2. *Ibid.*, règle 9.

Un purgatoire d'abord, purgatoire de peines intimes où l'âme se purifie avant d'être admise à l'union divine de l'oraison, comme les justes se purifient dans le purgatoire de feu avant d'être admis à l'union consommée du ciel. Il n'y a en effet que les âmes pures du péché et des restes du péché qui puissent voir Dieu, soit en ce monde, soit dans l'autre, suivant ce qui est écrit : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu*[1].

Puisque l'âme plongée dans l'aridité est dans un purgatoire, elle doit prendre pour modèles les saintes âmes qui se purifient dans l'autre vie et, par suite, s'appliquer à une humble et entière conformité à la volonté divine, disant : « Les peines intérieures que j'endure sont un juste châtiment de mes péchés ; mon Dieu, que votre très sainte volonté soit faite. »

En second lieu, l'aridité est une leçon d'humilité, nécessaire pour nous faire comprendre par expérience, que la lumière et la ferveur sont un don gratuit de Dieu, et nous aider à lui en rendre toute gloire. Nous savons tous, par la foi, que nous ne pouvons même pas prononcer le nom de Jésus avec ferveur,

1. Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Matth. 5, 8.

sans le secours du Saint-Esprit[1], et la certitude que nous en avons dépasse toute certitude naturelle. Mais dans l'ordre ordinaire de la Providence, cette certitude de foi ne suffit pas pour produire en nous une humilité profonde, fondement de toute grâce dans l'oraison. La connaissance expérimentale de notre impuissance y est indispensable. Saint Paul savait avec une foi incomparable qu'il ne pouvait rien par lui-même dans l'ordre de la grâce; ce n'était pas assez néanmoins, il fallut qu'il l'apprît par l'humiliant aiguillon de la chair[2].

En troisième lieu, l'aridité est une épreuve dont il faut triompher pour parvenir à l'union divine dans l'oraison. Dieu a coutume de n'accorder une vertu dans un haut degré, qu'à ceux qui ont remporté une victoire éclatante sur le vice contraire. Il y a d'admirables exceptions, par exemple saint Louis de Gonzague, qui reçut le don de chasteté parfaite, sans avoir combattu; mais de tels cas sont rares. Par suite, Dieu n'accorde une sainte familiarité divine dans l'oraison qu'aux âmes

1. Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. 1 Cor. 12, 3.

2. Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus satanæ qui me colaphizet. 2 Cor. 12, 7.

qui ont généreusement triomphé de l'aridité spirituelle qui lui est opposée.

Lorsque le souffle de l'Esprit-Saint se fait sentir, l'âme n'a qu'à tendre les voiles, elle vogue sans effort ni travail. L'esprit est rempli de bonnes pensées, le raisonnement, efficace, les affections du cœur, ferventes, les demandes, pleines de confiance ; il suffit alors de se livrer avec humilité et reconnaissance. Mais quand le souffle divin tombe, tout change. Il faut ramer avec peine, dégoût, fatigue ; l'âme doit se servir de ses puissances pour trouver une faible lumière, qui suffit pourtant à la guider, et un médiocre élan, qui la fait marcher vers l'union divine, sans qu'elle en ait conscience. C'est le travail laborieux qui précède le repos.

Il y a deux sortes d'aridité spirituelle : l'une continue, où pendant des semaines et des mois, aucune goutte de rosée ne tombe du ciel ; l'autre intermittente, où la consolation et la désolation se succèdent tour à tour. Ce que nous venons de dire s'applique à toutes les deux ; il reste à signaler quelques points exclusivement propres à l'une où à l'autre.

Voici quatre avis de saint Ignace [1] concer-

1 *Exercices spirituels,* Discernement des esprits, 1re semaine, règles 5, 6, 8, 10.

nant uniquement l'aridité intermittente, qui est la plus fréquente :

1° Au temps de la désolation, l'âme doit non seulement se conserver dans la patience, mais encore s'encourager par la pensée que la consolation reviendra bientôt.

2° Au temps de la consolation, l'âme doit non seulement se livrer à des affections saintes, douces et faciles, mais encore penser comment elle se comportera au temps de la désolation et faire provision de courage pour le temps de l'épreuve.

3° Dans la consolation, l'âme doit s'appliquer sérieusement à prendre des résolutions pratiques ; mais, dans la désolation, elle doit veiller uniquement à rester fidèle aux résolutions déjà prises. La raison est que l'âme, étant alors dans les ténèbres, ne peut pas choisir un chemin qui conduise à une bonne fin.

4° Un très bon moyen pour hâter le retour de la consolation est de donner un peu plus de temps à la prière et de s'appliquer davantage aux exercices de la pénitence.

Au contraire, les deux avis suivants concernent uniquement l'aridité de longue durée :

1° Il n'y a plus lieu de donner un temps

plus considérable à la prière, ni de faire davantage de mortification corporelle, afin d'obtenir le prompt retour de la consolation; cela ne servirait de rien. Mais il faut rester fidèle à ce que l'on faisait auparavant, ce qui exige un grand courage.

2° L'âme doit surtout mettre sa générosité à se conformer pleinement au bon plaisir divin et à accepter l'épreuve pour autant de temps que Dieu le voudra. Les âmes qui persévèrent parviennent au port béni, où l'on goûte au moins une paix profonde et le bonheur de ne vivre que pour Dieu. Hélas! plusieurs succombent à l'épreuve et ne parviennent pas à la familiarité divine.

CHAPITRE III

Troisième difficulté :
impossibilité de suivre un raisonnement.

Chez les âmes ferventes, que nous considérons ici, l'impossibilité de raisonner vient de l'une des trois causes suivantes : l'absence de culture intellectuelle, l'état maladif et l'attrait surnaturel pour l'oraison affective. Étudions-les successivement :

Premièrement, l'âme a peu de facilité pour le travail intellectuel.

En la forçant à approfondir un sujet par le raisonnement, non seulement on n'obtiendrait aucun bon résultat, mais on la briserait et la dégoûterait de l'oraison ; il faut y renoncer. Néanmoins ce dont cette âme est toujours capable, c'est de traiter simplement avec Notre-Seigneur la grande affaire de son salut et de sa perfection. Qui donc, en effet, oserait se dire incapable d'examiner sa conscience, de demander pardon à Dieu de ses fautes, de chercher près de lui des remèdes à ses misères, de prendre des résolutions sérieuses pour acquérir des vertus solides et

se sanctifier ? Saint Léonard de Port-Maurice, s'adressant à des auditoires populaires, dit : « Je m'aperçois que plusieurs d'entre vous s'épouvantent au seul nom d'oraison mentale. Mais quoi ! ne réfléchissez-vous donc jamais à votre négoce, à vos affaires domestiques ? Oh ! sans doute, et du matin au soir. Ainsi donc, du matin au soir, vous faites l'oraison mentale ou méditation sur les choses du monde, puisque vous méditez, et Dieu sait avec quelle sollicitude, sur les besoins de votre famille et les dangers qu'elle court, afin de trouver les moyens les plus opportuns de pourvoir aux uns et d'écarter les autres. N'est-ce pas ainsi ? Or c'est là l'oraison mentale à la façon du siècle. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas, avec la grâce de Dieu, réfléchir pendant une demi-heure à la grande affaire de votre salut éternel, en peser l'importance et baser sur ces réflexions une résolution ferme de mettre en œuvre tous les moyens propres à en assurer le succès[1] ? »

Cette âme peut encore faire quelques réflexions pieuses, simples et pratiques, bien différentes d'un discours suivi. Ainsi, en voyant Notre-Seigneur en croix, elle peut se

1. Saint Léonard de Port-Maurice, *Exercices spirituels*, conférence préliminaire. Casterman, 1886, p. 15.

dire : « Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, meurt pour expier mes péchés; il est de toute justice que je souffre avec lui. » Ou bien, à la vue du divin enfant couché sur la paille dans l'étable de Bethléem, elle peut se faire la simple réflexion suivante : « Je comprends maintenant que la pauvreté est un trésor avec lequel on achète le Ciel ; désormais j'accepterai avec résignation et même avec joie les privations qu'elle impose. »

Enfin l'âme, impuissante à raisonner, peut toujours tirer de son cœur de pieuses affections. Qu'elle commence par se mettre avec une foi vive en présence de Dieu ; il est impossible que la pensée de ce Père infiniment bon et puissant, qui l'accueille et l'écoute, comme si elle était seule au monde, ne lui apporte pas quelque consolation. Ensuite, qu'elle aborde le langage du cœur, en faisant des actes d'adoration, de louange, de conformité, d'offrande, d'espérance, de demande, etc. Si elle est dans l'aridité, qu'elle remplace ces diverses affections par des prières vocales ; cela lui est toujours possible.

La seconde cause de l'impossibilité de raisonner est un état maladif.

Avant tout je commence par répéter ce que je viens de dire relativement au manque de

facilité pour le travail intellectuel : l'affaiblissement de la santé ne saurait empêcher une âme d'examiner, sommairement et sans contention, ses actions journalières, de demander pardon à Dieu de ses fautes, de prendre des résolutions pour s'en corriger et acquérir des vertus solides.

Ce point essentiel étant assuré, je dirai aux âmes soumises à cette pénible épreuve : Si vous ne pouvez pas réfléchir longtemps, appliquez-vous doucement aux affections du cœur; cela vous est toujours possible. Par exemple, vous n'éprouverez aucune fatigue, en allant à Dieu comme à un Père tout aimant et vous conformant pleinement à sa volonté infiniment sainte, adorable et digne d'être aimée. Faites-en l'expérience : la tension d'esprit n'est nullement nécessaire pour dire avec une foi sincère et un filial amour : « Dieu ne peut pas m'accorder une plus grande grâce, durant cette vie mortelle, que de m'y faire porter la croix avec son fils Jésus, en qui il a mis toutes ses complaisances. J'adore, j'aime, je bénis son bon plaisir, source pour moi de tous les biens. » De fait n'a-t-on pas vu, plus d'une fois, un paralytique rester seul, sans se plaindre, pendant la longue durée du jour? Loin d'être consumé d'ennui et de tristesse,

il conservait pleinement la sérénité de l'âme : quel était le secret de cette inaltérable patience ? Le voici : il unissait saintement ses souffrances à l'ennui et à la tristesse de Jésus au jardin des olives et priait en disant : « Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite ! Je m'abandonne à votre Providence; donnez-moi votre grâce, votre amour et votre Ciel; cela me suffit, je ne vous demande pas autre chose. » Voilà une oraison bien simple, incapable de bander la tête et cependant si parfaite qu'elle conduit à une haute sainteté.

Cependant cet acte de résignation parfaite n'est pas le seul dont un malade soit capable sans se fatiguer ; il peut encore faire des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de désir des biens éternels, d'abandon entre les mains paternelles de Dieu, de remerciement pour ses bienfaits, de joie à la pensée qu'Il est infiniment heureux, etc. Ce ne sont pas là des raisonnements suivis, ni des réflexions prolongées, capables de nuire à un malade ; bien au contraire, les pieuses et douces pensées que ces actes suggèrent, lui apportent toujours force, repos et consolation.

Tel est l'enseignement commun des saints, relativement à l'oraison mentale que peuvent faire les malades. Qu'il me suffise de citer à

l'appui, ce que saint Vincent de Paul disait à ce sujet : « Les infirmes mêmes peuvent faire l'oraison mentale, sans en être incommodés, en s'y portant par les affections de la volonté plus que par l'application de l'entendement, se tenant doucement en la présence de Dieu et formant des actes réitérés de résignation, de conformité à la volonté divine, de contrition de ses péchés, de patience, de confiance en la divine bonté, de remerciement de ses bienfaits, d'amour de Dieu et autres semblables[1].

La troisième cause, qui empêche de raisonner dans l'oraison, n'est plus de l'ordre naturel, comme les deux précédentes, mais de l'ordre surnaturel. Elle consiste dans une motion du Saint-Esprit, qui incline l'âme du côté de l'oraison affective. Cette question est de la plus haute importance, pour la pratique de l'oraison mentale, mais nous l'avons déjà traitée longuement et il serait superflu d'y revenir ici[2].

1. Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, livre troisième, ch. 7.
2. Cf. Troisième partie, ch. 1 et 2.

CHAPITRE IV

Quatrième difficulté : l'ennui.

L'ennui est un dégoût de l'oraison. N'y allant qu'avec peine, on y trouve le temps long, et on la quitte sans regret.

Voici comment nous en pouvons triompher. Il faut d'abord nous souvenir de ce que nous disions au commencement de ce traité ; nous ne devons pas aller à l'oraison pour y chercher des délices spirituelles, mais pour plaire à Dieu. Cette pureté de vue sera le meilleur moyen d'éviter les déceptions, l'une des principales causes de l'ennui.

« Combien de courtisans y a-t-il, dit saint François de Sales, qui vont cent fois l'année en la chambre du prince sans esperance de luy parler, mais seulement pour estre veus de luy et rendre leur devoir. Ainsy devons nous venir, ma chère Philothee, à la sainte orayson, purement et simplement pour rendre nostre devoir et tesmoigner nostre fidélité. [1] »

1. Saint François de Sales. *Vie dévote*, 2e partie, ch. 9, éd. Annecy, t. III, p. 87.

Il faut ensuite rejeter absolument la pensée que dans la désolation nous perdons notre temps à prier. Rien de plus faux. Dieu qui n'oublie jamais notre travail [1], mais nous récompense en proportion de notre fidélité à son service, ne saurait manquer de nous enrichir de nombreux mérites, si nous persévérons malgré l'aridité. N'oublions pas la juste et consolante pensée de saint Ignace : « Si c'est chose facile de donner à la méditation une heure entière, dans le temps de la consolation, c'est au contraire chose très difficile et, par suite, très méritoire, de l'achever dans le temps de la désolation [2]. »

En outre, le seul fait de nous maintenir une heure dans le milieu divin de l'oraison nous rend nécessairement meilleurs. Si, fréquentant un milieu vicieux, nous devenons vicieux, et un milieu vertueux, vertueux ; plongés habituellement dans un milieu divin, nous deviendrons divins. Notre oraison, il faut bien nous le persuader, a donc été fructueuse quand nous pouvons nous rendre le double témoignage suivant : je me suis maintenu en la présence de Dieu et j'ai rejeté les

1. Non est injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri. Heb 6, 10.

2. *Exercices spirituels*, 13e annotation.

distractions volontaires; de plus, j'ai fait de temps en temps des actes de foi, d'espérance, de charité, de demande, etc.; peu importe si ces actes, réduits à de simples prières vocales, semblaient ne sortir que des lèvres.

Il faut enfin aller à l'oraison comme à un lieu de repos. Où donc en effet un fils peut-il mieux oublier ses fatigues que dans la maison paternelle, et dans un entretien familier avec son père?

Et qu'on ne dise pas que ce repos, possible dans la consolation spirituelle, ne l'est plus dans la désolation. Il y a deux sortes de repos: celui de l'ouvrier des champs qui s'assied à l'ombre, sur l'herbe, au bord d'une source fraîche, et celui de l'ouvrier mineur qui s'étend, au fond de sa mine, sur un tas de charbon. Repos bien différents sans doute, et cependant le mineur et l'ouvrier des champs attendent avec impatience l'heure de midi pour faire trêve au travail.

Ainsi en est-il dans l'oraison. Aux heures de consolation, nous devons aller nous y reposer dans la joie spirituelle; aux heures de désolation, nous devons aller y chercher le repos dans la pensée que Dieu nous y attend comme le meilleur des pères, et dans la conformité à la volonté divine, infiniment juste,

sainte et digne d'être aimée. Si nous avions soin de réveiller en nous ces chers et doux souvenirs, quand, désolés, nous nous rendons à l'oraison, nous dirions sans effort en y entrant : « C'est le lieu de mon repos. »

Parfois la maladie, la fatigue, la privation de toute grâce sensible, les tentations du démon affaiblissent tellement une âme qu'elle est incapable non seulement de réfléchir, mais encore de formuler nettement les actes de foi, d'espérance, de charité, de demande, etc., dont nous venons de parler. Mais toujours elle peut aller se reposer aux pieds de Dieu, le plus fidèle des amis, le plus tendre des pères ; toujours elle peut lever les yeux sur le saint tabernacle et dire : O Jésus, vous savez que je vous aime, je m'abandonne à vous.

Une telle prière, faite dans ces conjonctures, est excellente. Sainte Thérèse raconte ainsi ce qui lui arriva le jour de la fondation de Saint-Joseph d'Avila : « Trois à quatre heures après la cérémonie, le démon me livra un combat intérieur dont je vais parler. Il me mit dans l'esprit que peut-être j'avais offensé Dieu dans ce que j'avais dit, et manqué à l'obéissance... toutes les vertus, et même la foi, étaient alors suspendues en

mon âme et je n'avais la force d'en produire aucun acte... Me voyant en cet état, je m'en allai devant le très Saint Sacrement, au moins pour élever les yeux vers le tabernacle, car former une prière m'était chose impossible... Notre-Seigneur ne voulut pas laisser souffrir longtemps sa pauvre servante, et il fut fidèle à m'assister dans cette tribulation comme il l'avait fait dans toutes les autres [1]. »

1. Sainte Thérèse. *Vie par elle-même*, ch. 30. Bouix 1859, p. 484, 485, 486.

CHAPITRE V

Cinquième difficulté :
découragement et manque de persévérance.

Voici trois pensées très utiles pour surmonter cette difficulté :

1° Si la persévérance à demander jusqu'à la mort la grâce du salut est nécessaire pour parvenir au ciel, la persévérance dans l'oraison n'est pas moins indispensable pour arriver à la sainteté et obtenir une haute place dans le séjour de la gloire.

2° L'oraison n'est pas une œuvre de nature, mais une œuvre de grâce ; d'où il résulte qu'il faut y persévérer, même si nous ne constatons aucun progrès sensible. Quand on a étudié longtemps la littérature, les mathématiques, les arts, sans y faire aucun progrès sérieux, le seul parti raisonnable est d'abandonner son travail. Ce sont là, en effet, des œuvres de nature.

Il n'en est pas ainsi pour l'oraison. Même si, employant toutes les industries conseillées, nous n'y réussissons pas, il faut bien nous garder de l'abandonner. L'oraison n'est pas, en effet, une œuvre de nature, mais une œuvre de grâce. Il faut donc toujours

persévérer, en reconnaissant notre impuissance et nous confiant dans la bonté de Dieu; il nous la rendra facile, en temps opportun.

3° L'Esprit-Saint tarde parfois longtemps avant de visiter une âme dans l'oraison. Hélas! l'expérience le montre; beaucoup d'âmes finissent par perdre courage, et en viennent à ne plus faire oraison que pour la forme, aussi ne sont-elles jamais visitées. Qu'il est triste de voir de valeureux soldats, après avoir traversé victorieusement plusieurs rangs de l'ennemi, se laisser vaincre dans un dernier combat! Telle âme devait persévérer pendant dix ans d'aridité avant de boire à la source d'eau vive; elle s'arrête après huit années d'efforts, et ne parviendra pas à l'union divine.

Que l'âme, tentée de tout abandonner, s'encourage par la pensée que, si elle est visitée à la onzième heure, elle pourra faire autant, dans l'heure qui lui restera, que d'autres âmes, visitées dès l'origine, dans les douze heures du jour. Et si, par une exception rare, l'Esprit-Saint ne visite jamais sur la terre, par la consolation spirituelle, une âme qui persévère généreusement, elle n'y perdra rien; à la mort, elle recevra, en un instant, la récompense entière de ses travaux.

CHAPITRE VI

Sixième difficulté : apprendre à méditer.

Beaucoup d'âmes de bonne volonté reculent devant la crainte qu'elles éprouvent de ne jamais parvenir à méditer, et se privent ainsi d'un très puissant moyen de sanctification ; il faut dissiper ces vaines terreurs auxquelles le démon n'est pas étranger.

Dans la vie religieuse, il suffit, pour apprendre à méditer, de suivre avec docilité l'enseignement du maître des novices ; dans la vie séculière, le meilleur moyen est de se retirer, pendant quelques jours, dans une maison de retraite, pour vaquer à l'étude de l'oraison. Mais toutes les personnes pieuses n'ont pas le loisir de se mettre ainsi en solitude ; j'espère les convaincre qu'elles peuvent, sans ce secours, apprendre à faire oraison.

Pour éviter un travail trop hâtif, qui fatiguerait sans aboutir, il y a lieu d'avancer progressivement par plusieurs degrés ; j'en indique trois :

1° *Lectures préliminaires.* — La première chose à faire est de se convaincre de la

nécessité de l'oraison mentale pour parvenir à l'union divine, source de tous les biens. Tant qu'une âme n'aura pas acquis une haute estime de cet exercice spirituel, elle n'aura pas le courage de surmonter les difficultés qui se présenteront tôt ou tard. Le moyen ordinaire pour comprendre le grand prix de l'oraison est la lecture de livres qui traitent ce sujet; nous y avons consacré toute la première partie de cet ouvrage. On peut également chercher la conviction dans les très beaux écrits de saint François de Sales, de saint Alphonse de Liguori, du vénérable Louis Dupont, du vénérable Louis de Grenade, de Rodriguez, etc.

Ce n'est pas tout : les deux principaux actes de la méditation sont l'amour de Dieu et la prière ; il faut donc, pour méditer avec fruit, que les pensées suivantes soient devenues familières : quand on prie avec humilité, confiance et persévérance, on est sûr d'être exaucé ; aimer Dieu, c'est lui vouloir toute sorte de biens, parce qu'il en est infiniment digne ; Dieu est véritablement notre ami et le plus tendre des pères. Ces idées ne pénètrent que peu à peu jusqu'au plus intime de l'âme ; il faut y revenir plusieurs fois par la lecture. De nombreux chapitres ont été

consacrés à ce sujet, dans la seconde partie ; mais on peut également chercher la lumière dans les excellents livres que j'ai cités plus haut.

Enfin une troisième lecture s'impose : c'est celle qui concerne les trois actes par lesquels on doit commencer toute oraison mentale : se mettre en la présense de Dieu, l'adorer, demander la grâce du Saint-Esprit. Il faut que, par cette lecture, on en vienne à se dire instinctivement, en allant à l'oraison : je me rends au lieu de mon repos, j'y trouverai le meilleur des pères, qui, descendant du ciel, s'inclinera familièrement vers moi, pour guérir mes infirmités, m'enrichir de ses dons, m'embraser de son amour. Nous y avons consacré trois chapitres de la seconde partie.

2° *Lecture méditée.* — On commencera par choisir un livre de méditations à la fois solides pour l'intelligence, chaudes pour la volonté et suffisamment développées, pour que l'on ait peu de choses à trouver par soi-même. Telles sont les méditations de saint Bonaventure, du vénérable Louis Dupont, du vénérable Louis de Grenade, l'Imitation de Jésus-Christ, etc.

Puis on fera, avec tout le soin possible, les

trois actes préliminaires, essentiels à l'oraison : se mettre en la présence de Dieu, l'adorer, demander la grâce du Saint-Esprit. On lira ensuite lentement une ou deux pages, en ayant soin de ne pas perdre de vue la présence de Dieu, notre Créateur et notre Père ; une tenue modeste et respectueuse y contribuera beaucoup. Les deux pages terminées, on s'arrêtera un peu pour réfléchir, faire des applications pratiques, examiner ses défauts, considérer les vertus que l'on veut acquérir, prendre de sérieuses résolutions ; puis on recommencera à lire. Il n'y a aucune âme de bonne volonté, qui ne puisse faire facilement ce petit travail de réflexion.

Si, pendant la lecture, on se sent porté à des actes d'amour, de louange, d'offrande, d'abandon, d'espérance, de demande, etc., on doit laisser parler son cœur, car tous les fruits spirituels, recueillis dans un livre, n'égaleraient jamais ceux que l'on trouve dans ces saintes affections. Dans l'hypothèse contraire, on devra interrompre la lecture non seulement pour réfléchir et prendre des résolutions, comme nous venons de le dire, mais encore pour faire quelques prières vocales fixées d'avance. Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition ; le *Pater*

l'*Ave*, le *Credo;* un psaume, une dizaine de chapelet sont excellents pour cet effet.

La lecture méditée a été pratiquée et conseillée par de grands saints. Voici ce qu'écrit saint François de Sales à Madame Bourgeois, abbesse du Puits-d'Orbe : « Serves-vous du livre quand vous verres votre esprit las ; c'est à dire lises un petit et puis médités, et puis relises encore un petit et puis médités jusques à la fin de votre demie heure. La Mere Therese en usa ainsy du commencement, et dit qu'elle s'en trouva fort bien. Et puisque nous parlons confidemment, j'ajousteray que je l'ai ainsy essayé et m'en suis bien treuvé [1]. »

Sainte Thérèse décrit en ces termes la conduite qu'elle tenait dans l'oraison, pendant les dix-huit premières années de sa vie religieuse : « Jamais, durant tout ce temps, excepté quand je venais de communier, je n'osai aborder l'oraison sans un livre. Sans lui, mon âme éprouvait le même effroi que si elle avait eu à lutter seule contre une multitude ennemie; l'ayant à côté de moi, j'étais tranquille. C'était une compagnie, c'était de plus un bouclier sur lequel je recevais les coups de pensées importunes qui venaient

1. Saint François de Sales, édition d'Annecy 1902, lettre 241, t. XII, p. 391.

troubler mon oraison. D'ordinaire je n'étais point dans la sécheresse, mais jamais je n'y échappais quand je me trouvais sans ma fidèle armure ; soudain mon âme se troublait et mes pensées s'égaraient. Avec mon livre je rappelais doucement, ces fugitives, et, avec cette attrayante amorce, j'attirais, je gouvernais facilement mon âme. Souvent je n'avais besoin pour cela que d'ouvrir le livre ; quelquefois je ne lisais que quelques lignes ; d'autres fois, je lisais plusieurs pages ; c'était suivant la grâce que Notre-Seigneur m'accordait[1]. »

Saint Alphonse de Liguori écrit à une religieuse : « Pour l'oraison, lisez d'abord quelque passage d'un livre, puis faites des actes et des prières en nombre déterminé, par exemple cinquante actes d'amour, cinquante offrandes de vous-même, cinquante prières pour obtenir l'amour parfait et la sainte conformité à la volonté de Dieu. Peu importe que vous fassiez ces actes sans goût[2]. »

3° *Oraison mentale proprement dite.* — Saint Ignace, s'adressant aux âmes d'oraison,

1. Sainte Thérèse, *Vie par elle-même*, ch. 4. Bouix 1859, p. 39.
2. Saint Liguori, *Lettres*, éd. Desclée 1889. Lettre 588, t. II, p. 296.

leur donne ce conseil : « Afin que nous puissions, avec le concours de la grâce, trouver cette voie (qui nous convient le mieux), il nous est très utile d'en essayer et d'en éprouver plusieurs pour marcher par celle qui est plus visiblement pour nous la voie de Dieu[1]. »

Il faut bien reconnaître, cependant, qu'une telle liberté, dans le choix du mode d'oraison, pourrait conduire à de dangereuses illusions, si on ne les prévenait pas, aussi le saint complète-t-il sa doctrine, en disant : « S'il est vrai que dans nos affaires nous devions soumettre notre jugement au jugement et à l'avis d'un autre... cette précaution est d'autant plus nécessaire aux personnes pieuses et dans les choses spirituelles, que le péril est grand dans le chemin de la vertu, lorsqu'on y court sans être retenu par le frein de la prudence et de la discrétion[2]. »

Ces deux passages résument la doctrine commune : d'un côté, le directeur doit grandement respecter, dans son disciple, l'attrait

1. *Lettres de saint Ignace.* Bouix, lettre 58 à saint François de Borgia, p. 269.
2. *Lettres de saint Ignace.* Lettre sur l'obéissance. Bouix, p. 467.

de la grâce; mais, d'autre part, le disciple doit rendre compte, avec simplicité, de son mode d'oraison au guide instruit, pieux, expérimenté qu'il aura choisi. C'est le plus sûr moyen pour être préservé des illusions, soutenu dans la sécheresse, stimulé dans la torpeur.

Voici ce que dit à ce sujet saint François de Sales :

« Ce (le directeur) doit tous-jours estre un Ange pour vous : c'est à dire, quand vous l'aures trouvé, ne le considéres pas comme un simple homme, et ne vous confiés point en iceluy ni en son sçavoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dedans le cœur et dedans la bouche d'iceluy ce qui sera requis pour vostre bonheur; si que vous le deves escouter comme un Ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traittes avec luy a cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, luy manifestant clairement vostre bien et vostre mal, sans feintise ni dissimulation : et par ce moyen, vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remedié; vous en serez allegee et fortifiee en vos afflictions, moderee et reglee en vos consolations. Ayes en luy une extrême

confiance meslee d'une sacree reverence, en sorte que la reverence ne diminue point la confiance, et que la confiance n'empesche point la reverence... Il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger[1]. »

1. Saint François de Sales, *Vie dévote*, 1re part., ch. 4, éd. d'Annecy, t. III, p. 24.

CINQUIÈME PARTIE

Des vertus et dévotions auxquelles doit s'appliquer une âme qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale.

CHAPITRE PREMIER

L'âme, qui peut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit s'appliquer beaucoup à la pratique des vertus solides.

L'oraison mentale est un entretien familier de l'âme avec Dieu, qui quitte en quelque sorte le gouvernement de l'univers pour être entièrement à elle. Mais Dieu, tout en s'abaissant jusqu'à venir converser avec nous, comme un Père le fait avec son fils, un Ami avec son ami, ne saurait oublier le souverain respect dû à sa Majesté suprême ; il exige que l'âme qu'il daigne visiter soit ornée de vertus. C'est ce que nous dit clairement

Notre-Seigneur : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure*[1].

Saint Ignace disait : une âme libre de toute affection déréglée s'unit plus à Dieu, dans une heure d'oraison, qu'une autre, encore attachée à la terre, ne le fait en plusieurs jours. Remarque pleine de justesse, car la lumière pénètre pleinement, en une minute, un cristal purifié de toute tache, et elle ne le fait jamais si le cristal est noirci par quelque poussière.

Donc, ô âmes qui avez l'excellente habitude de faire chaque jour l'oraison mentale, si vous désirez en profiter pleinement, appliquez-vous sérieusement à la pratique de *l'Humilité*, fondement de toutes les vertus. Aimez à être oubliées et à n'être comptées pour rien, ne vous excusez pas dans les choses de peu d'importance. Imitez Notre-Seigneur qui, en présence d'Hérode et de Pilate, se taisait, sans rien répondre aux outrages et aux calomnies. Efforcez-vous de vous regarder en tout et toujours comme les dernières

1. Si quis diligit me, sermonem meam servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. Joan. 14, 23.

de toutes. Fuyez l'exemple du pharisien de l'Évangile, qui se préférait au reste des hommes et se disait intérieurement : *Je ne suis pas comme les autres, injuste, ravisseur, adultère, ni comme ce publicain*[1]. Imitez au contraire le publicain, qui se tenait au loin et se jugeait indigne de prendre place parmi les juifs assemblés dans le temple. Pour y parvenir, faites comme tous les saints, qui ne considèrent que les vertus de leurs frères et ferment les yeux sur leurs défauts.

A l'humilité il faut joindre la *Pauvreté*, pratiquée, bien entendu avec discrétion, conformément aux exigences de son état de vie. C'est en effet le propre de cette vertu, de produire la joie spirituelle que nous devons chercher dans l'oraison, suivant la mesure de la grâce qui nous est donnée. C'est au-dessus de la pauvre crèche de Bethléem et non au-dessus du berceau d'or d'Archelaüs, fils d'Hérode, que les anges ont chanté le cantique de l'allégresse : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[2].

1. Luc, 18, 14.
2. Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Luc, 2, 14.

Depuis lors, l'ordre béni de la divine Providence n'a pas changé : c'est dans une cellule si basse qu'il ne pouvait s'y tenir debout, si étroite qu'il ne pouvait s'y étendre, que saint Pierre d'Alcantara reçut des délices célestes qu'aucune langue ne saurait décrire. C'est couché sur le pont d'un navire que saint François Xavier sentait son cœur déborder d'une joie qu'il ne pouvait contenir. Il en sera de même, proportion gardée, pour vous qui pratiquez l'oraison mentale. Par suite ne vous plaignez pas, quand il vous manque quelque chose au point de vue de la nourriture, du vêtement ou du logement; au contraire tressaillez de joie. Fuyez le faste mondain, qui fait de grandes dépenses pour la vaine gloire, tandis que tant de pauvres sont privés des choses les plus nécessaires à la vie. Faites l'aumône suivant votre pouvoir et évitez l'ombre même de l'avarice, que Notre-Seigneur a flétrie si fortement dans l'Évangile.

Il faut en outre pratiquer l'*Obéissance*, autant que vous le permet votre position. L'importance souveraine de cette vertu est indiquée clairement par cette parole du divin Maître : *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui*

m'a envoyé[1]. Donc obéissez promptement, joyeusement, simplement, amoureusement à tous ceux qui vous représentent, en quelque manière, l'autorité divine. Pour la promptitude et la joie, prenez comme modèle la Sainte-Famille fuyant en Égypte. L'ange du Seigneur apparaît à Joseph pendant la nuit et lui dit de partir ; les saints voyageurs n'attendent pas le lever du jour, mais se mettent immédiatement en route, avec la joie délicieuse que produit la confiance absolue en la divine Providence. Quant à la simplicité, elle consiste à obéir, sans discuter les ordres du supérieur, mais se contentant de dire : Dieu a parlé, tout est pour le mieux, obéissons. Ici il convient de contempler Jésus à Nazareth ne faisant aucune observation ni à la très Sainte Vierge, ni à saint Joseph, ni même à aucune autorité religieuse ou civile. Il était cependant incomparablement plus instruit qu'aucun d'eux. Enfin, pour ce qui concerne l'amour qui, pénétrant l'obéissance, l'élève à une hauteur incomparable, je me contente de vous rappeler cette parole de Notre-Seigneur allant à sa Passion : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que*

1. Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Joan. 6, 38

j'accomplis le commandement qu'il m'a fait, levez-vous, sortons d'ici[1]. Il n'y a pas d'acte d'amour divin plus excellent en cette vie mortelle, que de mourir pour accomplir la volonté divine.

Si, de plus, Dieu vous a fait la grâce de vous appeler à la vie religieuse, obéissez non seulement à la voix du supérieur, mais encore à la règle, expression certaine de ce que Dieu demande de vous. Fuyez les exceptions qui ne sont pas nécessaires, étranges illusions où le démon a fait tomber plus d'une âme de bonne volonté. Considérez Jésus s'assujettissant, dans la Circoncision, à toutes les prescriptions de la loi, quoique sa conception divine l'en exemptât pleinement. Voyez Marie se conformant à la loi de la purification, dont elle était exempte par sa virginité. Puis, les yeux au Ciel, contemplez le regard de complaisance que Dieu abaisse sur le divin Enfant et sa très sainte Mère et vous comprendrez que la voie, qui attire les bénédictions divines, n'est pas celle des exceptions, mais de la vie commune. Mon intention, cependant, n'est pas de condamner les exceptions

1. Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : surgite eamus hinc. Joan. 14, 31.

vraiment utiles, car on doit les regarder comme faisant partie de la vie commune.

Passons à la *Charité fraternelle*, dont l'importance souveraine ressort de cette parole du divin Maître : *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* [1].

O âmes saintement désireuses de trouver Dieu dans une paix céleste, par le moyen de l'oraison, appliquez-vous à servir vos frères, soit en prenant pour vous le travail et leur laissant le repos, soit en leur prodiguant vos soins dans leurs besoins de tout genre. Faites-le avec un profond respect, vous rappelant que les hommes vos frères sont les enfants de Dieu et dignes à ce titre de toute votre vénération ; faites-le également avec amour, car comment n'aimeriez-vous pas de tout votre cœur les fils d'un tel Père ? Alors Dieu reconnaîtra en vous l'image de son fils Jésus, lavant les pieds à ses bien-aimés disciples, et cette ressemblance attirera sur vous le regard de complaisance qui fait avancer à grands pas dans les voies de l'oraison mentale.

Pour entrer dans les détails, donnez vos

1. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. Joan. 23, 35

soins et votre cœur aux pauvres, aux malades, aux délaissés, vous souvenant que Notre-Seigneur a dit, en parlant de ces infortunés : *Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous le faites*[1].

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, voulant élever sainte Catherine de Sienne à ces hautes faveurs, qui l'ont rendue la plus grande extatique du quatorzième siècle, lui ordonna d'aller d'abord à l'hôpital, pour y soigner les malades les plus répugnants, les plus exigeants, les moins reconnaissants. Il le fit également pour les saintes Catherine de Gênes, Françoise romaine, Rose de Lima, Angèle de Foligno. Cela prouve que les œuvres de miséricorde corporelle, pratiquées avec l'intention pure de la gloire de Dieu, sont le vestibule béni de l'oraison mentale; on le constate du reste journellement par expérience.

Un tel dévouement cependant ne suffit pas; il faut encore pardonner pleinement à ceux qui vous ont offensées. Priez pour eux, rendez-leur le bien pour le mal, ne vous arrêtez pas, avant d'être arrivées à ne plus garder même l'ombre d'un ressentiment. Aimez-les,

1. Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. Matth. 25, 40

au contraire, d'un amour spécial, et, tendrement émues de toutes leurs afflictions, montrez-vous prêtes à tout souffrir pour les soulager dans leurs peines ; alors Dieu, voyant en vous la ressemblance avec son fils Jésus, qui embrassa Judas et pria pour ses bourreaux, se complaira en vous et vous unira merveilleusement à lui dans l'oraison. On ne saurait se le dissimuler : un pardon aussi parfait coûte beaucoup à la nature, mais on triomphe des difficultés en pensant qu'on ne peut pas montrer à Dieu plus d'amour. Que peut-on faire, en effet, de plus pour un père, que de combler de bienfaits un de ses fils qui nous injurie et nous trahit?

Saint Jean Gualbert, armé et entouré de ses soldats, rencontra le Vendredi Saint le meurtrier de son frère, seul et sans armes. Celui-ci se mit à genoux et implora la vie au nom de Jésus-Christ en croix ; Jean lui pardonna. Cet acte héroïque fut immédiatement récompensé par une vie toute nouvelle, où Jean mort à la terre fut inondé des délices de la plus haute contemplation[1]. Une grâce aussi élevée est évidemment rare ; mais ce qui ne l'est pas, c'est le changement opéré

1. Bréviaire, 12 juillet.

peu à peu dans une âme d'oraison, qui, pour l'amour de Dieu, pardonne les manques d'égards, les indélicatesses, les ingratitudes, que l'on rencontre tôt ou tard dans le cours de la vie. Auparavant, cette âme se traînait péniblement dans l'accomplissement de ses exercices de piété : la méditation lui paraissait longue, les élévations du cœur à Dieu étaient omises. Maintenant tout est changé, l'oraison devient un repos et les élevations du cœur sont désormais faciles. Il ne saurait en être autrement, car cette âme s'est montrée une vraie fille de son Père, qui est dans les Cieux et participe à sa paix immuable [1].

Enfin, pour arriver à la perfection de l'oraison mentale, il est nécessaire de tendre à faire en toutes choses, ce qui est *le Plus agréable à Dieu*. Qu'on ne s'y trompe pas : le grand secret pour faire de rapides progrès dans l'oraison est de blesser le cœur de Dieu, qui ne met plus alors de limites à l'effusion de son amour et de ses dons ; or la flèche qui le blesse est l'ardent désir de lui plaire en tout. Quand une âme en arrive au bienheureux état, où véritablement dépouillée d'elle-même et purifiée de toute affection étrangère,

1. Diligite inimicos vestros .... ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est. Matth. 5, 44.

elle vit pleinement possédée par Dieu, les grâces les plus inespérées s'y succèdent d'une manière merveilleuse.

Enfin les vertus solides, dont nous venons de parler, ne peuvent s'acquérir et se conserver que par le moyen d'un examen sérieux. C'est la doctrine commune des saints ; je me borne à citer deux d'entre eux.

Saint Ignace se recueillait toutes les heures et, quittant toute autre occupation, examinait sa conscience avec le plus grand soin. Si quelque affaire importante l'en empêchait, il y revenait dès qu'elle était expédiée [1]. Il faisait plus encore, car il comparait examen avec examen, semaine avec semaine [2].

Sainte Thérèse a laissé l'avis suivant à ses religieuses : « A toutes les heures et à chacune de vos actions, examinez votre conscience ; ensuite, après avoir vu vos fautes, tâchez avec l'aide de Dieu de vous en corriger ; vous arriverez ainsi à la perfection [3]. »

Nous devons imiter ces grands maîtres.

1. Bollandistes, t. XXXIV, p. 762, n° 475.
2. Ib., p 594, n° 911.
3. Sainte Thérèse, *Avis à ses religieuses*, 27e avis, t. II, p. 582.

CHAPITRE II

L'âme, qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit se maintenir dans un entier détachement des créatures.

La fin de l'oraison mentale est une union d'amour avec Dieu, telle que nous n'aimions plus que Lui et toutes les créatures en Lui. Une perfection aussi haute est impossible, tant que nous sommes encore assujettis à nos passions et remplis de sollicitude pour les choses vaines et périssables. Au contraire, quand on est mort à soi-même et dégagé de tout désir terrestre, il est facile de s'élever au-dessus de tout le créé et de ne plus aimer que Dieu et les créatures en Dieu.

Donc, ô âmes saintement désireuses de faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, tenez-vous dans la solitude du cœur et ne vous répandez pas au dehors, soit en cherchant à vous distraire par des nouvelles mondaines, soit en vous occupant d'affaires dont vous n'êtes pas chargées. Le caractère essentiel de la véritable oraison c'est la paix céleste; or, comment peut-on avoir la paix du ciel,

quand on se préoccupe sans nécessité de mille choses terrestres ? Veux-je dire cependant qu'il faut fuir le monde, en n'y pensant même pas, lorsque la gloire de Dieu et le salut du prochain le demandent ? Nullement, mais alors on ne doit s'y prêter que dans la mesure du nécessaire et il faut que l'attrait du recueillement demeure un poids, qui tire sans cesse l'âme pour la ramener auprès de Dieu.

O âmes d'oraison, vous avez un corps de corruption qui appesantit l'âme et l'empêche de voler librement dans le sein de Dieu. Imposez-lui des privations, en lui refusant ce qui flatte la vue, l'ouïe et les autres sens. Ici le champ de l'application est très étendu et varié. On mortifie la vue, en gardant la modestie des yeux et leur refusant un regard curieux; on mortifie l'ouïe en faisant le sacrifice d'un concert inutile et fermant l'oreille à des nouvelles frivoles; on mortifie le goût en se privant de quelques mets délicats. Pour ce qui concerne le toucher, on peut se tenir à distance du feu en hiver et supporter patiemment la chaleur en été; enfin pour l'odorat, on le mortifie en ne craignant pas les mauvaises odeurs qu'on respire dans les hôpitaux, les ambulances, le soin des pauvres délaissés.

Mais il y a un autre genre de mortifications où l'on ne se contente pas de privations discrètes, mais où l'on va plus loin en affligeant le corps par le jeûne, le coucher sur la dure, les instruments de pénitence, tels que la discipline, le cilice, la chaînette de fer, etc... Ce genre de macérations a toujours été usité dans l'Église, non seulement par les religieux mais encore par des personnes généreuses du monde. On doit donc l'approuver et regarder comme mensongère toute doctrine, qui tend à l'exclure totalement. Cependant, dans l'application pratique, il faut éviter un double écueil. Le premier est de trop accorder aux craintes excessives de la nature, le second est de se livrer à ces pénitences corporelles sans discrétion. Pour tenir une juste mesure, les saints conseillent généralement de consulter l'expérience personnelle et le jugement d'un directeur pieux et prudent. Une mesure trop faible amollit l'âme et la rend incapable d'efforts généreux ; une mesure trop forte l'accable, la décourage et l'expose à tout abandonner. Le cavalier, dit saint Ignace, qui fait faire de trop grandes étapes à sa monture, la rend incapable de continuer la route.

Passons à un autre chef d'abnégation. Tous

nous tenons plus ou moins à l'estime des hommes; il faut absolument mortifier ce désir, en faisant à Dieu le sacrifice de votre réputation. Cet holocauste exige la fuite des compliments et des louanges, à l'exemple de Notre-Seigneur. Si cependant vous ne pouvez les éviter, recevez-les, comme le divin Maître, en renvoyant tout l'honneur à Dieu.

Allons plus avant; veillez sur les affections de votre cœur. L'oraison mentale parfaite est un échange d'amour entre l'âme et Dieu qui est jaloux de posséder entièrement le cœur. Quand une âme d'oraison s'arrête à des affections naturelles, sans les purifier au feu de l'amour divin, Dieu s'irrite, la source des grâces tarit et tout progrès dans la méditation cesse aussitôt.

Enfin il faut que l'âme évite tout regard de complaisance sur elle-même; ce retour d'orgueil a perdu Lucifer. Cela veut-il dire qu'une âme d'oraison ne doive jamais faire de retraites intérieures? Nullement, elle doit y considérer, de temps en temps, les dons de Dieu, afin de l'en remercier et de l'en glorifier. Mais autre chose est de rentrer en soi-même pour s'y complaire, autre chose d'y rentrer pour se complaire en Dieu et chanter, à l'exemple

de la Très Sainte Vierge : *Mon âme glorifie le Seigneur.*

Le détachement habituel des créatures exige une grâce puissante, que Dieu n'accorde qu'à ceux qui prient. La sainte Église la demande fréquemment pour tous ses enfants, par exemple, en disant : « O mon Dieu, faites qu'au milieu des vicissitudes du monde nos cœurs restent fixés là où sont les véritables joies.[1] » Cette belle prière convient spécialement aux âmes d'oraison, qui doivent la faire avec une confiance absolue dans la parole du divin Maître : *En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera*[2].

1. Oraison du quatrième dimanche après Pâques.

2. Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joan. 16, 23.

CHAPITRE III

Comment l'oraison mentale produit le zèle apostolique et réciproquement le zèle perfectionne l'oraison.

D'abord l'oraison engendre le zèle des âmes; elle n'est pas en effet une connaissance quelconque de Dieu et de ses œuvres, mais une connaissance amoureuse, et cet amour produit spontanément le zèle apostolique. Les preuves en sont claires et nombreuses.

Quand on aime quelqu'un, on aime également tous ceux qui le touchent de près, spécialement ses enfants qui, suivant l'expression de la Sainte Écriture, sont la chair de sa chair et les os de ses os [1]. Le livre de Tobie nous en présente un exemple touchant : Raguel ayant aperçu le jeune Tobie, conduit par l'ange Raphaël, dit à Anne sa femme : « Combien ce jeune homme ressemble à notre cousin Tobie ! » Et l'ange ayant répondu : « Ce jeune homme est son fils », Raguel se jeta à son cou, l'embrassa tendrement et lui dit : « Que toute bénédiction descende sur toi,

1. Genèse, 29, 14.

mon enfant, car tu es le fils d'un excellent homme. » Alors on tua le bélier et on fit grande fête[1]. Quelle est la cause de la tendre affection que cette vertueuse famille porte au jeune Tobie, sinon l'amour qu'on a pour son père ? Ainsi en est-il de l'amour de Dieu dans l'oraison mentale; il fait aimer les hommes, non pas à cause de leurs qualités naturelles, ni même de leurs vertus chrétiennes, mais parce qu'ils sont les enfants de Dieu. Et comme l'amour consiste plus dans les actes que dans les paroles, ce même amour de Dieu fait faire les plus grands sacrifices, pour leur procurer le bien suprême du salut et de la perfection.

Tel est le zèle apostolique, qui s'étend à tous les hommes, parce que tous sont les fils de Dieu. Par suite il n'excepte personne, ni les infidèles, ni les pécheurs plongés par faiblesse dans l'abîme du vice, ni les impies ingrats et persécuteurs. Que dis-je ? il s'applique spécialement à les convertir, parce qu'on ne peut pas montrer plus d'amour à leur Père qui est Dieu, qu'en les ramenant dans son sein paternel. Un père de famille a deux enfants, l'un vertueux qu'il confie à un

1. Tobie, 7, 1.

premier ami, l'autre vicieux qu'il remet entre les mains d'un second ami. Ce malheureux enfant calomnie, injurie, vole, frappe son bienfaiteur, qui finit cependant, à force de patience, par gagner son cœur et le ramène changé à la maison paternelle. Quel est celui des deux amis qui a montré plus d'amour au père des deux jeunes gens? C'est évidemment le second. Il en est de même par rapport à Dieu.

Voici une seconde preuve : quand on aime quelqu'un, on s'empresse d'accomplir sa volonté. Dieu veut le salut de tous les hommes, donc l'amour que nous lui portons nous presse de les convertir. Et si l'on veut savoir quelle est l'ardeur de ce désir divin, auquel notre zèle doit être proportionné, je réponds par ces paroles du divin Maître : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle*[1]. C'est pour montrer combien il désire le salut des âmes, que Dieu a voulu que son Fils Jésus versât les prémices de son sang dans la Circoncision. C'est pour les âmes que, pendant son

1. Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam. Joan. 3, 16.

enfance, Jésus a été en butte à la persécution. C'est pour elles qu'il a jeûné et prié dans le désert, et a passé trois ans à prêcher l'évangile, n'ayant pas de tannière comme les renards, ni de nid comme les oiseaux du ciel. C'est encore pour les âmes qu'il a institué la divine Eucharistie, afin d'être leur nourriture pendant la vie et leur viatique à l'heure de la mort. C'est toujours pour elles que Jésus a voulu être réduit à l'agonie du jardin des olives et être calomnié, insulté, traité d'insensé chez Caïphe et chez Hérode. Enfin c'est pour les sauver et les conduire à la sainteté, qu'il a été flagellé, couronné d'épines, crucifié et a rendu le dernier soupir sur le Calvaire. Puisque le désir que Dieu a de sauver les âmes est sans limites, notre zèle naissant de l'amour divin ne doit pas non plus en avoir.

Enfin, troisième preuve, quand on aime quelqu'un, non seulement on le loue et on le sert, mais on veut que tous les autres le louent et le servent également. C'est ainsi que les élèves d'un maître de génie ont la passion de lui attirer des auditeurs, que les soldats d'un grand homme de guerre veulent que tous ceux qu'ils rencontrent s'unissent à leurs louanges. Donc un cœur

qui aime vraiment Dieu, ne saurait se contenter de le louer et le servir, mais veut encore que tous les cœurs chantent ses louanges et que tous les bras se consacrent à son service.

Ce désir passionné de faire connaître, aimer, bénir et servir Dieu, déborde dans le cœur des saints. Saint Ignace disait : « Ce n'est pas assez que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et que toutes les langues le bénissent[1]. » Et encore : « Qu'on mette mon corps en mille pièces, qu'on me retienne dans les flammes du purgatoire jusqu'au jugement dernier, pourvu qu'à ce prix je parvienne à faire aimer Dieu par un seul pécheur! »

Sainte Thérèse parlant de l'état d'oraison, le plus élevé qu'on puisse avoir sur la terre, s'exprime ainsi : « (Les âmes qui y sont élevées) sont si embrasées du désir de servir Dieu, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que, loin de soupirer après la mort, elles souhaitent vivre pendant de très longues années, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges

1. Vie de saint Ignace, par le Père Bonhours.

qu'il mérite. Quand elles auraient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu, et quand la pensée de la gloire des bienheureux se présenterait à leur esprit, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne désirent alors ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, principalement lorsqu'elles considèrent qu'il reçoit tant d'offenses, et qu'il est si peu d'âmes qui, détachées de tout le reste, aient en vue son honneur[1]. »

Où saint Ignace puisait-il ce zèle admirable? Dans le tiers de la nuit passée en oraison et les deux heures d'action de grâces qu'il faisait chaque jour après la messe. Où le cœur de sainte Thérèse s'embrasait-il d'un zèle aussi étonnant? Dans une union d'amour constante avec la Très Sainte-Trinité, qu'elle voyait et adorait dans son âme.

Il en est de même pour les âmes ferventes dans l'oraison. L'amour dont elles sont embrasées les presse sans cesse de prier et travailler sans réserve, pour le salut des pécheurs et la perfection des justes.

1. Sainte Thérèse, *Château intérieur*, 7e demeure, ch. 3.

Je passe à la seconde partie. Réciproquement le zèle apostolique perfectionne l'oraison, de sorte que l'oraison et le zèle se prêtent un mutuel secours.

Commençons par nous convaincre qu'il n'y a pas d'exercice spirituel où l'on donne plus à Dieu que dans le zèle apostolique et par suite où on lui témoigne plus d'amour.

Un apôtre sacrifie ses joies, ses forces, son temps, sa gloire, sa vie. Il donne ses joies, car l'apostolat demande une abnégation continuelle ; il sacrifie ses forces, car il les épuise au service des âmes ; il donne son temps, car les ministères sacrés absorbent tous ses loisirs ; il donne sa gloire, car on n'est pas véritable apôtre sans éprouver de nombreuses humiliations. Il donne son cœur, car, pour aimer sincèrement les âmes, il faut être libre de toute affection naturelle ; enfin il donne sa vie, car l'ambition d'un apôtre est de mourir épuisé de travaux.

Ne sacrifiait-il pas à Dieu les jouissances les plus légitimes de la vie, le grand Apôtre qui disait : *J'ai été battu de verges par trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. J'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des*

voleurs, dans les périls de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les périls entre les faux frères. J'ai souffert toute sorte de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité[1]. Ne sacrifiait-il pas son temps et son repos ? *Outre ces maux extérieurs, la sollicitude de toutes les Églises me préoccupe sans cesse*[2]. Ne donnait-il pas son cœur ? *Qui est faible sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle*[3] ?

Comment saint François Xavier a-t-il montré à Dieu son amour ? En évangélisant les Indes et le Japon, au milieu de privations de toute sorte, de fatigues et de dangers sans nombre ; enfin en expirant épuisé de travaux, dans l'île de Sancian.

Et saint François d'Assise ? En prêchant, par sa parole céleste et ses sacrés stigmates, Jésus crucifié.

Et saint Pierre Claver ? En se dévouant au salut des nègres, dont il s'était fait l'esclave

1. Cor. 11, 25.
2. Ibid. v. 28.
3. Ibid. v. 29.

par vœu. Il préférait la sentine des vaisseaux qui abordaient à Carthagène, aux extases dont Dieu le favorisait, parce que si dans ces extases il recevait plus de Dieu, dans les réduits infects il donnait plus à Dieu.

Enfin, comment saint François de Sales montrait-il à Dieu son amour ? En ne retenant rien de la pure affection des âmes d'élite qu'il dirigeait, mais versant toute leur tendresse et leur délicatesse, comme un baume plein de douceur, sur le cœur sacré de Jésus.

Ces divers témoignages prouvent clairement qu'on ne saurait donner davantage à Dieu, qu'en se dévouant, avec une intention très pure, au salut et à la perfection du prochain.

La conclusion est évidente : Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité et répand des grâces, plus abondantes que jamais, sur une âme vraiment apostolique. Voici ce que dit à ce sujet saint Jean Chrysostome : « Si vous répandez sur un frère l'huile de la doctrine, si vous bandez ses plaies par la mansuétude, si vous le guérissez par la patience, il vous rendra plus riche qu'aucun trésor.... Ce que ne peuvent faire ni le jeûne, ni le coucher sur le sol, ni les veilles, ni quelque autre chose, est produit par le salut procuré

à un frère[1]. » Parmi les nombreuses grâces accordées en retour au véritable apôtre, il y en a une qui ne fait jamais défaut : c'est le don d'une oraison unissant l'âme à Dieu dans une paix céleste. Le zèle perfectionne donc merveilleusement l'oraison mentale.

1. Saint Chrysostome, 8e *homélie contre les Juifs*.

CHAPITRE IV

L'âme, qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit avoir une grande dévotion à la sainte Passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

L'oraison mentale atteint son plus haut degré de perfection quand elle naît de l'amour et engendre l'amour divin. Elle reçoit donc un merveilleux secours, par la dévotion à la sainte Passion de Notre-Seigneur, qui est, par excellence, le foyer de l'amour de Dieu.

L'adage est connu : *Si vous voulez être aimé, aimez.* Nulle part l'amour de Dieu pour nous ne resplendit autant que sur la croix ; donc nulle part aussi Dieu ne provoque autant nos cœurs à l'aimer en retour. La bonté de Dieu se montre, il est vrai, d'une manière admirable dans la Création, où il produit pour nous l'air, l'eau, les plantes, les animaux, en un mot le ciel et la terre. Elle apparaît davantage dans l'Incarnation, car un roi montre plus de bienveillance à l'un de ses sujets, en descendant dans son humble demeure, qu'en lui envoyant simplement des

présents. Mais, sur la croix, la voix qui nous dit l'amour du Verbe éternel est mille fois plus éclatante. « Toute sa figure, nous dit l'office divin, respire l'amour et provoque à l'aimer en retour : la tête inclinée, les mains étendues, la poitrine ouverte [1]. »

A cette grande voix de l'amour divin, sortie du crucifix, les saints ont répondu par des actes d'amour admirables dans tous les genres. Toutes les âmes d'oraison ne sauraient égaler ces héros, mais elles doivent s'efforcer de les imiter ; autrement elles ne parviendront pas à la perfection de l'oraison, qui exige que l'âme soit embrasée d'amour.

Ce qui nous frappe d'abord en regardant les saints, c'est leur *amour patient*, au milieu des plus grandes souffrances. Un jour que saint François d'Assise était oppressé de souffrances plus cruelles que de coutume, l'infirmier touché de compassion lui dit : « Mon père, priez donc le Seigneur de vous traiter plus doucement. » A ces mots, François se jeta violemment sur le pavé en s'écriant : « Seigneur, je vous rends grâces pour toutes mes souffrances ; ajoutez-en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir, car mon unique

1: Bréviaire, *N.-D. des Sept-Douleurs*, 2e nocturne.

bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté. »

Voici un autre exemple : Sainte Marie-Madeleine de Pazzi passa les deux dernières années de sa vie, dans des souffrances corporelles effroyables et dans l'absence de toute consolation spirituelle. Un jour, une de ses filles lui ayant dit : « Ma mère, j'ai peine à supporter de vous voir tant souffrir », elle répondit : « Ah! ma fille, qu'avez-vous dit? Cette parole me fait plus de mal que les douleurs que j'endure ».

Et encore. Sainte Rose de Lima termina sa vie dans d'atroces souffrances. « Je ne savais pas, disait-elle, que tant de maux pussent tomber à la fois sur le corps humain : il me semble qu'on promène sur moi un fer brûlant, depuis la tête jusqu'aux pieds et que l'on me passe une épée de feu à travers le cœur. Ne m'épargnez pas, Seigneur, ne m'épargnez pas ; accomplissez en moi le bon plaisir de votre volonté très juste, très sainte, très adorable. Comblez la mesure, ajoutez douleurs à douleurs, mais en même temps augmentez ma patience. »

Efforçons-nous d'imiter ces héros. Lorsque les peines intérieures se font sentir, quand la crainte, l'ennui, la tristesse, le

sentiment de la séparation de Dieu, la désespérance envahissent notre âme, disons avec Jésus, dans l'agonie du jardin : *Mon père, que votre volonté soit faite et non la mienne.* Lorsque la maladie ou des privations telles que la faim, la soif, le froid, le chaud font souffrir notre corps, disons encore avec Jésus se rendant au Calvaire : *Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné?* Cette patience amoureuse formera peu à peu, dans notre âme, un foyer d'amour divin, d'où naîtra spontanément la parfaite oraison.

Les saints nous donnent encore l'admirable exemple de *l'amour souffrant.* J'entends par là un amour qui ne se contente pas de la résignation, mais va chercher des souffrances qui l'unissent plus intimement à Jésus en croix. C'est d'abord saint Ignace martyr, qui écrit aux Romains : « Que le feu, que la croix, que les bêtes, que le brisement des os, que l'écartèlement des membres, que tous les tourments du démon, viennent sur moi, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Si les bêtes ne veulent pas venir, je leur ferai violence, je les exciterai à me dévorer. Pardonnez-moi, mes petits enfants, je sais ce qui m'est utile . »

1. Bréviaire, § 1er février.

C'est encore saint Jean de la Croix. Après la longue prison de Tolède, il entend Jésus lui dire, dans une extase à Ségovie : « Jean, tu as généreusement souffert pour moi, demande-moi ce que tu veux. » Le saint fit cette réponse célèbre : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous. »

C'est sainte Thérèse qui répétait sans cesse : « Ou souffrir, ou mourir. »

C'est le bienheureux martyr japonais Léonard Chimura, qui, voyant ses liens consumés par le feu, étendait les mains pour ramener sur son corps calciné les flammes qui s'en écartaient. Son désir de s'unir à Jésus crucifié l'empêchait de chercher un autre adoucissement à ses effroyables tortures [1].

C'est enfin une bienheureuse vierge japonaise qui, voyant ses liens rompus, recueillait sur son bûcher des charbons ardents, qu'elle mettait sur sa tête, afin de ressembler en mourant à son divin époux, couronné d'épines sur la croix.

Comment les âmes d'oraison peuvent-elles marcher sur les traces de ces âmes héroïques ? En pratiquant la mortification sérieuse et constante, dont nous avons parlé précédemment. Mais cela ne suffit pas : il faut qu'à

1. Bréviaire, 14 mars.

l'intention de réduire leur corps en servitude, que leur conseille saint Paul[1], elles ajoutent le motif beaucoup plus élevé de s'unir à Jésus, par une admirable communauté de souffrances. C'est ce que dit encore saint Paul : *Je suis crucifié avec Jésus-Christ*[2].

Un troisième genre d'amour, qui naît de la vue du crucifix, est *l'amour compatissant*. Saint Pierre d'Alcantara et saint Paul de la Croix tombaient en défaillance à la vue des souffrances incomparables de Jésus en croix. Conformément à l'enseignement de saint Ignace, on doit s'efforcer d'imiter ces sublimes modèles, « en demandant la douleur avec Jésus-Christ dans la douleur, le brisement de l'âme avec Jésus-Christ brisé dans son âme, des larmes et le sentiment de tant de maux que Jésus-Christ a souffert pour nous[3] ».

Un quatrième genre d'amour est *l'amour zélateur*. La vue de Jésus-Christ en croix faisait dire à saint François Xavier : « Seigneur, encore plus de travaux et de souffrances ; encore plus, Seigneur. »

1. Castigo corpus meum et in servitutem redigo, 1 Cor. 9, 27.

2. Christo confixus sum cruci. Galat 2, 19.

3. Saint Ignace, *Exercices spirituels*, 3e sem., 2e contempl., 3e prélude.

Ce simple regard suffisait pour le faire tressaillir de joie, au milieu de privations de toute espèce et de continuels dangers de mort. Xavier s'oubliait pleinement pour Dieu et Dieu pensait à lui, en inondant tellement son âme de joies célestes, qu'il s'écriait : « Seigneur, tirez-moi de ce monde, ou diminuez les délices qui m'enivrent, car je ne puis plus les supporter. »

Que les âmes d'oraison s'oublient à son exemple, pour travailler, au moins par leurs prières, au salut des pécheurs et l'Esprit-Saint leur fera faire d'admirables progrès dans l'union divine.

Enfin, il y a *l'amour extatique.* Saint François de Paule contemplant l'amour ineffable que le Verbe éternel nous a témoigné, en mourant pour nous sur la croix, entra dans un ravissement et s'écria par trois fois : « O Dieu charité! O Dieu charité! O Dieu charité! » L'aliénation des sens, dit très justement saint François de Sales, n'est qu'accidentelle dans l'extase, qui consiste essentiellement à sortir de soi-même, afin de ne plus vivre que pour Dieu. Toutes les âmes, adonnées à la vie intérieure, peuvent donc s'efforcer d'imiter ce grand saint, en gravant profondément dans leur mémoire, leur

intelligence et leur cœur, cette parole de l'Apôtre : *Que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux*[1].

Voilà quelques industries propres à conduire l'âme d'oraison à l'amour de Jésus crucifié ; mais ce ne sont pas les seules. Ce que nous venons de dire doit s'entendre sans préjudice d'autres manières également pieuses, que le Saint-Esprit inspirerait à certaines âmes : dans cette matière, la plus sublime de toutes, on doit, plus que jamais, se rappeler que les dons de Dieu sont très multiples et variés. Enfin, quelles que soient les industries employées, un fait est certain, c'est que les âmes généreuses qui cherchent avec persévérance l'amour de Jésus crucifié, y parviennent toujours tôt ou tard et trouvent, dans ce très pur amour, un admirable secours pour méditer avec des affections chaudes et fécondes en fruits de sainteté.

1. Qui sibi vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. 2 Cor, 5, 15.

CHAPITRE V

L'âme, qui veut trouver Dieu pleinement dans l'oraison mentale, doit avoir une grande dévotion à la sainte Eucharistie.

Quand une âme commence à s'exercer à l'oraison mentale, Dieu a coutume de lui faire goûter quelques douceurs spirituelles. Son intention n'est pas de la mettre dans un état stable, où le service divin devient doux et facile, mais de lui donner le courage nécessaire pour traverser l'épreuve de l'aridité spirituelle, qui ne tardera pas à se faire sentir. Cette épreuve a une triple cause dans l'intention de la Sagesse divine. D'abord l'âme a besoin d'être purifiée de ses nombreuses imperfections. Ces peines intérieures sont un purgatoire où elle se purifie. Ensuite elle doit apprendre expérimentalement que la joie, la ferveur, l'élan qu'elle trouvait au service divin ne venaient pas de ses industries, mais de la grâce; c'est une leçon d'humilité. Enfin Dieu exige qu'elle se montre assez courageuse pour préférer cent fois sa très sainte volonté à toutes les douceurs de ses dons. C'est une leçon de générosité.

L'épreuve est généralement longue, et ce n'est qu'après en avoir triomphé que l'on trouve définitivement Dieu, dans une oraison paisible et amoureuse. Où l'âme puisera-t-elle la force suffisante pour remporter la victoire?

Il est rapporté au troisième livre des Rois (ch. 19), que le saint prophète Élie, persécuté par l'impie Jézabel, s'enfuit dans le désert et, étant venu sous un génévrier, il s'y assit. Puis souhaitant la mort, il dit à Dieu : « Retirez mon âme de mon corps », se jeta à terre et s'endormit. Alors l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange. » « Élie regarda et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau ; il mangea, but et s'endormit encore. L'ange revenant une seconde fois, le toucha de nouveau et lui dit : « Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire ». Élie s'étant levé, mangea et but et, s'étant fortifié par cette nourriture, marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne Horeb, où il fut visité par Dieu, dans une sublime oraison. Pendant la longue période de désolation spirituelle, inévitable après les premières joies de l'oraison, l'âme se trouve comme séparée de son Créateur, triste, tiède, paresseuse.

Les vertus de foi, d'espérance et de charité semblent ne plus exister et faire place à la torpeur et à la désespérance. Cette âme découragée se dit : c'en est fait, je n'ai plus qu'à renoncer à l'oraison mentale. Hélas! une triste expérience l'apprend, les personnes pieuses du monde, soumises à cette dure épreuve, abandonnent souvent la pratique de la méditation et brisent ainsi l'ordre providentiel par lequel la divine Sagesse voulait les conduire à une éminente sainteté ; la perte est déplorable. Si l'âme découragée appartient à la vie religieuse, la règle l'empêche, il est vrai, d'omettre l'heure d'oraison mentale; mais, au lieu de s'y rendre avec générosité et attrait du besoin, elle s'y traîne à contre-cœur; c'est un très grand mal.

Où trouver le pain qui fortifie et permet de surmonter l'épreuve? Dieu enverra-t-il à l'âme désolé un ange consolateur, comme au prophète Élie ? Non, cela n'est pas suffisant pour la loi d'amour; Dieu lui donne un pain descendu du Ciel. C'est le corps et le sang adorables de son Fils unique qui nous dit: *Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage*[1].

1. Caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus. Joan. 6, 56.

O âmes désolées, languissantes et découragées, mangez ce pain qui fortifie, buvez ce sang qui réjouit. La sainte Église vous le dit, dans son hymne eucharistique : *Il a donné aux faibles l'aliment de son corps, il a donné aux tristes le breuvage de son sang*[1]. Alors, merveilleusement relevées, vous persévérerez à faire oraison, malgré la désolation spirituelle, jusqu'à ce que vous soyez parvenues à y trouver Dieu, dans une paix accompagnée d'espérance et d'amour.

Après cette victoire, l'âme entre dans une nouvelle phase de la vie spirituelle, où la tranquillité succède à l'agitation, l'espérance à la crainte, l'amour à la torpeur. Désormais l'oraison et la communion se prêtent un mutuel secours : la méditation qui précède la communion, la rend plus fervente et la communion plus pénétrée d'amour divin rend l'oraison subséquente plus chaude et unitive.

C'est ce que nous admirons chez les saints. Saint Ignace se préparait au saint sacrifice de la messe par plusieurs heures d'oraison mentale, et, après une messe très fervente, les deux heures qu'il consacrait à l'action

1. Dedit fragilibus corporis ferculum ; dedit et tristibus sanguinis poculum. Hymn. *Sacris Solemniis.*

de grâces étaient un avant-goût du ciel. Quelles grâces merveilleuses saint Louis de Gonzague ne recevait-il pas à la sainte table, après s'y être préparé par trois jours d'une oraison plus angélique qu'humaine ? Et quelle n'était pas sa ferveur dans les oraisons des trois jours qu'il consacrait à remercier Notre-Seigneur de la communion qu'il venait de faire ?

Nous ne saurions égaler ces hommes tout divins, parce que nous n'avons pas les mêmes grâces de contemplation, mais nous devons nous efforcer de les imiter. En suivant leur exemple, nous verrons notre union à Dieu dans l'oraison croître comme le jour de l'aurore à midi. Quelles sont les délices que Dieu nous donnera dans cette heure bénie ? C'est un secret qui nous échappe ; on peut cependant affirmer que nous parviendrons tout au moins à une oraison où nous n'aurons plus seulement la satisfaction du devoir accompli, mais encore la joie du repos en Dieu notre Père et notre Ami. Alors nous n'éprouverons plus, en allant à l'oraison, une certaine appréhension de lassitude, mais nous attendrons cette heure bénie, comme le meilleur moment de la journée. Et quand, pour une raison majeure, nous

serons dans l'obligation de l'abréger, nous sentirons qu'il nous manque quelque chose, comme quelqu'un qui a faim quand on lui soustrait le repas quotidien. Alors encore, à l'abondance de la science qui ne rassasie pas, Dieu ajoutera le goût des vérités méditées, qui nourrit l'âme, la fortifie et lui suffit en attendant les délices ineffables du Ciel. En d'autres termes, soyons bien persuadés que nous parviendrons, avec le temps, à une oraison désirée, reposante et fortifiante ; elle ne dépasse pas en effet ce bon esprit que Dieu ne refuse à personne, suivant la promesse du divin Maître : *Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez cependant donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t il le bon esprit à ceux qui le lui demandent*[1].

Donc, ô âmes d'oraison, quelles que soient les difficultés que vous y rencontriez, préparez-vous, avec toute la dévotion dont vous êtes capables, à recevoir le pain des anges ; donnez à l'action de grâces tout le temps que vous permettent vos devoirs d'état ; allez visiter

1. Si ergo vos cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris : quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se ? Luc. 11, 13.

Jésus dans le tabernacle, pendant les moments dont vous pouvez disposer. Là, prosternées à ses pieds, prévenez les désirs de son divin Cœur, en lui demandant l'esprit d'oraison ; il veut vous l'accorder, afin de vous unir plus intimement à Lui et à son divin Père, qui est aussi le vôtre. Puis sachez attendre l'heure de Dieu et vous serez infailliblement exaucées.

CHAPITRE VI

Comment la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie offre un puissant secours à l'oraison mentale.

Il était décrété dans l'Éternelle Sagesse, que les bien-aimés Apôtres de Jésus se prépareraient à recevoir le Saint-Esprit, par une oraison persévérante. Mais ils étaient encore ignorants et timides, faibles et préoccupés des choses de la terre ; il leur fallait un guide, capable d'élever leurs cœurs au Ciel par une prière fervente. La divine Bonté le leur donna : ce ne fut pas un homme céleste, comme l'avait été saint Jean-Baptiste, ni un Ange de la plus haute hiérarchie, mais l'incomparable Reine des anges et des saints, la très sainte Vierge Marie. *Ils étaient tous*, dit saint Luc, *persévérants unanimement dans la prière avec les femmes et Marie mère de Jésus*[1]

Depuis lors, l'ordre providentiel n'a pas changé ; c'est toujours à Marie que les âmes d'oraison doivent recourir pour y faire des progrès. Les faits parlent d'eux-mêmes ; qu'il

1. Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus et Maria matre Jesu. Act. 1, 14.

me suffise de rappeler les noms des saints, qui, depuis quatre siècles, se sont le plus signalés par leur zèle à propager la pratique quotidienne de l'oraison mentale.

Saint Ignace a travaillé beaucoup dans ce sens, par le moyen de ses *Exercices spirituels*. Les grandes lumières qu'il reçut en les faisant à Manrèse furent en partie le fruit de sa filiale dévotion envers Notre-Dame. Saint Pierre d'Alcantara fut élevé à une vie tout extatique et son zèle pour l'oraison lui fit composer un admirable petit traité, à la portée de tous. Sa dévotion à Marie était exceptionnelle et cette Mère de toute bonté vint le chercher, sur son lit de mort, pour le conduire au Ciel. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix sont non seulement les princes de la contemplation mystique, mais ont encore travaillé grandement à répandre, dans tous les milieux, la pratique de l'oraison mentale. Leur dévotion filiale à la Reine du ciel est connue de tous. Saint François de Sales jouit d'une grande autorité, dans ce qui concerne l'oraison; les pages d'une incomparable onction qu'il nous a laissées sur les grandeurs de Notre-Dame témoignent hautement sa grande dévotion à Marie. De même pour saint Alphonse de Liguori; son admirable livre

des *Gloires de Marie* respire la plus forte et la plus tendre piété envers la Reine du Ciel. La loi est générale : les âmes, qui ont la très louable habitude de faire chaque jour l'oraison mentale, y font d'autant plus de progrès qu'elles ont plus de dévotion à Marie.

Cette pieuse assertion, qu'on ne saurait nier sans témérité, est d'ailleurs pleinement confirmée par la considération des principaux états spirituels, par lesquels passent les âmes d'oraison.

Une première épreuve, dont il est bien rare qu'elles soient exemptées, est celle des attaques diaboliques. Dieu permet au démon de les tenter contre les vertus théologales de foi, d'espérance, de charité et contre les vertus morales d'humilité, de douceur, de patience, d'obéissance, de chasteté, etc. ; cela afin de leur faire acquérir la vertu d'humilité fondement de toute sainteté. C'est la raison indiquée par saint Paul, dans la seconde Épître aux Corinthiens : *De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan qui me soufflette*[1].

1. Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus satanæ qui me colaphizet. 2 Cor. 12, 7.

Comment l'âme assaillie pourra-t-elle triompher dans ce dur combat ? Saint Bernard l'indique en ces termes : « Si les vents des tentations se lèvent, si vous vous heurtez aux récifs des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes ballotté par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la détraction ou de l'envie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si troublé par la grandeur de vos péchés, confondu par les souillures de votre conscience, effrayé par l'horreur du jugement, vous commencez à tomber dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans les dangers, dans les angoisses, dans les doutes, pensez à Marie, invoquez Marie. En la suivant vous ne dévierez pas, en la priant vous ne désespérerez pas, en pensant à elle vous ne vous tromperez pas. En vous attachant à elle vous ne tomberez pas, sous sa protection vous n'aurez rien à craindre, sous sa conduite vous ne vous fatiguerez pas, sous son égide vous parviendrez au port[1]. »

De fait, c'est à ce moyen béni, que saint François de Sales eut recours, dans son effroyable tentation de désespoir. Il étudiait

1. S. Bernard, seconde homélie sur *Missus est*.

à Paris, âgé de dix-sept ans, lorsqu'il fut tout à coup saisi par l'horrible pensée qu'il était réprouvé quoi qu'il fît; la tentation dura un mois. Enfin passant devant une église, il entra et lut au-dessous d'une image de la très sainte Vierge : « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont recours à votre protection ait été abandonné. » Il se prosterna, renouvela son vœu de chasteté, promit de réciter chaque jour le chapelet et demanda à la Mère de miséricorde la grâce d'aimer au moins son Fils en cette vie, s'il ne pouvait pas l'aimer en l'autre. La tentation disparut aussitôt; il avait regardé l'étoile et était sauvé.

Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; aussi des assauts diaboliques aussi violents ne se rencontrent-ils que chez des âmes d'une haute sainteté. Mais nous serons tentés dans un degré moindre et le remède devra être le même : regarder l'étoile et invoquer Marie.

Une autre épreuve à laquelle n'échappe aucune âme, qui s'applique sérieusement à l'oraison mentale, est l'aridité spirituelle. La divine Sagesse lui retire, pour un temps,

toute grâce sensible, afin de l'obliger à s'attacher plus à Dieu qu'à ses dons. Alors l'âme, étant comme séparée de son Créateur, se trouve triste, tiède, paresseuse, sans foi, sans espérance, ni amour. Elle se sent si misérable qu'elle n'ose plus rien offrir à Dieu, même ses actions les plus saintes; la confusion la retient loin de Dieu, avec un cœur plein de tristesse et de désespérance.

Quel remède apporter? Saint Bernard, l'apôtre de Marie, va encore nous l'indiquer : « Vous craignez d'approcher du Père;... il vous donne Jésus pour médiateur. Qu'est-ce qu'un tel Fils n'obtiendra pas d'un tel Père?... Mais peut-être que vous craignez en Jésus la majesté divine, parce que, en se faisant homme, il est demeuré Dieu? Recourez à Marie, car il y a en elle la pure humanité... Sans aucun doute, le Fils exaucera sa Mère et le Père son Fils[1]. »

Un troisième état d'âme, tout opposé aux deux précédents, est la consolation spirituelle, qui consiste essentiellement dans un amour si pur qu'on ne peut plus aimer que Dieu pour Lui et toutes les créatures en Lui.

1. S. Bernard, sermon sur la *Nativité de la bienheureuse Vierge*.

Sous cette chaude et bénie influence, l'âme est profondément atteinte par les outrages que reçoit la Majesté divine et se sent vivement portée à prier beaucoup pour tout ce qui concerne la gloire de Dieu. Mais comment prier, d'une manière véritablement efficace, pour la conversion des pécheurs, la ferveur des justes, le triomphe de l'Église? Instinctivement l'âme embrasée d'amour se tourne vers Marie, qui, de tout temps, a écrasé la tête du serpent infernal, confondu les hérésies, anéanti les impies et sauvé l'Église. Elle unit sa prière à celle de la Reine très clémente du Ciel et de la terre, et espère contre l'espérance que Dieu tirera sa gloire des iniquités du monde.

Enfin une dernière phase pour l'âme d'oraison est celle de l'agonie et de la mort. Il est de foi que la grâce d'une bonne mort ne peut pas se mériter, mais qu'on peut l'obtenir infailliblement par une prière humble, confiante et persévérante. C'est pour cela que la sainte Église, pleine de sollicitude pour le salut de ses enfants, demande avec instances que, jusqu'à la fin, on les fasse prier Dieu et invoquer Marie, porte du Ciel, en disant : « Marie, mère de grâce, douce mère de clémence, protégez-nous contre l'ennemi et

recevez-nous à l'heure de la mort[1]. » Les âmes d'oraison, qui ont une vraie dévotion à la très sainte Vierge, répondent facilement à ce tendre appel de l'Église notre mère, car l'habitude les fait spontanément prier jusqu'au dernier soupir et l'amour filial les porte instinctivement à invoquer Marie.

Pour conclure. Puisque la dévotion à Notre-Dame offre de si grands avantages aux âmes d'oraison, il convient, afin d'éviter le vague, de se fixer pour chaque jour une pratique nette de dévotion envers cette Bienheureuse Vierge. Le chapelet quotidien semble tout indiqué; c'est la pratique commune de toutes les âmes pieuses; plusieurs saints, comme saint François de Sales, s'y sont même engagés par vœu.

1. Maria Mater gratiæ, Dulcis parens clementiæ, Tu nos ab hoste protege, Et mortis hora suscipe. *Rituale Romanum.*

CHAPITRE VII

Comment la dévotion au Sacré Cœur de Jésus offre un puissant secours pour l'oraison mentale.

Rien n'est plus important pour faire excellemment l'oraison mentale qu'une sainte familiarité avec Jésus-Christ Notre-Seigneur. Elle consiste à y converser avec Jésus comme on le fait avec un ami, de sorte que tout soit commun entre lui et nous : les idées et les affections, les joies et les tristesses, la gloire et les opprobres, les richesses et la pauvreté, la vie et la mort[1]. La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est très utile pour la procurer avec abondance aux âmes d'oraison.

Ici encore les faits parlent d'eux-mêmes : voici ce qu'on lit dans les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie : « Un jour Notre-Seigneur vint me consoler de sa douce présence en disant : *Ma fille, ton désir a pénétré si avant dans mon Cœur, que si je n'avais pas institué le sacrement d'amour, je le ferais maintenant pour me rendre ton aliment* [2].

1. Voir la 6e partie, ch. 6.
2. Lettres à la Mère de Saumaise, *lettre 66.*

Une autre fois, Jésus lui dit : *Je te constitue héritière de mon cœur et de tous ses trésors, pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs ; et je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de son bon plaisir et l'holocauste de ses désirs, qui réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations*[1].

Réciproquement la bienheureuse ne vivait que pour Jésus et la gloire de son Sacré Cœur. Elle écrit à la mère Greyfié : « Je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que du Sacré Cœur de mon Jésus, et je mourrais contente si je lui avais procuré quelque honneur, quand même il m'en devrait coûter une peine éternelle pour récompense. Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit.[2] » Et encore : « Je ne puis vous exprimer ma joie de l'accroissement de la dévotion au Sacré Cœur de mon Sauveur. Il me semble ne respirer que pour cela ; et il s'allume quelquefois un désir si ardent dans mon cœur, qu'il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela ; même les peines

1. Bienh. Marg.-Marie. *Vie par elle-même*.
2. Cf. *Vie par les contemporaines*, t. I, p. 221.

de l'enfer, sans le péché, me seraient douces[1]. »

Il serait téméraire d'aspirer à des privautés d'un ordre aussi élevé; mais une familiarité spécialement généreuse, tendre, douce et délicate est toujours le partage des âmes véritablement dévotes au divin cœur de Jésus. Elles trouvent ainsi des élans d'amour spontanés et de tout genre, qui leur sont d'un merveilleux secours, pour la partie affective de la méditation.

1. Ibid. p. 228.

SIXIÈME PARTIE

MÉTHODES D'ORAISON DES EXERCICES DE SAINT IGNACE

Comme nous l'avons dit, dans la préface, cette sixième partie n'est pas le complément nécessaire des cinq précédentes, car on peut très bien faire l'oraison mentale sans connaître les méthodes de saint Ignace. Mais j'espère entrer ainsi dans la pensée des âmes ferventes et nombreuses, qui sont affectionnées au livre d'or des Exercices. Cela sans préjudice des cinq premières parties, car, pour comprendre pleinement la portée de ces méthodes, il faut avoir des idées nettes sur l'oraison mentale en général.

CHAPITRE PREMIER

Première méthode d'oraison, intitulée : Méditation selon les trois puissances de l'âme.

Cette méthode commence par les trois actes préliminaires qu'on ne doit jamais omettre, dans toute oraison : se mettre en la présence de Dieu, l'adorer, lui demander la grâce de bien faire la méditation qui va suivre.

Viennent ensuite deux préludes, dont le premier est la composition de lieu, ou représentation imaginaire du mystère. Elle présente un double avantage : d'abord elle fixe l'imagination et l'empêche de se répandre sur des sujets étrangers à la méditation ; ensuite elle contribue à exciter dans l'intelligence de salutaires pensées et dans la volonté de pieuses affections. L'importance de cette représentation imaginaire n'est que secondaire ; il ne faut donc pas s'y attarder longtemps, autrement on ferait de l'accessoire le principal et du moyen la fin.

Le second prélude est la demande de la

grâce que l'on a dessein d'obtenir par le moyen de la méditation : par exemple une douleur intense à la vue de ses péchés ; un vif sentiment de gratitude, à la pensée qu'ils sont pardonnés ; la connaissance de son extrême bassesse, opposée à la grandeur infinie de Dieu ; l'intelligence et l'amour de l'esprit de Jésus-Christ Notre-Seigneur, directement opposé à celui du monde, etc.

Ces préliminaires achevés, on entre dans l'exercice lui-même, que saint Ignace intitule méditation suivant les trois puissances de l'âme. Il indique par ces mots que les trois facultés principales de notre âme y doivent prendre part, la mémoire pour aider l'intelligence dans ses raisonnements, l'intelligence pour exciter la volonté à produire des affections et des résolutions.

L'exercice de la mémoire consiste à se rappeler les pensées choisies pendant la préparation de l'oraison, afin de les approfondir au cours de la méditation ; on les appelle points de l'oraison. Par exemple, dans la méditation sur le péché des anges, ces points peuvent être fixés au nombre de trois : comment les anges furent créés dans l'état d'innocence ; comment ils refusèrent de rendre à leur Créateur l'obéissance qui lui était due ;

comment enfin ils furent précipités du Ciel en enfer.

L'exercice de l'intelligence consiste à réfléchir sur chacun de ces points, afin d'en tirer des conclusions théoriques et pratiques, propres à purifier l'âme et à l'unir à Dieu. Par exemple, afin d'approfondir le troisième point *Comment les anges furent précipités en enfer*, on pourra faire les considérations suivantes :

1° *Le châtiment des anges rebelles est infini*, car, d'une part, c'est la perte du Ciel dont la félicité surpasse toute conception, et, d'autre part, c'est le feu effroyable de l'enfer avec son éternel désespoir. La malice du péché mortel est donc infinie, car la peine ne dépasse pas la faute.

2° Si cette première considération ne semble pas suffisante pour approfondir le sujet, on pourra en ajouter une seconde : *Quels sont ceux qui sont ainsi châtiés ?* Ce sont des esprits célestes chefs-d'œuvre de la création, en qui la divine Sagesse a répandu, avec profusion, les trésors de la nature et de la grâce. Si donc j'ai été épargné par Dieu, ce n'est pas en vue de ce qu'il y a de bon en moi, mais à cause d'une prédilection toute gratuite.

3° Si cette seconde considération ne suffit

pas encore, on peut en prendre une troisième : *Combien de temps les anges coupables ont-ils eu pour se repentir ?* Aucun, car avec la rapidité de la foudre Dieu les a précipités dans le feu éternel de l'enfer. Et Dieu m'accorde des années pour me repentir; quelle miséricorde !

Ces quelques considérations, dont on pourrait encore augmenter le nombre, suffisent pour montrer comment l'intelligence peut réfléchir sur un point, présenté d'une manière générale par la mémoire. Cela sans préjudice de ce principe d'or, auquel saint Ignace attache la plus haute importance : *Ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait, mais c'est le sentiment et le goût intérieur des vérités qu'elle médite. Dès lors si j'éprouve (dans une seule considération) les sentiments que je voulais exciter en moi, je m'y arrêterai et m'y reposerai, jusqu'à ce que mon âme soit pleinement satisfaite* [1].

Passons à l'exercice de la volonté.

Sa fonction est de faire des affections conformes au sujet choisi et de prendre de sérieuses résolutions, sous l'œil de Dieu. Les principales affections sont : la douleur et le regret

1. *Exercices spirituels*, 2e annotation et 4e addition.

de ses fautes, les actes d'humilité, de confiance, de demande, de reconnaissance, de louange, d'offrande, de conformité à la volonté divine, etc... Quant aux résolutions, elles doivent être pratiques, c'est-à-dire tendre sérieusement à la réforme de la vie et à l'acquisition des vertus solides. Les affections et les résolutions constituent la partie principale de la méditation, car finalement c'est par la volonté que nous transformons notre vie et que nous nous unissons à Dieu.

Une conclusion se dégage. Si on se sent porté aux affections, dès qu'on a approfondi un seul point rappelé par la mémoire, il faut se livrer sans crainte à cet attrait. Et même si le seul souvenir général d'un point suffit à faire naître dans le cœur des affections ferventes, on doit omettre dès le début tout travail de raisonnement. Agir autrement serait faire du moyen la fin et recommencer la route quand on est arrivé au terme. Enfin, en toute hypothèse, il convient d'interrompre de temps en temps les réflexions, pour faire quelque pieux colloque, que saint Ignace définit[1] *l'entretien d'un ami avec son ami, d'un serviteur avec son Seigneur. Tantôt il lui*

1. *Exercices spirituels*, 1re semaine, 1re méditation.

demande quelque grâce, tantôt il s'accuse d'une mauvaise action ; il lui communique ses propres affaires, il lui demande conseil.

La méditation se termine par un colloque spécial, où nous présentons à Dieu nos résolutions, afin qu'il les bénisse et nous lui demandons la grâce nécessaire pour les accomplir.

CHAPITRE II

Seconde méthode d'oraison intitulée : contemplation.

Cette méthode n'est autre qu'une manière de méditer simple, affective et reposante.

C'est une *méditation*, parce qu'elle n'est pas exempte du travail de l'entendement[1].

Elle est *simple*, parce que les considérations y sont peu variées. On préfère y goûter spirituellement un petit nombre de vérités, parce que *ce n'est pas l'abondance de la science qui nourrit l'âme et la rassasie, mais le sentiment et le goût intérieur de ce qu'elle médite*[2].

Elle est *affective*, parce que les affections, plus ou moins variées suivant l'attrait de la grâce, y ont une large part.

1. Voir le *Directoire des Exercices*, chapitres 19, 20, 21, 35, 36, où le mot *méditation* est toujours substitué au mot contemplation. Le Directoire est une explication des Exercices, faite par des hommes contemporains de saint Ignace et éminents en science, piété et expérience. Sa rédaction, commencée deux ans après la mort du saint, a été perfectionnée pendant quarante ans et elle jouit d'une autorité hors ligne, pour l'interprétation des Exercices.

2. *Exercices spirituels*, 2e annotation.

Enfin elle est *reposante*, parce qu'elle se fait avec peu de travail. Veux-je dire qu'on n'y fait aucun effort sérieux pour pénétrer dans les choses divines? Nullement, car plus on aime quelqu'un, plus on désire connaître ce qu'il y a de plus intime en lui. Mais c'est un travail aimé et par suite exempt de lassitude. « Quand on aime, dit saint Augustin, on ne travaille pas, ou on aime le travail[1]. »

Quant au mot *contemplation*, il a été heureusement choisi par saint Ignace. En effet, contempler un objet, c'est le considérer sans se hâter et avec affection; or c'est ce qui a lieu ici, par rapport aux mystères divins.

Telle est la méthode de *contemplation des Exercices*, que l'on peut appliquer à toute vérité révélée. Saint Ignace a cru préférable de n'en faire usage que pour les perfections divines et les mystères de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dans ce dernier cas, il a recours à quelques industries spéciales et très utiles, que nous allons exposer.

L'oraison préparatoire se fait comme précédemment et consiste à se mettre en la présence de Dieu, à l'adorer et à demander au

1. S. Augustinus. In eo quod amatur, aut non laboratur, aut et labor amatur. — *De bono viduitatis*, c. 21, Migne, t. XL, p. 448.

Saint-Esprit de bien faire l'exercice qui commence.

Le premier prélude est un exercice de mémoire, consistant à se rappeler l'ensemble du mystère avec sa division en trois points d'après l'Évangile.

Le second prélude est la composition de lieu ou représentation imaginaire du cadre où se déroule le mystère. Saint Ignace était allé en Terre Sainte : il aurait pu donner des détails précis sur la grotte de Bethléem, la sainte maison de Nazareth, le Calvaire, etc. Cependant il ne le fait pas, et se contente de dire, par exemple : *Je considérerai la grotte où naît le Sauveur. Est-elle grande ou petite? Est-elle haute ou basse? Comment est-elle préparée?* Voici la raison probable de cette réserve : un tableau aux détails trop nombreux et trop nets semblerait donner trop d'importance à une chose qui n'est que secondaire.

Le troisième prélude consiste à demander la grâce que je veux obtenir. Dans la vie cachée et la vie publique de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je demanderai : *La connaissance intime du Seigneur qui s'est fait homme pour moi, afin de l'aimer avec plus d'ardeur et de le suivre avec plus de générosité.* Dans les mystères douloureux de la Passion, ce sera : *La*

douleur avec Jésus-Christ pénétré de douleur, le brisement de l'âme avec Jésus-Christ brisé dans son âme, les larmes, la peine intérieure pour tant de peines que Jésus-Christ a souffertes pour moi. Enfin dans les mystères glorieux de la Résurrection, je demanderai : *Une vive allégresse et une joie intense de la gloire et de la joie immenses de Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Après ces préludes qui ne doivent généralement durer que quelques minutes, on aborde la contemplation proprement dite. Saint Ignace nous dit à juste titre de considérer surtout trois choses : les personnes, les paroles et les actions. La contemplation est, en effet, une visite à Notre-Seigneur, dans l'un des mystères de sa vie mortelle : or, dans une visite, on s'occupe naturellement de la personne que l'on visite, de ses paroles, de ses actions.

1° Contempler les personnes

La doctrine des *Exercices*, relative à la contemplation des personnes, peut se résumer dans les trois avis suivants :

1° Saint Ignace dit de contempler le mystère, non pas comme s'il s'était passé il y a

dix-neuf cents ans, mais comme s'il s'accomplissait sous nos yeux. C'est, en effet, un excellent moyen pour méditer avec plus d'attention, de goût, de confiance, de respect et d'amour et, par suite, pour en recueillir des grâces beaucoup plus abondantes. Il y a, dans cette supposition, quelque chose de fictif, c'est que le mystère se passe réellement sous nos yeux; mais il y a également quelque chose de très réel, c'est la grâce attachée au mystère et qui ne varie pas. On ne saurait trop s'en convaincre : depuis la crèche et le Calvaire, la main de Dieu ne s'est pas raccourcie[1]. Oh! si l'on nous disait : dans huit jours, vous pourrez assister à la naissance du Fils de Dieu sur la terre, nous compterions les heures et les minutes; la joie et l'espérance rempliraient tellement nos cœurs qu'elles en chasseraient toute préoccupation terrestre, et aucun sacrifice ne nous paraîtrait dur pour jouir d'une telle faveur. Réveillons notre foi, livrons-nous sans réserve aux mêmes sentiments, et la méditation sera l'heure bénie entre toutes.

Mais ce n'est pas tout. Saint Ignace demande en outre que, en contemplant le mystère, nous ne restions pas simples

1. Non est abbreviata manus Domini. Is. 59, 1.

spectateurs ; nous devons encore y prendre une part active. Par exemple, dans la contemplation de la Nativité, il dit : *Je servirai Notre-Dame, Joseph et l'enfant Jésus dans leurs besoins, avec tout l'empressement et tout le respect dont je suis capable, comme si je me trouvais présent.*

Sainte industrie, féconde au delà de ce qu'on pourrait dire, pour engendrer la connaissance intime et l'amour ardent du divin Roi Jésus. C'est, en effet, en servant dans sa vie privée quelqu'un qu'on vénère et qu'on aime, que l'on apprend à le connaître et à l'aimer de plus en plus.

2° Saint Ignace recommande de chercher, dans la contemplation, une connaissance non pas quelconque, mais intime, du divin Maître; cela à juste titre, car cette connaissance est le plus sûr moyen pour acquérir la familiarité divine, source de tous les biens. D'après un axiome connu, c'est le propre de l'amitié de faire prendre à l'un des amis les idées et les sentiments de l'autre ; quelle langue pourrait dès lors décrire la merveille des vertus engendrées dans un cœur, par une sainte familiarité avec notre très doux Sauveur!

3° Nous devons contempler non seulement

les charmes incomparables de la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur, mais encore les perfections infinies de sa Divinité. De cette double vue naîtra une admiration pleine d'amour et grandement féconde en fruits de sainteté.

2° Écouter les paroles

Ce second point est d'une très grande importance : en effet le sujet habituel de nos contemplations doit être le saint Évangile ; or ce livre, admirable entre tous, est composé, en majeure partie, des paroles du divin maître. Ces paroles bénies sont d'une lumière, d'une beauté, d'une puissance incomparables ; disons quelques mots sur chacune de ces propriétés que nous devons avoir toujours sous les yeux en contemplant les mystères.

1° Les paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur sont merveilleusement lumineuses : *Je suis*, dit-il, *la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais a la lumière de vie*[1]. Pour exploiter une mine d'or, on fouille la terre dans tous les sens ;

1. Ego sum lux mundi : qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. Joan, 8, 12.

pour ne rien perdre du trésor de la divine lumière, on ne doit craindre ni la réflexion, ni le raisonnement. Sans doute le travail de l'entendement doit être tranquille, mais l'absence de l'agitation n'exclut pas l'application de l'esprit.

Aussi saint Ignace dit-il : *On s'arrêtera sur chaque parole, autant de temps que l'on trouvera de significations, de comparaisons, de goût et de consolation intérieure* ; et encore : *S'il arrive qu'une ou deux paroles fournissent, même pendant l'heure entière, une matière suffisante à la réflexion, et que l'on trouve à les méditer du goût et de la consolation spirituelle, on ne se mettra point en peine de passer outre*[1]. Conformément à ce principe, le saint ne choisit, pour une contemplation, que trois ou quatre sentences, même dans les sermons les plus longs du divin Maître ; tant il était convaincu qu'une seule parole approfondie instruit davantage que plusieurs considérées superficiellement.

Il y a cependant un cas qui fait exception, c'est celui où une lumière spéciale du Saint-Esprit supplée, en grande partie, au raisonnement. *Si la personne qui fait la contem-*

1. *Exercices spirituels*, 2e manière de prier.

plation, dit le saint auteur, *parvient... à découvrir quelque chose..., par la lumière divine qui éclaire son entendement, elle y trouvera plus de goût et de fruit spirituel*[1].

L'*Imitation de Jésus-Christ* dit dans le même sens : « C'est moi (Dieu) qui donne la science aux hommes, et j'accorde aux petits une intelligence plus claire que les hommes n'en peuvent communiquer... C'est moi qui enseigne à avoir du mépris et du dégoût pour les choses terrestres et présentes, à chercher et à goûter les éternelles, à fuir les honneurs, à souffrir les scandales, à mettre toute espérance en moi, et à m'aimer ardemment par-dessus toutes choses[2]. »

2° Les paroles de Notre-Seigneur sont d'une délicieuse beauté. *Tous*, dit saint Luc, *étaient dans l'admiration des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche*[3], et les satellites, des pharisiens envoyés pour prendre Jésus, revinrent en disant : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*[4].

Le langage du divin Maître renferme, dans

1. *Exercices spirituels*, 2e annotation.
2. *Imitation*, l. 3, ch. 43, 2, 3.
3. Omnes... mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius. Luc. 4, 22.
4. Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. Joan. 7, 46.

une simplicité inimitable, une profondeur si grande que, jusqu'à la fin des siècles, on y découvrira de nouvelles merveilles, et une élévation si sublime que, au ciel seulement, on pourra la comprendre. C'est une éloquence divine dont les charmes surpassent infiniment toute parole humaine.

Une conclusion se tire d'elle-même : puisque les paroles de Notre-Seigneur sont merveilleusement belles, nous devons en profiter pour faire naître en nos âmes une admiration féconde en fruits de sainteté personnelle et de zèle apostolique.

3° Les paroles du divin Maître sont toutes puissantes. Une seule d'entre elles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*, a suffi pour conduire un saint Antoine au désert[1]. Une autre : *Ne possédez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussures*, a été assez efficace pour faire un saint François d'Assise[2]. Il n'y a pas d'âme si abattue qu'elles ne relèvent, pas de cœur si froid qu'elles ne réchauffent, car Celui qui est la vérité même a dit : *Venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes*

1. *Bréviaire*, 17 janvier.
2. *Bréviaire*, 4 octobre.

chargés et je vous soulagerai[1] ; et encore : *Je suis venu apporter le feu sur la terre et que désiré-je sinon qu'il brûle*[2] ?

On le voit : les paroles de notre très doux Sauveur ne nous montrent pas seulement la voie qui conduit au ciel, mais elles nous donnent encore une force abondante et surabondante pour la parcourir. Que de merveilles de sanctification nous trouverions dans ces paroles bénies, si nous connaissions le don de Dieu !

Mais qu'on ne l'oublie pas : cette doctrine si lumineuse, si belle, si puissante, ne saurait être pleinement comprise sans un rayon descendu du ciel ; c'est ce que Jésus disait à ses bien-aimés Apôtres, la veille de sa mort : *Le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit*[3]. Il faut donc, en contemplant les paroles de l'Évangile, élever fréquemment nos cœurs à l'Esprit-Saint pour implorer sa lumière. Il convient en outre de s'adresser à Jésus-

1. Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Matth. 11, 28.

2. Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ? Luc. 12, 49.

3. Spiritus Sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. Joan. 14, 26.

Christ Notre-Seigneur, afin qu'il communique à ses paroles une chaleur qui nous enflamme et nous fasse dire comme aux disciples d'Emmaüs : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur le chemin et nous expliquait l'Écriture*[1] ?

3° Contempler les actions

Voici quatre pensées bien propres à nous aider pour la contemplation des actions :

1° Nous devons considérer les actions, non pas comme ayant eu lieu il y dix-neuf siècles, mais comme s'accomplissant sous nos yeux ; et il faut en outre y prendre une part active.

2° La vue des actions doit nous conduire à la connaissance intime de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui engendre la familiarité divine.

3° Nous devons puiser, dans la contemplation des actions, l'admiration de notre divin Modèle et, par ce moyen, nous exciter à un amour de plus en plus ardent. C'est chose facile, car les scènes du saint Évangile sont, à tout point de vue, mille fois dignes de ravir nos cœurs. Quoi de plus touchant que

1. Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret nobis scripturas ? Luc. 24, 32.

la tendre compassion de Jésus pour les quatre mille hommes fatigués qui l'ont suivi dans le désert[1] ? Quel spectacle plus consolant que la bonté ineffable avec laquelle Jésus accueille les pécheurs : Pierre qui l'a renié, Marie-Madeleine, la Samaritaine? Mais c'est surtout dans la Passion que les vertus de notre très saint Rédempteur brillent avec plus d'éclat; il serait superflu de le faire ressortir.

4° La considération des actions de notre divin Roi doit nous faire marcher généreusement à sa suite, en imitant ses incomparables vertus. C'est lui-même qui nous l'enseigne : *Je vous ai donné l'exemple, afin que, voyant ce que j'ai fait à votre égard, vous le fassiez aussi*[2].

A Bethléem, l'exemple de Jésus couché sur la paille nous dit bien haut : *Bienheureux les pauvres d'esprit*[3] ; la pauvreté est un trésor avec lequel on achète le ciel. Dans la scène de douleurs et d'opprobres du couronnement d'épines, le divin Roi nous crie avec une voix plus haute que jamais : *Bienheureux ceux qui pleurent. Vous serez bienheureux*

1. Marc. 8, 2.
2. Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. Joan. 13, 15.
3. Beati pauperes spiritu. Matth. 5, 3.

lorsqu'on vous chargera d'injures, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel [1]. C'est le moment favorable entre tous pour prendre des résolutions qui ne se démentiront pas.

Enfin une dernière question se présente. Est-ce une chose opposée à la simplicité de la méthode que nous exposons, que de s'élever jusqu'au sein de Dieu pour y contempler non seulement les perfections infinies de la Divinité, mais encore les causes premières du mystère? Nullement, saint Ignace le fait fréquemment. Au reste le directoire des Exercices est formel à ce sujet [2].

On peut donc aborder, sans crainte, cette sublime considération. Bientôt on verra l'admiration monter à son comble et on sera forcé de s'écrier avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables* [3]! Puis

1. Matth. 5, 11, 12.
2. *Directorium Exercitiorum*, c. 19, 7.
3. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Rom. 11, 33.

une voix se fera entendre dans le ciel : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*[1]. Nous répondrons avec un cœur qui ne fait pas de réserve : *Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier*[2].

COLLOQUE

La colloque final est à la fois une offrande et une prière. Les résolutions ont été prises pendant la contemplation ; il convient de les offrir à Dieu Notre-Seigneur, afin que sa divine Majesté daigne les recevoir et les confirmer[3]. De plus, pour les mettre à exécution, il faut une grâce puissante que Dieu n'accorde qu'à ceux qui la demandent avec instance ; il faut prier avec ferveur.

Saint Ignace conseille souvent de faire une triple prière : la première à Notre-Dame, que l'on termine par la Salutation Angélique ; la seconde à Jésus-Christ Notre-Seigneur, que l'on fait suivre de la prière « Ame de Jésus-Christ » ; la troisième à Dieu le Père,

1. Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret: Joan. 3, 16.

2. Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. 1 Joan. 4, 19.

3. *Exercices spirituels*, de l'élection 1er mode, 6e point.

que l'on termine par l'Oraison dominicale[1]. Mais ce n'est qu'un conseil et l'on reste libre finalement de suivre l'attrait de la grâce, pour le mode de cette prière finale.

1. *Ibid.* Contemplation de l'incarnation. Deux étendards. Trois classes. Trois degrés d'humilité.

CHAPITRE III

Méthode d'oraison intitulée : application des cinq sens.

Voici le texte des *Exercices :*

Après l'oraison préparatoire et les trois préludes, il sera utile d'exercer les cinq sens de l'imagination sur les mystères, de la manière suivante:

Dans le premier point, je verrai, des yeux de l'imagination, les personnes, méditant et contemplant dans le détail les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, et tâchant de tirer de cette vue quelque profit.

Dans le second point, j'entendrai ce qu'elles disent ou peuvent dire, réfléchissant en moi-même pour en tirer quelque profit.

Dans le troisième, je respirerai et goûterai la suavité et la douceur infinies de la Divinité, de l'âme, de ses vertus et de tout le reste, selon la personne que je contemple, réfléchissant en moi-même et m'efforçant d'en retirer de l'utilité.

Dans le quatrième, j'exercerai le sens du toucher, embrassant par exemple et baisant

les endroits où marchent, où reposent les personnes que je contemple, tâchant toujours de le faire avec profit. Je terminerai par un colloque, comme dans la première et la seconde contemplations, et par l'oraison dominicale.

Étudions l'esprit de cette troisième méthode d'oraison. Dans certains pays de foi, on représente encore les mystères de la Passion, comme autrefois au moyen âge. Les spectateurs regardent, écoutent et, sans aucun effort de leur part, des réflexions salutaires et de pieuses affections naissent spontanément dans leurs cœurs; enfin ils se retirent silencieux et pensifs, avec un désir sérieux de réformer leur vie et d'imiter généreusement Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Quelque chose de semblable, mais bien plus élevé, se passe ici dans l'application des sens imaginatifs de la vue, de l'ouïe et du tact : nous regardons ce qui se passe, nous écoutons les paroles, nous touchons même aux objets avec réserve, et de pieuses pensées naissent d'elles-mêmes dans nos âmes. Enfin nous sentons s'élever spontanément en nous des sentiments d'admiration, d'amour, de joie, de louange, auxquels se joint la résolution d'imiter généreusement le divin Modèle

que nous avons sous les yeux. C'est le dernier fruit à cueillir et saint Ignace nous le rappelle par ces mots qui terminent l'application de chacun des sens : *Je tâcherai d'en tirer quelque profit.*

Tel est l'aperçu général ; il a besoin de quelques explications.

1° *Quel est le caractère propre de cette méthode ?*

L'application des sens est une manière de méditer exceptionnellement simple et affectueuse. C'est d'abord une méditation, comme l'indiquent les mots méditer et réfléchir employés par saint Ignace [1]. De plus, cette manière de méditer est exceptionnellement simple, parce qu'on n'y pénètre pas, par réflexion, dans les profondeurs du mystère ; on n'en scrute pas les causes ni les effets ; mais on se contente de tirer quelque fruit spirituel de ce qui tombe sous les sens intérieurs [2]. Enfin ce mode d'oraison est exceptionnellement affectueux, parce que la connaissance intime de Notre-Seigneur y naît avant tout de l'amour que nous lui portons. Dans tout ce qui est atteint ici par les sens imaginatifs, il n'y a rien qui soit capable par son éclat, sa

1. Voir le *Directoire*, ch. 20, 2.
2. *Ibid.*, ch. 20, 3.

profondeur ou son élévation, de captiver ni d'émouvoir les puissances de l'âme. Il faut donc que l'amour intervienne, rendant grands et délicieux les moindres détails de la vie du divin Maître [1].

Voyez ces parents sans cesse occupés de leurs enfants ; rien ne leur échappe : piété, étude, repos, jeux, exercices de tout genre. Quel est le charme qui les captive, sans qu'ils soient jamais rassasiés? C'est l'amour qui grandit tout à leurs yeux et les fait pénétrer jusqu'à l'intime de ces âmes qui leur sont uniquement chères. Ainsi en est-il dans l'application des sens : ce qui produit une douce et captivante attention, c'est l'amour pur, ardent et tendre que nous portons à Notre-Seigneur. Une conclusion importante se dégage : le grand moyen pour réussir dans ce genre d'oraison est d'aimer beaucoup Jésus-Christ.

2° *Que faut-il entendre par ces mots :* « *Je respirerai et goûterai la suavité et la douceur infinies de la Divinité* [2]. »

Lorsqu'une âme a l'habitude de voir Dieu

1. *Directoire*, ch. 20, 4.

2. Cette grave question a déjà été traitée au chapitre 4 de la troisième partie ; néanmoins nous la reprenons ici avec des variantes dans la forme, à cause de son importance exceptionnelle.

dans toutes ses œuvres, elle ne s'arrête pas à jouir de la douceur d'une consolation spirituelle intense, mais remontant, avec une foi vive, du ruisseau à la source, elle se dit immédiatement : « Dieu est là. » Cette foi, malgré son excellence, est obscure par elle-même, et a besoin d'être éclairée ; elle l'est ici par la suavité de l'amour dont le Saint-Esprit est l'auteur.

Pour pénétrer davantage dans cette grave question, il est utile de recourir à quelque comparaison ; en voici une entre plusieurs autres. Une caravane est depuis plusieurs jours dans le désert et les voyageurs, mourant de soif, marchent abattus et silencieux. Mais voici qu'une brise humide arrive d'une oasis voisine; immédiatement la vie revient et le silence fait place à de joyeux propos. Quelle en est la cause ? C'est qu'on sent et goûte la fraîcheur de l'oasis dans la fraîcheur de la brise.

Quelque chose de semblable se passe ici dans l'oraison : l'amour à la fois doux et fort, généreux et délicieux, dont le cœur est embrasé, n'est autre qu'une participation créée à l'Éternel Amour. Il est donc comme une brise mille fois bénie, émanée du sein de Dieu. C'est dans la suavité délicieuse de cette

brise que l'âme sent, goûte, respire la suavité infinie de la Divinité et s'écrie : « Que vous êtes doux, ô mon Dieu ! vous êtes la douceur même. Combien grandes sont vos délices ! elles surpassent tous mes désirs. »

Maintenant le feu est allumé, il faut l'entretenir ; cela se fait par de petits élancements de cœur. On dira, par exemple, avec des intervalles plus ou moins rapprochés :

O Douceur infinie, vous êtes tout pour moi !

O Amour éternel, que veux-je ou que puis-je vouloir hors de vous ?

O Beauté infiniment ravissante ! que je vive ou que je meure, je suis tout à vous, etc.

On peut même, à l'exemple de plusieurs saints, se contenter d'une seule formule, qu'on ne cesse de répéter. C'est ainsi que saint Augustin disait et redisait : « O Bonté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » ; saint François : « Mon Dieu et mon Tout. »

Ces oraisons jaculatoires ne doivent pas être trop rapprochées, autrement l'âme ne pourrait pas goûter à loisir la suavité infinie de la Divinité ; elles ne doivent pas non plus être trop rares, sinon la ferveur de l'amour diminuerait. Finalement la juste mesure doit être indiquée par l'onction du Saint-Esprit.

Il est clair qu'une telle application du goût et de l'odorat ne saurait avoir lieu sans une consolation un peu abondante; car comment pourrait-on goûter la fraîcheur d'une oasis dans celle de la brise, si la brise elle-même n'a aucune fraîcheur? Il faut donc s'arrêter, quand toute flamme d'amour cesse de se faire sentir; on achève alors l'oraison d'une manière moins élevée, en recourant à quelques réflexions.

3° Comment faut-il appliquer le sens imaginatif du toucher?

En ce qui concerne le toucher imaginatif, saint Ignace se montre plein de réserve : il ne permet pas de baiser les vêtements, à plus forte raison les pieds et les mains ; mais seulement les endroits où marchent, où reposent les personnes que l'on contemple, par exemple : la trace des pas de Notre-Seigneur, la paille de la crèche, le bois de la croix, les instruments de la Passion, etc... Cette direction est pleine de sagesse, car il faut toujours garder un souverain respect à la personne adorable de Notre-Seigneur, et les abus sont faciles. D'ailleurs la sensibilité surexcitée, au lieu d'aider les réflexions salutaires et les affections pieuses, leur devient un obstacle parfois sérieux.

Il ne faudrait pas cependant appliquer la règle dans toute sa rigueur, aux âmes exceptionnelles par leur candeur et poussées en outre par la grâce à se permettre davantage, par exemple à recevoir le divin enfant Jésus des mains de la très Sainte Vierge, pour le presser sur leur cœur, comme saint Stanislas. Ici un directeur pieux et prudent est nécessaire.

CHAPITRE IV

Méthode d'oraison intitulée : seconde manière de prier.

Saint Ignace dit que la première manière de prier est, plutôt un exercice spirituel très utile à l'âme et qui la dispose à offrir à Dieu une prière qui lui soit agréable, qu'une méthode ou manière de faire oraison proprement dite ; je n'en dirai donc rien ici.

La seconde manière de prier consiste à peser attentivement la signification de chaque parole d'une prière[1]*...*

Après l'oraison préparatoire, à genoux ou assis, selon la disposition du corps et l'attrait de l'âme, les yeux fermés ou fixés en un même endroit, sans les laisser errer de côté et d'autre, on dira la première parole du Pater, et on s'arrêtera sur cette parole autant de temps que l'on trouvera de significations, de comparaisons, de goût et de consolation intérieure dans la considération du titre de Père. On fera de même sur chaque parole de l'oraison

1. Si une seule parole ne forme pas un sens complet, il faut en prendre plusieurs. *Directoire*, ch. 37, 9.

dominicale ou de toute autre prière que l'on voudra méditer selon cette manière de prier...

S'il arrive qu'une ou deux paroles fournissent, même pendant l'heure entière, une matière suffisante à la réflexion et que l'on trouve à les méditer du goût et de la consolation spirituelle, on ne se mettra point en peine de passer outre; mais, l'heure écoulée, on récitera de la manière ordinaire le reste de l'oraison dominicale...

A la fin de l'oraison, on s'adressera à la personne que l'on a priée, et on lui demandera, en peu de paroles, les vertus ou les grâces dont on éprouve un plus pressant besoin.

L'esprit de cette méthode est d'exprimer, pour ainsi dire, le suc spirituel d'un texte pris dans la Sainte Écriture, afin d'en retirer un profit abondant, car toute parole de l'Écriture est esprit et vie [1]; on peut en dire autant, proportion gardée, de la Liturgie sacrée et même d'une prière quelconque.

A cet effet, il faut s'arrêter sur cette parole aussi longtemps qu'on y trouve une nourriture spirituelle pour l'intelligence et pour la volonté. La nourriture de l'intelligence, c'est la connaissance plus approfondie de la parole

1. Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. Joan. 6, 64.

sacrée, obtenue soit par le raisonnement propre, soit par une divine lumière[1]; la nourriture de la volonté, c'est la consolation spirituelle que l'on trouve à goûter le texte choisi. Si donc, en réfléchissant, l'âme trouve des significations et des comparaisons qui l'éclairent, des affections et des goûts spirituels qui la consolent, en un mot, lumière pour l'entendement et motions suaves et fortes pour la volonté, elle doit s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle soit pleinement satisfaite. Par exemple, si, méditant le mot *Pater*, doucement émue, elle commence à répandre des larmes de dévotion; si elle se sent détachée de ce qui se passe, attirée vers les biens éternels et embrasée de l'amour de Dieu, de manière à ne plus rien aimer qu'en lui et pour lui, elle doit se livrer à la grâce et se laisser pénétrer par ces pieux sentiments. Passer au mot suivant, sans avoir extrait tout le suc du premier, serait une folie comparable à celle de l'homme qui éteindrait un feu pour le rallumer ensuite.

Il arrive parfois qu'après avoir médité quelque temps sur un texte de l'Écriture on éprouve le besoin de le répéter, comme par

1. Voir les *Exercices*, seconde annotation.

refrain. Ainsi les disciples d'un maître de génie ne se lassent pas de redire une de ses sentences, ainsi les musiciens chantent sans cesse une phrase qui leur a plu. Il faut alors céder à l'attrait de la grâce et redire le texte aussi longtemps que l'on y trouvera du goût; la répétition des paroles les grave plus profondément dans l'intelligence et dans le cœur. C'est précisément en cette répétition que consistent alors le goût et la consolation spirituelle, auxquels saint Ignace nous dit de nous livrer sans nous mettre en peine de passer outre.

Par exemple, je médite sur le texte de saint Paul : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu*[1] ! Après avoir contemplé l'abîme insondable de la sagesse divine, manifestée dans les mystères de la foi, je sens un sentiment d'admiration s'élever dans mon âme et j'éprouve le besoin de dire et de redire : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu !* Je dois favoriser cet attrait et répéter ces paroles ; elles imprimeront de plus en plus en moi le sentiment d'une soumission pleine et aveugle à tous les décrets divins.

1. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ? Rom. 11, 33.

De même, je médite sur ce texte de l'Apôtre : *Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1]. Peu à peu mon cœur s'embrase d'amour et j'en viens à ne plus penser à mes intérêts, mais à ceux de Notre-Seigneur; et, en même temps, j'éprouve le besoin de redire : *Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Je dois encore me livrer à cet attrait de la grâce, car, à mesure que ces mots passent sur mes lèvres, je perds mes sentiments terrestres, pour prendre les sentiments divins du Cœur sacré de Jésus.

Cette manière de prier, cette répétition fréquente d'une pieuse sentence, est justifiée par l'exemple des saints ; saint Ignace aimait à dire et redire en contemplant le firmament: « Combien la terre est vile, quand je regarde le ciel ! »

Saint François Xavier, mourant dans la cabane de Sancian, répétait sans cesse : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi*[2].

Sainte Thérèse, à ses derniers moments, ne cessait de redire : *Le cœur brisé de repentir est un sacrifice agréable à Dieu ; ô Dieu*

1. Vivo autem jam non ego ; vivit vero in me Christus Gal. 2, 20.
2. Jesu, fili David, miserere mei. Marc. 10, 47.

vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié[1].

Sainte Gertrude récitait jusqu'à trois cent soixante-cinq fois, avec un goût toujours nouveau, ces paroles du *Pater : Que votre volonté soit faite.*

1. Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. Ps. 50, 19.

CHAPITRE V

Méthode d'oraison intitulée : troisième manière de prier.

Cette troisième manière consiste à prier de cœur et à dire de bouche, à chaque respiration ou soupir, une parole de l'Oraison dominicale ou d'une autre prière, de manière à ne prononcer qu'une seule parole entre une respiration et l'autre. Et l'espace de temps qui s'écoule d'une respiration à l'autre doit s'employer à considérer spécialement la signification de cette parole, ou l'excellence de la personne à laquelle la prière s'adresse, ou notre propre indignité, ou la différence entre tant de grandeur d'un côté et de l'autre tant de bassesse. On prononcera de la même manière toutes les paroles du Pater.

Cette manière de prier a surtout pour but de faire réciter les prières vocales avec attention et dévotion; elle consiste à considérer, pendant l'espace d'une respiration, la signification de la parole que l'on vient de prononcer. Si, soit par ignorance de la langue

liturgique, soit pour cause de fatigue, on ne peut le faire, on se contentera de considérer l'excellence de la personne à laquelle la prière s'adresse.

Les âmes pieuses peuvent encore en faire usage, avec grand profit spirituel, de la manière suivante :

En récitant un psaume ou une prière liturgique, on s'arrêtera après chaque verset pour faire brièvement un acte de foi, ou d'espérance, ou de charité, ou d'adoration, ou d'action de grâces, ou de demande. C'est un moyen facile de faire sans satiété un grand nombre de ces actes glorieux à Dieu et très sanctifiants. Prenons pour exemple le *Credo* et l'Acte de foi. Après avoir dit : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la terre », on fera un acte de foi, en ajoutant : « Mon Dieu, je le crois, parce que vous l'avez révélé et que vous êtes la vérité même. » Puis on reprendra le second article : « Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre-Seigneur », et on ajoutera comme précédemment : « Mon Dieu, je le crois, parce que vous l'avez révélé et que vous êtes la vérité même » ; et ainsi de suite, jusqu'au dernier article : « Je crois la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Cette manière de réciter le *Credo* est très utile pendant la vie et encore plus à l'heure de la mort[1]. La plupart des saints ont tenu à faire à ce moment non seulement un acte de foi général, mais encore une profession de foi ayant pour objet les principales vérités révélées. La troisième manière de prier, appliquée, comme nous venons de le faire, au *Credo*, permet à toutes les âmes pieuses de suivre facilement leur exemple.

1. Voir le P. Jean Polanco. *Methodus adjuvandi eos qui moriuntur*, c. 5.

CHAPITRE VI

Quelle que soit la méthode d'oraison employée, on doit s'y appliquer à la familiarité divine.

Cette assertion se justifie d'abord par l'importance du *colloque* dans les Exercices. Il consiste principalement dans *l'entretien d'un ami avec son ami*[1], et saint Ignace veut qu'on en fasse fréquemment usage, dans toutes les méthodes d'oraison.

La pensée du saint apparaît encore plus clairement dans ses *Constitutions*. « Les moyens, dit-il, qui unissent l'instrument à Dieu et le disposent à être bien gouverné par la main divine, sont plus efficaces que ceux qui le disposent à l'égard des hommes. Telles sont la probité, la vertu et la familiarité avec Dieu, dans les exercices spirituels de dévotion[2]. » Puis, parlant du Général de la Compagnie, que tous les inférieurs doivent s'efforcer d'imiter, il ajoute : « Parmi les qualités dont il convient que le Général soit orné, la première de toutes est une union très intime et familière avec Dieu et

1. *Exercices spirituels*, 1e sem., 1e médit.
2. *Constitutions S. J.*, Xe Partie, n. 2.

Notre-Seigneur, non seulement dans l'oraison, mais encore dans toutes les actions[1]. »

Mais que faut-il entendre par familiarité divine dans l'oraison ? On peut dire, en général, qu'elle consiste à y converser avec Dieu et Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme on le fait avec un Ami et un Père. Il va sans dire que cette simplicité de rapports ne doit pas nuire au souverain respect qu'on doit à la divine Majesté. De cette définition découlent les cinq propriétés suivantes :

Premièrement. — La familiarité divine dans l'oraison demande qu'on commence par se mettre en la présence de Dieu, considéré non seulement comme Créateur et souverain Seigneur de toutes choses, mais bien plus encore comme Ami et comme Père. On a vu de grands monarques se retirer, pour un temps, du mouvement des affaires, afin de jouir des douceurs de la vie de famille ; Dieu fait ici quelque chose d'infiniment plus touchant, car il quitte en quelque sorte le gouvernement de l'Univers, pour être tout entier à l'âme qui vient à lui, dans la solitude de l'oraison. Cette pensée est fondamentale et on ne doit pas la perdre de vue, pendant tout le cours de la

1. Ibid. IX^e^ Partie, ch. 2, n. 1.

méditation; on y trouvera un puissant secours pour chasser les distractions et ranimer la ferveur.

Deuxièmement. — L'axiome est connu : « L'amitié rend communes les joies et les tristesses. » La familiarité divine est une amitié ineffablement intime avec Dieu ; elle exige donc qu'on répande filialement son âme dans son sein paternel, en lui disant ses désolations et ses consolations, ses peines et ses joies, ses craintes et ses espérances. Ici le champ est évidemment très étendu. Pour commencer par les souffrances, ce sont : à l'extérieur, les revers, les contradictions, les humiliations, les persécutions; à l'intérieur, la crainte, l'ennui, la tristesse, la lassitude et le découragement. Mais nos peines propres ne doivent pas être le seul objet d'une ouverture, à la fois si sublime et si simple; il faut aussi dire à Dieu le déchirement que nous éprouvons en le voyant mis en oubli par les incrédules, outragé par les impies, mal servi par les tièdes. Quant aux joies qu'il convient également de verser filialement dans le cœur de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur, ce sont d'abord les grâces précieuses que le Saint-Esprit répand dans notre âme et la sainte espérance de la béatitude

éternelle, qui sera d'autant plus grande que nous aurons plus souffert sur la terre. C'est ensuite le triomphe de la sainte Église, la conversion des pécheurs, la ferveur des justes, la prospérité de toutes les œuvres catholiques. Par-dessus tout, c'est le bonheur que nous goûtons, en pensant à la gloire et à la félicité infinies que Dieu possède en lui-même de toute Éternité.

Troisièmement. — La familiarité divine demande qu'on consulte Dieu dans les décisions à prendre, comme on le fait journellement avec un ami sage et puissant. Elles sont fréquentes les résolutions que les âmes pieuses doivent prendre, relativement à la perfection propre, les devoirs d'état, le succès des œuvres de zèle. Nul moment n'est plus favorable pour le faire que l'oraison mentale; on y trouve des lumières et une force inespérées, quand, avec une sainte familiarité, on prend conseil de Dieu l'Ami par excellence, dont la sagesse, la puissance et l'amour sont infinis.

Quatrièmement. — Si l'amitié humaine fait recourir spontanément à ses amis, quand on est dans le besoin ; à bien plus forte raison, la familiarité divine nous conduit-elle instinctivement à Dieu notre Ami et notre

Père, pour lui dire nos difficultés de chaque jour. Une telle prière est excellente, car elle ajoute, à la qualité d'humble suppliant, le titre bien plus élevé et efficace d'enfant de Dieu, qui incline merveilleusement son cœur à nous accorder ce que nous lui demandons. Qui pourrait dire la puissance d'une âme d'oraison, qui connaît expérimentalement le cœur de Dieu et y recourt sans cesse avec une confiance pleine d'amour? Elle obtient des grâces sans nombre pour elle-même et devient parfois la providence de toute une contrée.

Cinquièmement. — C'est un adage connu : « L'amitié fait prendre les idées et les affections de son ami. » La familiarité divine, ineffable amitié entre Dieu et l'homme, imprime donc dans l'intelligence les idées de Dieu, aussi supérieures aux nôtres que le Ciel est au-dessus de la terre, et répand dans le cœur des attraits tout divins. Suivant l'expression de saint Paul, elle nous fait nous *revêtir de Jésus-Christ Notre-Seigneur*[1].

Dès lors elle nous rend doux et humbles, avec Jésus doux et humble de cœur[2]. Elle

1. Induimini Dominum Jesum Christum. Rom. 13, 14.

2. Discite a me quia mitis sum et humilis corde. Matth. 11, 29.

nous donne l'amour de la pauvreté, avec Jésus pauvre à Bethléem, et de l'obéissance, avec Jésus obéissant à Nazareth. Elle nous rend miséricordieux, avec Jésus qui laisse parler son cœur, en disant : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* [1]. Elle nous fait compatissants, avec Jésus attendri à la vue de quatre mille hommes fatigués à sa suite dans le désert [2]. La familiarité divine nous fait encore chercher en tout la gloire de Dieu, avec Jésus qui ne cherche pas sa propre gloire [3]. Elle nous communique une entière conformité à la très sainte volonté de Dieu, malgré la crainte, l'ennui et la tristesse qui envahissent notre âme et nous fait dire avec Jésus : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne* [4]. Enfin, elle nous fait obéir jusqu'au sacrifice de la vie, avec Jésus qui s'est *fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix* [5].

Pour conclure, la familiarité divine peut se résumer dans cette admirable prière de Notre-

1. Misericordiam volo et non sacrificium. Matth. 9, 13.
2. Misereor super turbam quia ecce jam triduo sustinent me. Marc. 8,2.
3. Ego autem non quæro gloriam meam. Joan. 8, 50.
4. Non mea voluntas sed tua fiat. Luc. 22, 42.
5. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Philip. 2, 8.

Seigneur à son Père : *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi*[1]. D'un côté l'âme oublie ses intérêts propres pour penser à ceux de Dieu, et d'autre part Dieu prend en main les intérêts de l'âme, mille fois mieux qu'elle ne saurait le faire elle-même. Auparavant l'âme pensait encore à sa propre gloire ; maintenant elle n'y pense plus : que dis-je ? elle ne pourrait plus y penser, car sa gloire est devenue celle de Dieu même. Auparavant l'âme s'occupait encore de ce qui lui plaisait ; maintenant elle ne peut plus le faire, car tout son plaisir est d'accomplir le bon plaisir divin. Auparavant l'âme fuyait plus ou moins le travail et cherchait le repos ; maintenant cela est impossible, car elle ne trouve plus de repos qu'en travaillant sans réserve au service de Dieu. Autrefois l'âme cherchait des récompenses terrestres ; maintenant elle ne le peut plus, car toute sa récompense est d'épuiser ses forces à la gloire de Dieu.

Réciproquement Dieu jette sur l'âme un regard de complaisance, semblable à celui qui réjouit infiniment les anges et les saints ; elle y trouve un bonheur sans mesure, une

1. Mea omnia tua sunt et tua mea sunt. Joan. 17,10

confiance absolue, un repos inaltérable, une paix sans déclin. Il ne saurait en être autrement, car l'âme comprend que plus elle s'oublie pour Dieu, plus il pense à elle, à ses progrès dans la sainteté, à l'accroissement de ses mérites. Comment ne se reposerait-elle pas dans une paix délicieuse et parfaite? Telle est la familiarité divine, où une confiance sans nuages naît, avec une ineffable douceur, du pur amour de Dieu. Saint Ignace voulait qu'elle pénétrât tous les modes d'oraison; cela n'a rien d'exagéré, car elle est facile à toute âme généreuse, qui ne fait aucune réserve dans le service divin.

CHAPITRE VII

La règle, qui doit tout dominer dans l'oraison, est de suivre l'attrait de la grâce, contrôlé par un directeur expérimenté.

Le premier document, à l'appui de cette assertion, se trouve dans les Constitutions écrites par saint Ignace; il est ainsi conçu: « Quant à ceux qui ont tellement fait de progrès dans la voie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'ils peuvent y courir...il ne semble pas opportun de leur prescrire aucune règle en ce qui concerne l'oraison et la méditation... pourvu cependant qu'on consulte toujours le confesseur et, au besoin, le supérieur[1]. »

Le second document est la huitième des sentences du saint: « C'est une chose pleine de dangers, que de vouloir conduire toutes les âmes à la perfection par le même chemin. Celui qui agit ainsi ignore combien multiples et variés sont les dons du Saint-Esprit[2]. » Le mot chemin désigne tout ce qui est

1. *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, VI^e^ p., ch. 3, n. 1.
2. *Sentences de saint Ignace*, 8^e^ sent.

nécessaire pour parvenir à la perfection, donc en particulier l'oraison mentale.

Le troisième document est tiré du *Directoire des Exercices*, dont l'autorité est hors ligne. Après avoir exposé les différentes méthodes d'oraison de saint Ignace, le *Directoire* conclut : « Il ne faudrait pas croire que l'on doit exclure les autres modes d'oraison que le Saint-Esprit a coutume d'enseigner et que des hommes, versés dans la vie spirituelle, ont coutume d'employer, conformément à l'expérience, la raison et la saine doctrine. On doit en dire autant des modes dont chacun a constaté l'utilité, d'après son propre usage. Il est cependant nécessaire d'ajouter l'approbation du Supérieur ou du Préfet spirituel... surtout si la manière de prier diffère un peu de l'ordinaire[1]. »

Le quatrième document se trouve dans les lettres du Père Jérôme Natal, assistant de saint Ignace dans le gouvernement de la Compagnie ; voici ses paroles : Je sais que le Père Ignace donnait habituellement la direction suivante : « Si l'on juge dans le Seigneur que quelqu'un est conduit par le bon esprit et fait des progrès dans l'oraison,

1. *Directoire des exercices*, ch. 37, n. 13.

on ne doit rien lui prescrire ni le réprimander ; au contraire, il faut le soutenir et l'encourager à avancer dans le Seigneur suavement et fortement. Mais si quelqu'un ne tire pas de profit de l'oraison, ou n'y fait pas de progrès, ou se trouve enlacé dans quelque erreur ou illusion, on doit s'efforcer de le ramener dans la vraie voie de l'oraison et du progrès en Jésus-Christ[1]. »

Le cinquième document est du Père Achille Gagliardi, entré dans la Compagnie trois ans après la mort de saint Ignace et très versé dans la connaissance des Exercices. Voici ses paroles : « C'est le caractère de notre oraison de ne pas dépendre d'une règle déterminée et invariable, car cela est propre aux commençants ; mais l'habitude de la prière doit conduire chacun de nous au mode qui lui convient le mieux et lui apprendre à le changer au besoin... Il faut que chacun puisse reconnaître, à la lumière d'une charité discrète, ce qui est expédient en cette matière, de telle sorte qu'il n'ait besoin d'aucune prescription particulière, mais soit guidé par une méthode et un art parfaits[2]. »

1. Lettre du Père Jérome Natal. *Monuments historiques de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 652.

2. Gagliardi, *De plena cognitione Instituti S. J.*, De oratione, 1, 7°.

Le sixième document est de saint François de Borgia, écrivant au Provincial d'Aragon : « Pour diriger les inférieurs dans l'oraison, Notre-Seigneur nous a donné un bon guide, les *Exercices spirituels* de la Compagnie. Ensuite les uns continuent à suivre cette méthode, d'autres prennent d'autres méthodes d'oraison. *Alius quidem sic*, *alius vero sic*, et, puisqu'ils sont tous bons, il faut les laisser marcher. Les motions de l'Esprit-Saint sont diverses, et divers aussi les talents et les intelligences des hommes [1]. »

Enfin le septième document est du Père Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus. Voici ce qu'il écrit dans une lettre ayant force de prescription : « Si l'on examine la méthode et le sujet de l'oraison, je dis que les religieux qui se sont exercés longtemps à ce saint exercice, qui, par un long usage, y ont acquis une grande facilité, ne doivent pas être limités à certains sujets, astreints à une méthode spéciale. En effet l'esprit de Dieu qui a coutume d'agir avec la plus grande liberté, qui a mille moyens pour éclairer les âmes et se les attacher, ne peut souffrir qu'on l'enchaîne ni qu'on l'enserre dans d'étroites

1. *Archives romaines S. J.*

limites. Et comme le disait un jour, avec autant de piété que de sagesse le Père Natal d'heureuse mémoire, il faut suivre ce maître divin et ne jamais le prévenir[1]. »

En résumé, quand une âme s'est suffisamment exercée aux méthodes des Exercices et en possède l'esprit, on ne doit plus lui donner généralement d'autre règle que l'onction de l'Esprit-Saint, contrôlée par un directeur instruit et prudent. De même que le jardinier fixe d'abord l'arbrisseau à un tuteur, puis rompt les liens quand il a grandi; ainsi il convient d'assujettir d'abord l'homme d'oraison à des règles précises, puis de lui rendre sa liberté quand il a fait de sérieux progrès. Il en fera usage suivant l'attrait de la grâce, contrôlé par un pieux et prudent directeur.

De fait, voici ce qu'on observe le plus souvent chez les âmes qui se sont sérieusement exercées à la méditation, d'après les Exercices : peu à peu leur oraison devient plus simple, moins laborieuse, plus affective et reposante. Elles n'éprouvent plus d'attrait à raisonner sur un mystère, mais à en goûter la beauté, l'utilité, la douceur. Elles se

1. *Lettres des Pères généraux de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 432, Lyon, rue de Condé.

sentent surtout portées à la familiarité divine, où l'on converse avec Dieu comme un fils avec son Père, comme un ami avec son Ami. Elles aiment à consulter Dieu dans leurs difficultés, à l'invoquer dans leurs besoins, à déverser dans son cœur de Père et d'Ami leurs joies et leurs tristesses; en un mot, elles aspirent à n'avoir plus avec Lui qu'un cœur et qu'une âme, suivant l'adage : « Un ami est un autre soi-même. »

Saint Ignace loue grandement une telle simplification de l'oraison : « Toute méditation, dit-il, où l'entendement travaille, fatigue le corps. Il est d'autres méditations, également dans l'ordre de Dieu, mais trop oubliées de nos jours, qui sont pleines de paix pour l'entendement, sans travail pour les facultés intérieures de l'âme et se font sans effort intérieur ni physique[1]. »

Doit-on conclure de là, que les âmes qui n'arrivent pas, avec le temps, à simplifier leur oraison, n'y font pas de sérieux progrès? Nous ne le pensons pas; on rencontre en effet des âmes généreuses, droites, pieuses et judicieuses, qui tiennent à conserver toutes les règles des Exercices qu'on leur a enseignées, et ce n'est pas sans de graves raisons.

1. *Lettres de saint Ignace*, Bouix, lettre 9.

Le premier avantage est de fixer plus facilement leurs facultés en Dieu et d'éviter ainsi le vague et les distractions. Le second est de vaincre, par ce moyen, la torpeur et l'engourdissement. Le troisième est la joie d'une conscience qui se rend témoignage d'accomplir pleinement son devoir envers Dieu. Le quatrième est la variété admirable des méthodes des Exercices, qui préserve l'âme de la satiété et de la routine.

Et qu'on ne dise pas que des âmes ainsi liées ne peuvent pas répondre à l'attrait de la grâce, ni se livrer à la familiarité divine. Elles éviteront en effet ce double écueil, en tenant compte des avis suivants, entièrement conformes à l'esprit de saint Ignace :

Faire le plus grand cas de ce principe d'or du saint auteur : « Si j'éprouve dans un point de la méditation les sentiments que je voulais exciter en moi, je m'y arrêterai et m'y reposerai sans me mettre en peine de passer outre, jusqu'à ce que mon âme soit pleinement satisfaite[1]. »

Ne pas se contenter de faire à la fin de l'oraison un colloque, où l'on parle à Dieu comme un disciple à son maître, un fils à son père, un ami à son ami ; mais s'entretenir

1. *Exercices spirituels*, 4e addition.

ainsi familièrement avec Dieu, aussi souvent et aussi longtemps qu'on s'y sent porté par la grâce.

Ne pas se borner aux prières initiale et finale prescrites par la règle, mais prier dans le cours de la méditation, toutes les fois qu'on éprouve le besoin du secours divin.

Faire fréquemment usage de cette règle admirable : « Si je sens que l'amour qui m'incline vers tel objet descend d'en haut de l'amour de Dieu, je le choisirai [1]. » Chez les âmes qui ne vivent que pour Dieu, ce principe est d'une merveilleuse efficacité, pour le choix des résolutions.

Enfin quand la consolation spirituelle est intense, s'appliquer doucement à goûter la suavité infinie de la Divinité. Cela peut se faire dans l'ordre ordinaire, sans aucune grâce de contemplation mystique [2].

Ces quelques avis suffisent pour montrer que les méthodes des Exercices, largement entendues, permettent d'allier merveilleusement l'observation des règles d'oraison avec une entière docilité à l'onction du Saint-Esprit. On doit donc approuver ceux qui s'attachent à cette manière de méditer.

1. *Exercices spirituels*, Election, 2e mode, 1e règle.
2. Cf. Ci-dessus, 6e partie, ch. 3.

Enfin, que dire d'une âme qui veut s'en tenir strictement à la lettre des Exercices, sans jamais l'élargir en rien? Je réponds que, si cette âme se maintient ainsi dans la ferveur, il faut encore approuver son attrait. De fait on rencontre des âmes foncièrement bonnes et droites, qui aiment à marcher par un chemin nettement tracé et à ne jamais en dévier. C'est leur voie; il faut la respecter, pourvu cependant que ce culte rigide des règles ne les empêche pas de converser avec Dieu, comme on le fait avec un Ami et un Père. Telle est la pensée de saint Ignace, qui croyait que la familiarité divine doit accompagner toute oraison même vocale, chez les âmes qui tendent à la perfection.

Pour conclure : s'il y a un grand danger à se fier en son propre jugement, dans les choses qui concernent l'oraison, il y a aussi un grave inconvénient à ne pas suivre l'attrait de la grâce. Le moyen de tout concilier est d'être docile non seulement au souffle de l'Esprit-Saint, mais encore au contrôle d'un directeur instruit, prudent et expérimenté. C'est la doctrine à la fois sage et large de saint Ignace.

A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE v

PREMIÈRE PARTIE

Excellence de l'oraison

CHAPITRE I. — Premier avantage de l'oraison : elle est un entretien familier avec Dieu.... 1

CHAPITRE II. — Second avantage de l'oraison : elle assure le salut et nous enrichit de nombreux mérites..... 5

CHAPITRE III. — Troisième avantage : elle conduit à la perfection chrétienne..... 10

CHAPITRE IV. — Quatrième avantage : elle fait goûter à l'âme des joies spirituelles, supérieures sans comparaison aux fausses délices du monde..... 17

CHAPITRE V. — Cinquième avantage : elle donne aux œuvres apostoliques leur vraie fécondité..... 21

SECONDE PARTIE

De la méditation

Pages

CHAPITRE I. — Préparation de la méditation. 25

CHAPITRE II. — Du premier acte qu'on ne doit jamais omettre au commencement de la méditation : se mettre en la présence de Dieu. 32

CHAPITRE III. — Second acte préliminaire : l'adoration. 38

CHAPITRE IV. — Troisième acte préliminaire : demande de la grâce du Saint-Esprit. 41

CHAPITRE V. — Exercice de l'imagination et de l'appétit sensitif. 45

CHAPITRE VI. — Exercice de la mémoire et de l'intelligence. 48

CHAPITRE VII. — Du plus excellent acte de l'intelligence que l'on puisse faire dans l'oraison, qui est l'acte de foi. 52

CHAPITRE VIII. — Des actes de la volonté. Comment ils sont d'une plus grande importance que ceux de l'entendement. 56

CHAPITRE IX. — De l'acte d'espérance. 61

CHAPITRE X. — La charité ou pur amour de Dieu consiste à vouloir à Dieu toutes sortes de biens, parce qu'il en est infiniment digne, à cause de sa perfection infinie. 68

CHAPITRE XI. — Dans l'amour pur de charité,

Pages

l'âme tend en outre à l'union divine, afin de ne plus vivre pour elle-même, mais pour Dieu..... 76

Chapitre XII. — La charité est un amour non seulement de bienveillance, mais encore d'amitié entre Dieu et l'âme juste..... 82

Chapitre XIII. — La charité demande que nous aimions Dieu par-dessus toutes choses. 93

Chapitre XIV. — Il y a deux sortes d'amour de charité : l'amour affectif et l'amour effectif. Comment on doit les pratiquer l'un et l'autre dans l'oraison..... 97

Chapitre XV. — Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu, comme étant notre suprême bienfaiteur..... 102

Chapitre XVI. — Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu, comme étant le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses..... 110

Chapitre XVII. — Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant notre ami par excellence..... 115

Chapitre XVIII. — Pour obtenir l'amour divin, nous pouvons considérer Dieu comme étant le meilleur des pères..... 122

Chapitre XIX. — Dans l'oraison, nous devons faire des actes de pur amour, de bienveillance et d'amitié, non seulement à l'égard de Dieu considéré dans sa nature divine, mais encore à l'égard du Verbe incarné, Jésus-

Pages

Christ Notre-Seigneur, et surtout de Jésus crucifié..... 128
Chapitre XX. — De l'amour douloureux de contrition..... 139
Chapitre XXI. — De l'adoration et de l'action de grâces..... 142
Chapitre XXII. — De la prière proprement dite ou demande. Comment elle assure le salut..... 147
Chapitre XXIII. — Pour que la prière obtienne infailliblement le salut, elle doit être humble, confiante et persévérante..... 152
Chapitre XXIV. — La prière qui demande les biens temporels est bonne, mais pas infaillible..... 159
Chapitre XXV. — Des différentes manières de prier..... 162
Chapitre XXVI. — Quelles sont les circonstances dans lesquelles il convient surtout de prier..... 168
Chapitre XXVII. — De l'offrande..... 172
Chapitre XXVIII. — De la fin de la méditation..... 176
Chapitre XXIX. — De la récollection..... 177
Chapitre XXX. — Du moment de la journée le plus propre à l'oraison. Du temps qu'elle doit durer. Du lieu. De la position du corps. 180

TROISIÈME PARTIE

Oraison affective

Pages

CHAPITRE I. — Nature de l'oraison affective. Comment elle admet deux degrés..... 183
CHAPITRE II. — Quelles sont les âmes auxquelles le premier degré de l'oraison affective est avantageux..... 187
CHAPITRE III. — Nature du second degré de l'oraison affective..... 204
CHAPITRE IV. — Avantages du second degré de l'oraison affective..... 212
CHAPITRE V. — Précautions à prendre dans le second degré de l'oraison affective..... 220
CHAPITRE VI. — Dans quelle limite peut-on simplifier l'oraison affective..... 226
CHAPITRE VII. — Élévations fréquentes du cœur à Dieu..... 229

QUATRIÈME PARTIE

Difficultés de l'oraison

CHAPITRE I. — Première difficulté : les distractions..... 237
CHAPITRE II. — Seconde difficulté : l'aridité spirituelle..... 239

Pages

CHAPITRE III. — Troisième difficulté : impossibilité de suivre un raisonnement..... 245
CHAPITRE IV. — Quatrième difficulté : l'ennui. 251
CHAPITRE V. — Cinquième difficulté : découragement et manque de persévérance..... 256
CHAPITRE VI. — Sixième difficulté : apprendre à méditer..... 258

CINQUIÈME PARTIE

Des vertus et dévotions auxquelles doit s'appliquer une âme qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale.

CHAPITRE I. — L'âme, qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit s'appliquer beaucoup à la pratique des vertus solides..... 267
CHAPITRE II. — L'âme, qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit se maintenir dans un entier détachement des créatures..... 278
CHAPITRE III. — Comment l'oraison mentale produit le zèle apostolique et réciproquement le zèle perfectionne l'oraison..... 283
CHAPITRE IV. — L'âme, qui veut faire de sérieux progrès dans l'oraison mentale, doit avoir une grande dévotion à la sainte Passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur..... 293

Pages

CHAPITRE V. — L'âme, qui veut trouver Dieu pleinement dans l'oraison mentale, doit avoir une grande dévotion à la sainte Eucharistie..... 301

CHAPITRE VI. — Comment la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie offre un puissant secours à l'oraison mentale..... 308

CHAPITRE VII. — Comment la dévotion au Sacré Cœur de Jésus offre un puissant secours à l'oraison mentale..... 316

SIXIÈME PARTIE

Méthode d'oraison des Exercices de saint Ignace

CHAPITRE I. — Première méthode d'oraison, intitulée Méditation..... 320

CHAPITRE II. — Seconde méthode d'oraison, intitulée Contemplation..... 326

CHAPITRE III. — Troisième méthode d'oraison, intitulée Application des sens..... 342

CHAPITRE IV. — Quatrième méthode d'oraison, intitulée Seconde manière de prier... 350

CHAPITRE V. — Cinquième méthode d'oraison, intitulée Troisième manière de prier..... 356

CHAPITRE VI. — Quelle que soit la méthode d'oraison, on doit s'y appliquer à la familiarité divine..... 359

Pages

CHAPITRE VII. — La règle, qui doit tout dominer dans l'oraison, est de suivre l'attrait de la grâce, contrôlé par un directeur expérimenté..... 367

J. H. S.

Sté Gle d'Imp. et d'Ed., rue Cassette, 17, Paris. — S. 4.-22.

246.4
M444

48134

MAUMIGNY, S. J., RENÉ DE
AUTHOR

Pratique De L'Oraison Mentale
TITLE
Premier Traité: Oraison Ordinaire
Quatorzième Edition.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	Legg	
	STORAGE - CBPL	

48134